

PETITES COMÉDIES

RARES ET CURIEUSES

DU XVII[e] SIÈCLE

II

PETITES COMÉDIES
RARES ET CURIEUSES

DU XVII[e] SIÈCLE

AVEC NOTES ET NOTICES

PAR

VICTOR FOURNEL

TOME SECOND

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT

—

1884

VIII

ROSIMOND

L'AVOCAT SANS PRATIQUE

Voici l'une des pièces de notre vieux théâtre dont la bibliographie est la plus compliquée, car elle a été pillée, plagiée, contrefaite; elle a reparu à droite et à gauche, avec des modifications plus ou moins insignifiantes et déguisée sous des titres divers.

Tâchons de nous y retrouver.

*Il paraît certain que le premier titre fut l'*Avocat sans étude. *Rosimond la fit jouer au théâtre du Marais, dont il était l'un des meilleurs acteurs, en 1665, selon les uns: en 1670 selon l'opinion la plus commune. C'est probablement de cette année que date la première édition, devenue introuvable. La deuxième est de 1676 (P. Bienfait, in-12), « avec des changements ».*

*Mais la pièce de l'*Avocat sans étude *a été imprimée aussi sous les titres de l'*Avocat savetier, *de l'*Avocat sans pratique *et même de l'*Avocat sans sac. *C'est tou-*

jours la même au fond, quoique parfois modifiée, surtout sous ce dernier titre, où elle est en prose, et sous le premier, où elle est une imitation évidente, un plagiat mal dissimulé. Une variante beaucoup plus récente de la pièce originale est due à l'acteur populaire Taconet, qui l'arrangea en 1763 *pour le théâtre de Nicolet et y trouva l'occasion d'un triomphe dans l'un de ces rôles de savetier où il était passé maître.*

*S'il fallait en croire La Vallière et Beauchamp, la première édition de l'*Avocat savetier *serait de* 1670, *in*-12. *Il semble que La Vallière tout au moins l'a eue sous les yeux, puisqu'il ajoute que la pièce est « attribuée par erreur dans cette édition au sieur Scipion, comédien du Roi ». Mais il fait deux ouvrages distincts de l'*Avocat savetier *et de l'*Avocat sans étude, *lorsque le plus léger coup d'œil suffit pour montrer que l'un s'est directement et complètement inspiré de l'autre. L'*Avocat savetier *parut, en effet, sous le nom de Scipion. Était-ce un pseudonyme choisi par Rosimond ? Était-ce un faiseur peu scrupuleux qui avait voulu s'approprier son travail ? Quoi qu'il en soit, si l'édition de l'*Avocat savetier *sous le nom de Scipion, datée de* 1670, *que décrit sommairement La Vallière, existe bien réellement, ce serait peut-être là cette première édition de l'*Avocat sans étude, *à laquelle se réfère la deuxième, publiée en* 1676, *avec des changements, et cette fois sous le nom de Rosimond.*

*J'ai sous les yeux deux éditions sous le titre de l'*Avocat sans pratique *(jouxte la copie imprimée à Paris,* 1692 *et* 1702). *C'est la première que je reproduis. Cette étiquette est celle sous laquelle la comédie de Rosimond*

se conserva et fut longtemps jouée en province et à l'étranger.

Ces diverses incarnations, dont j'abrège l'exposé[1], *témoignent tout au moins d'un succès incontestable et qui paraît bien supérieur au mérite de la pièce. Nous avons évidemment affaire à un ouvrage qui avait la faveur du parterre, que les troupes emportaient dans leur valise et promenaient avec elles, qui composait un fond de spectacle toujours prêt. Pour en comprendre le succès, il ne faut point la séparer du jeu des acteurs. La gaieté de cette espèce de parade, d'un style négligé et d'un comique parfois grossier, était faite pour la rendre populaire. Elle a, comme nous l'avons dit ailleurs, des situations plaisantes, prêtant aux jeux de scènes, aux lazzi, aux grimaces, des travestissements et des tours de souplesse qui ne manquent jamais leur but devant certains spectateurs, et elle roule sur des moyens en quelque sorte traditionnels, qu'on retrouve dans une foule de farces et jusque sur les tréteaux des pitres.*

On a remarqué que Molière n'a jamais mis d'avocat en scène, et l'on a même écrit une brochure pour en rechercher les raisons. Le type de la comédie sur ou contre les avocats est ce charmant ouvrage de Racine, tout saupoudré de sel attique et de sel gaulois : les Plaideurs. *Urbain Chevreau avait donné en* 1637 l'Avocat dupé. *Est-il besoin de rappeler le chef-d'œuvre de notre vieux théâtre,* l'Avocat Patelin, *dont l'abbé Brueys devait tirer, dans les premières années du siècle suivant, une*

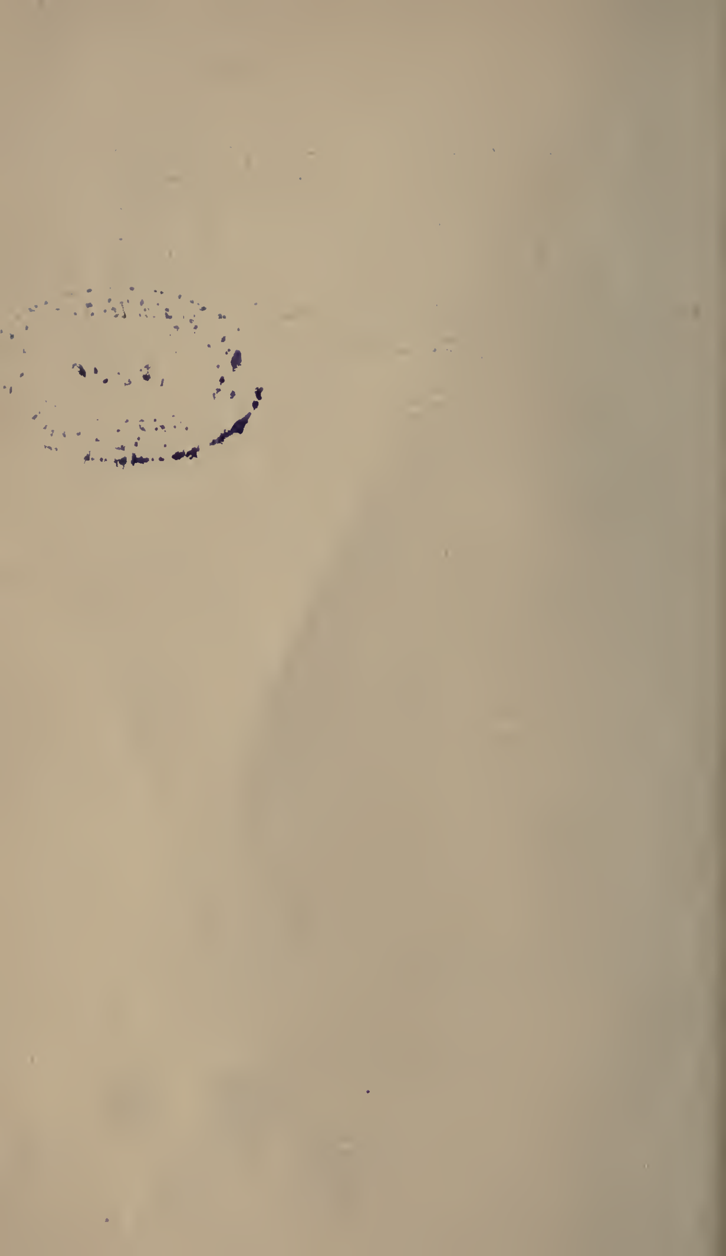
1. On peut voir pour plus de détails nos *Contemporains de Molière*, in-8° (Didot), t. III, 316-7.

comédie restée longtemps au répertoire du théâtre français ?

La farce de Rosimond n'est pas seulement une pièce d'intrigue où figure un faux avocat ; dans le cadre imaginé par l'auteur, c'est bien la profession, non seulement avec son costume, mais avec son langage, ses manières, ses habitudes et ses mœurs, qui est mise en scène et raillée. Il n'a eu garde de manquer la scène, naturellement indiquée par le sujet, où le feint avocat *est consulté par des clients qui le prennent au sérieux, comme le faux docteur dans le* Crispin médecin *de Hauteroche. Cette scène de consultation est moins poussée ici, mais il a eu soin de choisir un thème prêtant aux plaisanteries libres et fait pour exciter les rires grossiers du parterre.*

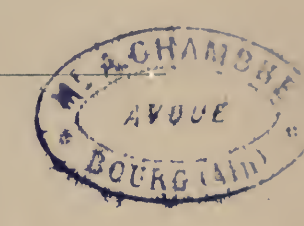
L'acteur-auteur Claude la Rose, sieur de Rosimond, est une personnalité assez intéressante. En sa qualité de comédien, il fit d'abord les beaux jours du théâtre du Marais, où il avait acquis une telle renommée que la troupe du Palais-Royal, après la mort de son illustre chef, s'empressa de se l'adjoindre pour remplacer celui-ci dans ses rôles. Il débuta avec succès par le personnage d'Argan, du Malade imaginaire, *le dernier que Molière eût joué. Il fut conservé dans la troupe à la réunion définitive de tous les acteurs au théâtre de la rue Mazarine, en* 1680, *et mourut en* 1686. *C'était un homme instruit, d'aptitudes fort diverses, bibliophile et amateur. Comme écrivain dramatique, il ne s'est pas élevé fort haut. La plus importante de ses pièces est le* Nouveau Festin de Pierre, ou l'Athée foudroyé, *tragi-comédie en cinq actes, qu'il donna en* 1669, *très inférieure assurément à celle de Molière, mais remarquable par la hardiesse avec*

laquelle est tracé le caractère de don Juan, dont il a fait un impie sentencieux et un scélérat raisonneur, maximant *ses crimes, entassant les sophismes à l'appui de ses débordements et invoquant les droits de la nature pour légitimer ses passions. Nous l'avons reproduite dans nos* Contemporains de Molière. *La farce qui suit nous le montre sous un aspect tout à fait différent.*



L'AVOCAT SANS PRATIQUE

COMEDIE



ACTEURS.

ALCIDOR, père de Florice.
FLORICE, fille d'Alcidor.
LISE, ſervante de Florice.
ERGASTE, gentil-homme, amant de Florice.
CARRILLE, ſavetier & feint avocat.
LUCAS, fermier d'Alcidor.
CLITANDRE, avocat, frère d'Alcidor.
UN SERGENT.
LAFLEUR, archer.
JOLICOEUR, archer.

SCENE PREMIERE.

FLORICE, ERGASTE.

FLORICE.

Quoy ! Sçavoir juſqu'où va la rigueur de mon pére,
Et ſans appréhender d'irriter ſa colère,
Vous expoſer, Ergaſte, à venir juſqu'icy !

ERGASTE.

L'amour que j'ay pour vous me le commande ainſi.
Quelque ſévérité qu'on oppoſe à ma flâme,
Je ne puis m'empeſcher de vous revoir, madame,
Et ces difficultez qui naiſſent chaque jour,
Loin d'amoindrir mes feux, augmentent mon amour.
Hé quoy ! douteriez-vous qu'auſſitoſt que l'on aime,
Un ſeul moment d'abſence eſt un ſupplice extrême,
Et quoyqu'on ſoit aimé, que les plus doux plaiſirs
Sont de pouvoir pouſſer enſemble des ſoupirs.

FLORICE.

Non, je ſçay qu'il eſt doux de revoir ce qu'on aime ;
Mais il faudroit qu'un Père y conſentît de meſme,
Et qu'aprouvant l'ardeur que je reſſens pour vous...

ERGASTE.

Un peu moins de ſcrupule & tout ſera pour nous :
Ouy, quoy que pour mon rang il témoigne de haine,
Il ne tiendra qu'à vous de finir noſtre peine.
Je ſçais un moyen ſeur de nous rendre contens;
Mais ſi vous m'en croyez, ne perdons point de tems.

FLORICE.

Mais quel eſt ce deſſein que l'amour vous inſpire ?

ERGASTE.

Souffrez qu'on vous enlève.

FLORICE.

Ah ! que m'oſez-vous dire ?

Eſt-ce là ce deſſein ſi propice à nos feux ?

ERGASTE.

Madame, c'eſt le ſeul qui peut nous rendre heureux.
Lorſqu'on ne peut dompter l'autorité d'un Père,
Par un enlèvement on le rend moins contraire,
Et voyant ſes deſſeins & ſon caprice à bout,
Sous prétexte d'honneur, il condeſcend à tout.
Ainſi, ſi vous vouliez... Mais Liſe...

SCENE II.

LISE, FLORICE, ERGASTE.

LISE.

Et vite, & vite.

ERGASTE.

Quoy donc ?

LISE.

Sans raiſonner, cherchons un autre giſte :
Son père vous a veu l'un & l'autre en ce lieu.

FLORICE, *à Ergaſte.*

Sortez.

LISE.

Nous allons voir joüer icy beau jeu.

SCENE III.

ALCIDOR, FLORICE, LISE.

FLORICE.

Ah ! Liſe, quel malheur !

LISE.

Que rien ne vous eſtonne [1].

ALCIDOR, *voyant ſortir Ergaſte.*

Oh ! oh ! de tels oyſeaux viennent vous voir, friponne ?
Suffit, nous donnerons bon ordre à vos amours.
Sçavoir que je le hais, & ſouffrir leurs diſcours !
Patience.

FLORICE.

Mon père !...

LISE.

Allez, c'eſt une honte
De ſouffrir qu'en ces lieux un plumet [2] vous en conte.

1. Ne vous effraye, ne vous déconcerte. Le mot *étonner* avait, au XVIIe siècle, un sens beaucoup plus énergique qu'aujourd'hui.

2. C'est-à-dire un jeune éventé, un blondin à la mode, portant *plumet* sur son chapeau, comme le Mascarille des *Précieuses Ridicules*. Dans le *Tracas de Paris en vers burlesques,* par Fr. Colletet, il y a une petite scène amusante qui nous peint un *Plumet avec sa maîtresse.* — L'habitude de porter une plume au chapeau avait valu aux cavaliers et aux fanfarons le surnom de *Plumets* (*Dictionnaire* de Furetière).

FLORICE.

Mais quoy !...

LISE.

Vous avez tort.

FLORICE.

Mais...

LISE.

Monſieur eſt trop bon,
Et vous ne devez pas agir de la façon.

FLORICE.

Si...

LISE.

Se laiſſer ainſi cajoler de la ſorte !

FLORICE.

Mais...

LISE.

Eſt-ce là payer l'amitié qu'il vous porte ?

FLORICE.

Quoy...

LISE.

Tout autre que luy ſe feroit bien valoir.

FLORICE.

Mais...

LISE.

Il vous apprendroit quel eſt voſtre devoir.

ALCIDOR.

Fort bien.

LISE.

Vous devriez honorer un tel Père;
Mais voſtre vuë icy redouble ſa colère:
Rentrez, & s'il m'en croit, afin de vous punir,
Avec un bon Bourgeois il devroit vous unir.
C'eſt un ſot embarras que ces chiennes de filles;
Les garçons font bien moins de mal dans les familles :
On n'eſt point obligé les conduire des yeux;
Mais une fille, à moins qu'à toute heure, en tous lieux,
On n'obſerve de près tout ce qu'elle peut faire,
L'honneur eſt un tréſor qu'elle ne garde guère.
Mais excuſez, monſieur, ſi j'oſe devant vous...

ALCIDOR.

Ta franchiſe me plaiſt, & j'aime ce courroux.

LISE.

Quand j'y ſonge, monſieur, la mine eſt bien trompeuſe:
Diroit-on, à la voir, qu'elle ſoit amoureuſe,
Avec ſon certain froid, ſes diſcours, ſon maintien?
Non, non, après cela je ne jure de rien,
Et le père fait bien, quand ſa fille eſt en âge,
De ſauver ſon honneur par un bon mariage.

ALCIDOR.

C'eſt auſſi mon deſſein, mais je veux un party
Qui ſoit à noſtre rang, comme il faut, aſſorty :
Quelque bon avocat dont la haute ſcience...

LISE.

Eſt-ce bien voſtre fait qu'une telle alliance ?
Car vous ſçavez, monſieur, qu'il eſt tant d'avocats
Sans bien.

ALCIDOR.

Te moques-tu ? Ces gens n'en manquent pas.
Sans qu'on y treuve à dire, ils péchent en eau trouble.

LISE.

J'en connois bien pourtant qui n'ont ny ſol ny double [1].

ALCIDOR.

Quoy qu'il en ſoit enfin, c'eſt un fort bon métier.
Ces gens-là vendent bien leur encre & leur papier ;
On ne peut s'en paſſer, & leurs belles paroles
Soit à bien, ſoit à mal, produiſent des piſtoles.
Cela vaut mieux cent fois que tous ces damoiſeaux
Qui n'ont point d'autres ſoins que de faire les beaux,
Qui par leurs vanités ménagent mal leur bourſe
Et ſe trouvent enfin ſans aucune reſſource.
Pour moy, je n'en veux point, & quand un avocat
Pour tout bien aujourd'huy n'auroit que ſon état,
C'eſt un point réſolu, je donneray ma fille,

1. Petite monnaie de cuivre valant deux deniers.

Et nul autre ne peut entrer dans ma famille.
Qu'en dis-tu ?

LISE.

C'eſt agir, monſieur, fort prudemment.
Vivent les gens d'eſprit & de bon jugement !
Mais croyez-vous bientoſt conclure ceſte affaire ?

ALCIDOR.

Ouy, Liſe, & tout exprès je vais trouver mon frère.

LISE.

Comment donc ! auriez-vous déjà quelqu'un en main ?

ALCIDOR.

Un certain avocat doit arriver demain.
Mon frère m'a vanté ſon bien & ſa ſcience ;
On m'a dit qu'il bruſloit d'eſtre en noſtre alliance.
S'il eſt ainſi, tant mieux. Mais adieu, ſoigne icy
Qu'en mon abſence...

LISE.

Allez, n'ayez aucun ſoucy :
Vous ſçavez bien, monſieur, que je vous ſuis fidelle.

ALCIDOR.

Ouy, Liſe, & je prétens reconnoiſtre ton zèle.

SCENE IV.

LISE.

Il n'en eſt pas beſoin. Qu'il eſt dupe, ma foy !
Flattant ſes ſentimens, il ſe découvre à moy,
Mais il ne connoiſt pas le piège que je dreſſe
Et que, parlant pour luy, j'agis pour ma maiſtreſſe.
Ah ! que ſçavoir donner dans le foible des gens
Eſt un rare ſecret néceſſaire en tout temps !
Surtout qu'à des valets ce talent eſt utile !
Poſſédant les eſprits, tout leur devient facile,
Et ſi quelqu'un prétend traverſer des amours,
Leurs deſſeins découverts, ils en rompent le cours.
Mais, ſans perdre de temps, ſongeons à noſtre affaire.

SCENE V.

LISE, FLORICE.

LISE, *appelant ſa maiſtreſſe.*

Madame !

FLORICE.

Eh bien, ſçais-tu le deſſein de mon père ?

LISE.

Ouy, Madame, & je croy qu'il ne vous plaira pas.
Je penſe qu'il radote avec ſes avocats;

A moins qu'eſtre du nombre, on ne ſauroit prétendre
A l'honneur, m'a-t-il dit, de devenir ſon gendre.

FLORICE.

Ah ! juſte ciel !

LISE.

Tout doux : je rompray ſes projets
Et tout ira, madame, au gré de vos ſouhaits.
Un avocat, ma foy ! C'eſt bien là voſtre affaire !
Mais pour l'en empêcher voicy ce qu'il faut faire :
Comme dans ſon caprice il pourroit aujourd'huy
Vous donner au premier qui s'offriroit à luy,
Il nous en faut faire un qui, dans ſon apparence,
Amuſe le vieillard d'une fauſſe ſcience.
Il n'a pas tant d'eſprit, à parler franchement,
Qu'on ne puiſſe par là le tromper aiſément.
Je vais donc y ſonger, nous agirons enſuite.

FLORICE.

Va, Liſe, je remets le tout à ta conduite.
Invente, cherche, agis, enfin n'épargne rien,
Pourvu qu'Ergaſte ſoit à moy.

LISE.

Tout ira bien :
Je vay chercher un homme en qui j'ay confiance
Et qui, pour de l'argent, jaſera d'importance.

Florice ſort.

Le drôle a de l'eſprit, il ne tiendra qu'à luy
De duper ce vieillard avec nous aujourd'huy.
Et quoyque ſavetier... Mais je l'entends qui chante.

Sçachons s'il voudra bien ſeconder notre attente.

Carrille paroiſt travaillant dans ſa boutique[1]*; il chante ce couplet d chanſon :*

Sur le pont d'Avignon,
J'ay ouy chanter la belle.

& puis après il ſiffle ſa Linotte.

SCENE VI.

LISE, CARRILLE.

LISE.

Ah ! Carrille, bonjour.

CARRILLE.

Ah ! que veux-tu de moy ?
Pourrois-je le ſçavoir ?

LISE.

Ouy, j'ay beſoin de toy.

CARRILLE.

Viens-tu pour me donner quelque bonne pratique ?

LISE.

Ouy, mais il faut quitter pour un temps ta boutique,
Et ſi le cœur t'en dit de gagner quelque argent...

1. Au XVIIe siècle, plus encore qu'aujourd'hui, presque tous les coins de rues étaient occupés par de petites boutiques de cordonniers ou de savetiers, et tous ceux qui les mettent en scène — La Fontaine dans une de ses fables, d'Accilly, dans une épigramme, etc. — s'accordent à les présenter comme de joyeux compères et de fines langues.

CARRILLE.

S'il m'en dit ! Et quel ſot n'en veut point à préſent ?

LISE.

La choſe te pourroit paroiſtre difficile.

CARRILLE.

Va, tout doit eſtre aiſé d'abord qu'il eſt utile,
Et les gens comme moy, qui n'ont pas trop de bien,
S'expoſent librement & n'examinent rien.
Il faut, pour eſtre heureux, dans le ſiècle où nous ſommes,
Sans égard aux périls ſe rendre utile aux hommes,
Et, ſuivant les momens, faire plus d'un métier.
Si je ne me meſlois que d'eſtre ſavetier,
Je ne le cèle point, j'aurois petite chance
Et ma bourſe & mon corps feroient grande abſtinence.
On ne déroge point à ſa condition
Pour obliger le monde à chaque occaſion.
On peut, ſans déshonneur, conduire quelque intrigue,
Seconder de ſes ſoins une amoureuſe ligue
Et, par de tels exploits ſignalant ſon eſprit,
Acquérir de l'eſtime & faire un grand profit.
Mais, dy-moy promptement, Liſe, ce qu'il faut faire.
Pour du babil, tu ſçais que je n'en manque guère :
S'il ne tient qu'à jaſer...

LISE.

Il faut changer d'état,
Carrille, & ſur-le-champ devenir Avocat.

CARRILLE.

Avocat ſavetier, quelle métamorphoſe !

LISE.

Sans railler, réponds jufte à ce que je propofe.
Le peux-tu ?

CARRILLE.

Je ne fçay point du tout le Latin.

LISE.

L'homme qu'il faut duper n'eft, ma foy, qu'un gros fin,
Et comme il n'en fçait point, pour te tirer d'affaire,
Si tu peux le parler, ne peux-tu pas en faire ?
Le feul nom d'Avocat eft pour luy fi charmant
Qu'il fe contentera de ton habillement,
Et caufant avec luy, pour peu que tu luy difes,
Il prendra tes difcours pour paroles exquifes.
Tu peux t'en affurer, je le connois fort bien:
Rends-moy donc ce fervice & n'appréhende rien.

CARRILLE.

J'y confens de grand cœur, & j'eftois ridicule,
Pour eftre fans Latin, d'en faire du fcrupule.
Il eft tant d'avocats ignorants comme moy !
Tel fouvent ne fçait pas expliquer une loy,
Et n'a dans ce degré, pour tout fond de fciences,
Que fon bonnet carré, fa houffe & fes licences.
Outre que, fréquentant chez quelques Procureurs [1]
Et travaillant encore pour d'autres chicaneurs,
Je puis citer des mots dont j'ay quelque mémoire,

1. Le verbe *fréquenter* s'employait souvent sans régime direct dans la langue du temps. Tout le monde connaît le vers de Boileau sur le style de Regnier, auquel il reproche de se sentir des lieux *où fréquentait* l'auteur. Molière a dit de même dans les *Femmes savantes* (II, 2) :

Je le vois qui fréquente *chez nous*.

Et c'eſt là le moyen d'en faire bien accroire.
J'ay de plus ce qu'il faut pour ce déguiſement :
Certain habit.

LISE.

Il faut le mettre promptement
Et venir demander Florice en mariage.

CARRILLE.

C'eſt ſur la bonne foy, Liſe, que je m'engage,
Car s'il me falloit perdre & ma peine & mon temps
Sans avoir...

LISE.

Ne crains rien, j'en ay de bons garans :
J'ay pour mes ſeuretés Ergaſte & mon adreſſe,
Et la choſe, en un mot, comme toy m'intéreſſe.

SCENE VII.

ERGASTE, LISE, CARRILLE.

ERGASTE.

Ah ! que je ſuis heureux, Liſe, de te trouver !

LISE.

Si vous aimez Florice, il faut nous le prouver.

ERGASTE.

Si je l'aime ? Tu ſçais...

LISE.

Trêve donc aux paroles
Et donnez à monſieur dix ou douze piſtoles.
C'eſt un fort galant homme, & nous avons tous deux
Concerté certain tour qui vous doit rendre heureux.

ERGASTE.

Je pourrois obtenir Florice en mariage ?

LISE.

Ouy, mais pour commencer donnez-luy du courage.

ERGASTE, *donnant de l'argent à Carrille.*

N'épargnez point ma bourſe en cette occaſion.

CARRILLE, *regardant ſon argent.*

Bon, voilà donc le droit de conſultation.
Je demeure avocat ſi c'eſt toujours de meſme.
Tudieu ! Dix loüis.

ERGASTE.

Mais quel eſt ce ſtratagème ?

LISE.

Nous allons ſuppoſer Monſieur pour Avocat.
Le père de Florice aime fort cet état,
Et les gens de voſtre air ne doivent pas prétendre,
Tant il vous hait, au bien de devenir ſon gendre.
Ce ſont ſes propres mots, & piqué de courroux
D'avoir trouvé tantoſt ſa fille avecque vous,

Il pourroit aujourd'huy faire ce mariage,
Et l'on peut l'empeſcher, jouant ce perſonnage.
Cependant on pourra trouver l'occaſion
De vaincre en voſtre endroit ſon obſtination.
Va donc te préparer & ſurtout fais grand faſte,
Vante biens & ſçavoir & prens le nom d'Ergaſte.

A Ergaſte.

Pour vous, retirez-vous, je vous apprendray tout.

ERGASTE.

Je te feray du bien ſi l'on en vient à bout.

LISE.

L'affaire va bon train &, ſuivant l'apparence,
Nous pourrons... Mais je vois le vieillard qui s'avance.

SCENE VIII.

ALCIDOR, LISE.

ALCIDOR.

Ah ! que fais-tu là, Liſe ?

LISE.

Ah ! monſieur, quel bonheur !
Que de biens aujourd'huy, que de gloire & d'honneur !

ALCIDOR.

Comment !

LISE.

Un Avocat, charmé de voſtre fille,
Bruſle, ſi vous voulez, d'eſtre en voſtre famille.

ALCIDOR.

Et qui t'a dit cela ?

LISE.

Luy, qui vient de ſortir,
Et j'allois vous chercher pour vous en avertir.
Il eſt riche, bien fait, noble, ſçavantiſſime,
Et quand vous l'aurez veu, vous en ferez eſtime.

ALCIDOR.

Quand doit-il revenir icy ?

LISE.

Dans un moment,
Et c'eſt voſtre vray fait, à parler franchement.

ALCIDOR.

Ma foy, je ſuis d'avis de remplir ſon attente :
La charge d'une fille eſt toujours trop peſante
Et la mienne déjà prend certain petit train
Dont je crains quelque affront, ſi je n'y mets la main.
Quoy que j'aye donné ma parole à mon frère,
Je voy que ſon amy de jour en jour diffère,
Car par la lettre encor qu'il vient de recevoir
De plus d'un mois, dit-il, on ne ſauroit le voir.
Un tel retardement commence à me déplaire,
Et le plus ſeur moyen, c'eſt de vuider l'affaire;

Puifque cet avocat m'en follicite auffi,
J'ay deffein de donner ma fille.

LISE.

Le voicy.

SCENE IX.

ALCIDOR, LISE, CARRILLE *en avocat, avec une robe.*

ALCIDOR.

Sa mine me plaift fort.

LISE, *à Carrille.*

Monfieur, voilà mon maiftre ;
Vous pouvez luy parler & vous faire connoiftre.

CARRILLE, *embraffant Alcidor, après plufieurs révérences de part & d'autre.*

Ah ! monfieur Alcidor, très humble ferviteur.

ALCIDOR.

Je fuis le voftre auffi, monfieur, de tout mon cœur.

CARRILLE.

Bartole, en fon difcours fur les métamorphofes,
Dit que les complimens dedans l'ordre des chofes
Partant des fentimens, du fond de noftre cœur,
Doivent... pour ainfi dire... Ah ! monfieur, ferviteur !
Embraffant Alcidor.

ALCIDOR.

Trop d'honneur !

CARRILLE.

En effet... lorfque l'on confidére
Le mérite & les gens... on ne fçauroit trop faire ;
Ainfi donc, par raifon... le zèle & la chaleur
Sont... car enfin... la joye... Ah ! monfieur, ferviteur.

Embraffant Alcidor[1].

ALCIDOR.

Il dit d'or. Laiffons là les complimens, de grâce.
Monfieur, voftre difcours franchement m'embaraffe,
Et tous ces grands mots-là font trop fçavans pour moy.

CARRILLE.

Tout chacun n'entend pas le haut ftyle, ma foy ;
Mais, avant qu'expliquer jufqu'où va ma fcience,
Apprenez qui je fuis & quelle eft ma naiffance :
Je fuis un avocat à quatre cents carats,
Iffu de père en fils de deux cents avocats,
En ligne paternelle ainfi que maternelle.
Voyez fi ma naiffance eft, monfieur, telle quelle.
Vous pouvez bien juger, par mon extraction,
Quel homme je dois eftre en ma profeffion,
Car fi, comme l'on dit, le bon chien tient de race,

1. On retrouve ces embrassades réitérées dans le *Gentilhomme Guespin* de Visé, où le principal moyen de comique est fondé sur la manie rustique d'un personnage, qui a la rage d'embrasser sans cesse tous ceux à qui il adresse la parole. Le *Gentilhomme Guespin* fut joué, comme cette pièce, sur le théâtre du Marais, au mois d'avril de la même année 1670.

Il n'eſt point d'avocats qu'en tout je ne ſurpaſſe.
Auſſi, ſans me vanter, pour le fait des procès,
Nul n'eſt plus en crédit que moy dans le Palais.
Je ſuis pour mes Clients un Diable en procédures
Et je mets en Latin juſqu'à mes écritures.
Quoyque jeune, je fais aux conſultations
La nique à tous momens aux plus fameux barbons.
J'ay ſur le bout des doigts & Cujas & Bartole ;
Je ſçay, ſuivant le temps, animer ma parole,
Bien expoſer mon fait & conclure à mes fins,
Et pour avoir bon droit prendre les bons chemins.

ALCIDOR.

Quel grand ſçavoir !

CARRILLE.

Ah ! j'ay bien d'autres connoiſſances,
Et l'on peut m'appeler le tréſor des ſciences :
Je connois Tirepied, Aleine, Machinoir,
Ecoffrais, Dent de Loup, Quarrelet, Embouchoir,
Maroquin de Lubec, de Levant & de Flandre,
Et d'autres cuirs encor, ſi vous voulez m'entendre,
Comme cuirs de Pérou, de Sénégal, cabron,
Bazane, veau tané, Rouſſy [1], vache & mouton.

1. C'est-à-dire cuir de Russie. Les bottes de Roussy étaient fort en vogue alors, et il en est question sans cesse dans les auteurs qui traitent des usages et des modes. Voy. le *Satyrique de la Cour*, 1624 ; le *Francion* de Ch. Sorel, l. X ; le *Récit en prose et en vers de la farce des Précieuses* (1660). Carrille mêle plaisamment aux noms juridiques ceux des instruments et matériaux de son métier.

LISE, *à Carrille.*

Que fais-tu ?

CARRILLE, *tirant sa forme.*

Mon travail n'a rien qui soit difforme ;
J'employe de bon cuir, & je fais tout en forme.

LISE.

Tais-toy donc, tu nous perds, & c'est un coup mortel.

CARRILLE, *se tournant vers Alcidor, qui a apperçu sa forme.*

Ne vous étonnez point : je suis universel,
Et les gens comme moy qui sont dans les affaires
Ne sçauroient pour leur gloire avoir trop de lumières.
Passons au reste.

LISE.

Bon.

CARRILLE.

Outre ces qualitez,
J'ay sans exagérer de grandes facultez :
Deux mille escus par an en bon fonds d'héritage,
Sans le gain que je fais, qui vaut bien davantage.
Voilà ce que je suis. Pouvez-vous m'accorder
La crème des beautés que je viens demander ?
J'adore vostre fille, & mon ardeur est telle
Que mon cœur à tout coup agonise pour elle.
Dites donc si je dois prétendre à ses appas,
Et, secondant mes vœux, empeschez mon trépas.

ALCIDOR, *à Lise.*

Qu'on appelle ma fille; ouy, vous aurez Florice.

CARRILLE.

Monſieur, à mon amour vous rendriez juſtice !

ALCIDOR.

Je ne puis faire moins pour qui mérite tant.
Qui pourroit refuſer un Avocat ſçavant,
Bien fait, riche, galand, noble ?...

CARRILLE.

Ah ! laiſſons de grâce !
Ce m'eſt beaucoup d'honneur d'entrer en voſtre race.

SCENE X.

ALCIDOR, FLORICE, LISE, CARRILLE.

ALCIDOR.

C'eſt moy qui le reçoy. Ma fille, approchez-vous,
Et voyez en monſieur voſtre futur Epoux.

FLORICE.

Comment donc, monſieur !

CARRILLE.

Ouy, chère épouſe future,
Vos yeux ont dans mon cœur fait profonde bleſſure,

Et voſtre père veut, pour ſoulager mon mal,
Que nous ſoyons unis du lien conjugal.
Ah ! pour peu qu'à mes feux voſtre eſtime réponde,
Que d'avocats futurs nous peuplerons le monde,
Car les enfans futurs qui de nous proviendront,
En avocats futurs encor multiplieront,
Et dans un temps futur notre future race,
Par futur entretien... Mais répondez, de grâce :
Voulez-vous bien répondre à ſon intention,
Et pourrez-vous ſouffrir ma future union !

FLORICE.

Il y faudra penſer; la choſe eſt d'importance.

CARRILLE.

Mais je crève d'amour.

FLORICE.

Mais ayez patience.

CARRILLE.

C'eſt bien dit pour qui peut : l'Amour eſt un démon
Qui n'entend dans un corps ny rime ny raiſon;
Auſſi Socrate dit, dans ſa première page,
Que ce feu n'eſt qu'un feu qui pille & qui ravage,
Et Platon, en parlant de ce braſier ardent,
Soutient que... tout ainſi que les effets du vent
Par l'agitation du branle du navire...
Tout de meſme... le cœur qui ſans ceſſe reſpire
Par l'amour qu'il reſſent pour un objet aimé,
Eſt, faute de ſecours, auſſitoſt conſumé,
Tant de cette chaleur... & c'eſt de cette ſorte...

Ouy, je me meurs d'Amour, ou le Diable m'emporte[1].

LISE.

Fort bien.

CARRILLE.

Or les tranſports dont eſt ſaiſi mon cœur
Font...

LISE, *à Carrille.*

Ne t'efforce pas, tu te mets en chaleur.

A Alcidor.

Monſieur, ſans plus tarder, faites ce mariage;
Je vois que dans ſon cœur voſtre fille en enrage,
Mais vous eſtes ſon père, elle doit obéir.

ALCIDOR.

Il ſera ſon mary, dût-elle le haïr.
Approchez & donnez voſtre main.

FLORICE.

Quoy, mon Père !

ALCIDOR.

Point de raiſonnement, il faut me ſatisfaire.

FLORICE.

Mais, mon Pére...

ALCIDOR.

Allons donc.

1. Rosimond s'est évidemment ressouvenu ici de la tirade de Gros-René dans le *Dépit amoureux* (IV, 2).

FLORICE, *voyant la manicle qu'a Carrille.*

Ah !

CARRILLE.

Cela vous fait peur ?

FLORICE.

Fy ! fy !

CARRILLE.

Quoy ! Pour du cuir vous avez mal au cœur.
Je ſçay bien qu'on pourroit nommer cela manicle ;
Mais je veux m'expliquer enfin ſur cet article :
C'eſt un reſte de playe, & ſi j'en veux guérir,
De ce morceau de cuir il me la faut couvrir.
L'endroit eſt délicat, & la moindre froidure
Pourroit aſſurément augmenter la bleſſure.

LISE.

Ce n'eſt rien. Pourſuivez, monſieur, voſtre deſſein ;
Ne perdez pas...

ALCIDOR.

Allons, donnez-luy voſtre main,
Et l'on pourra demain faire ce mariage.

LISE, *à Carrille.*

Mais vous ne dites point, monſieur, quel avantage...

CARRILLE.

Je luy feray ſans doute un fort heureux deſtin,
Et pour dot, elle aura, monſieur, mon ſaint-crépin :

Ce terme, aux Savetiers, eſt aſſez ordinaire,
Mais pour marque du bien, c'eſt le terme vulgaire.

ALCIDOR.

Il n'importe, pourvu qu'on parle clairement.

CARRILLE.

C'eſt bien dit.

ALCIDOR.

Cependant concluons promptement.
Voſtre nom, s'il vous plaiſt ?

CARRILLE.

Ergaſte.

ALCIDOR.

Bon. Ma fille,
Touchez. Je vous reçoy, monſieur, dans ma famille.
Liſe, fais préparer ce grand appartement
Sur le jardin.

CARRILLE.

Souffrez que je ſorte un moment :
Mes hardes…

ALCIDOR.

Vous n'avez qu'à vous ſervir des noſtres.

CARRILLE.

Non, non, je veux meſler mes biens parmy les voſtres.

Carrille ſort.

ALCIDOR.

Hé bien! faites, monſieur, tout ce qu'il vous plaira.
Ma foy, je ſuis ravy d'avoir ce gendre-là.

LISE.

Ah! madame, après tout que vous eſtes heureuſe,
Et que cet incident doit vous rendre joyeuſe!
Que voſtre père eſt bon! & qu'il vous fait plaiſir!

ALCIDOR.

Liſe, tu dis bien vray; pouvois-je mieux choiſir?
Un homme de ce prix doit bien la ſatisfaire.
Mais je vais de ce pas en avertir mon frère,
Le ramener icy pour ſigner le contract.

SCENE XI.

LISE, FLORICE.

LISE.

Eh bien! que dites-vous du nouvel Avocat!
A-t-il bien fait ſon rôle, & voſtre ſot de père
En tient-il?

FLORICE.

Ce nom-là n'eſt pas fort néceſſaire;
Tu pourrois te paſſer de l'appeller ainſi.

LISE.

Sur ma foy, c'eſt ſans mal.

FLORICE.

Je le veux croire auſſi.

LISE.

Cependant puis qu'enfin par noſtre ſtratagème,
Vous pouvez obtenir ce que voſtre cœur aime,
Des tours qu'on fait icy prenez quelque plaiſir;
L'Avocat eſt aſſez capable d'en fournir,
Et, feignant d'ignorer qu'il trompe voſtre père,
Traitez-le gravement.

FLORICE.

Va, va, laiſſe-moy faire.

LISE.

Le voicy qui revient chargé comme un mulet.

SCENE XII.

CARRILLE, *avec ſa robe & une caiſſe ſur le dos*
LISE, FLORICE.

CARRILLE.

Me voilà de retour, & voicy tout mon fait.

FLORICE.

Quoy, vous-meſme, monſieur, porter voſtre équipage!

CARRILLE.

Et qui peut mieux que moy porter tout mon bagage,
Madame?

FLORICE.

Un Avocat devenir Crocheteur !

CARRILLE.

Je puis agir ainſi ſans aucun déshonneur.
On me connoiſt, ſuffit.

LISE.

Vos hardes ſont fort belles,
Je penſe?

CARRILLE.

Franchement elles ſont telles quelles.

FLORICE.

Pourrons-nous pas les voir?

CARRILLE.

Ouy da, fort librement :
Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

LISE, *tirant un méchant habit.*

Le bel habillement,
Madame !

CARRILLE.

Pas trop beau.

LISE.

La façon en eſt rare.

CARRILLE.

Madame, tous les ans, quatre fois je me pare.

Il vient de père en fils, & quiconque eſt l'aiſné,
Doit de meſme que moy par an en eſtre orné,
A moins que déroger.

LISE.

Voilà, je crois, la ſuite :
Le Chapeau, le Rabat.

CARRILLE.

Ouy.

LISE.

Le tout eſt d'élite.
Le linge eſt un peu noir, mais cela ne fait rien.

CARRILLE.

C'eſt par antiquité.

LISE.

L'on le connoiſt fort bien.
Mais quel eſt ce tréſor que cette boëte cache?
Ah! voyons ce que c'eſt.

CARRILLE, *tirant un bois de cerf.*

C'eſt un joly panache,
Dont la pluſpart des gens ſont aujourd'huy fournis.

LISE.

Cela vous vient-il donc auſſi de père en fils?

CARRILLE.

Je l'ay trouvé parmy les meubles de mon père

Et c'étoit, m'a-t-on dit, un préſent de ma mère.
Je vous en fais préſent.

FLORICE.

Vous moquez-vous de moy ?
Des cornes ! Vous raillez, monſieur ?

CARRILLE.

Non, ſur ma foy.
Sans façon donc.

FLORICE.

Non, non, je ne veux point des voſtres.

CARRILLE.

Ah ! prenez celles-cy, vous m'en donnerez d'autres.

FLORICE.

Ah !

CARRILLE.

Des dons qu'on me fait je fais bien plus de cas.
Mais qui vient nous troubler ?

SCENE XIII[1].

LISE, CARRILLE, LUCAS, FLORICE.

LISE.

C'eſt le fermier Lucas.

1. Toute cette scène du paysan Lucas ne se trouve point dans l'*Avocat sans étude*.

LUCAS.

Mon maiſtre eſt-il icy ?

LISE.

Non.

LUCAS, *à Florice.*

Ah ! bonjour, madame.

FLORICE.

Bonjour, Lucas, comment ſe porte voſtre femme ?

LUCAS.

Eh ! morgué, s'il vous plaiſt, laiſſons ma femme là !
La Maſque !

FLORICE.

Oh ! oh ! Lucas, que veut dire cela ?

LUCAS.

Que le guiable l'emporte & toute ſa ſéquelle,
Et le Chien de Conſeil qui m'embouïna d'elle !
Mais Monſieur viendra-t-il bientoſt ?

LISE.

Dans un moment.

LUCAS.

Je venois luy bailler encor queuque argent
Sur l'étamoins [1].

1. L'*et tant moins*. Terme de pratique : en déduction sur notre compte, à rabattre plus tard, comme si l'on disait : *et tant de moins à payer*. Cette locution était devenue proverbiale même en dehors des affaires d'argent, et Molière l'a employée dans *George Dandin* (II, sc. 1).

LISE.

Il eſt allé chercher ſon frère,
Et, ſuivant ſon diſcours, il ne tardera guère.
Ils reviendront tous deux pour ſigner un contract
Et marier ſa fille avec un Avocat.

LUCAS.

Ah ! ah !

LISE.

Et c'eſt Monſieur qu'il a choiſi pour gendre.

LUCAS.

L'occaſion eſt bonne, & je devons la prendre.
Palſangué, l'attendant, j'allons le conſulter
Comment, dans nos procès, il nous faut comporter;
C'eſt autant d'épargné.

LISE.

Pour nous, ſi bon nous ſemble,
Sur ce que nous ferons allons rêver enſemble.

SCENE XIV.

LUCAS, CARRILLE.

LUCAS.

Serviteur.

CARRILLE.

Serviteur.

LUCAS.

Eſtes-vous Avocat ?

CARRILLE.

Pour ne le point connoiſtre eſtes-vous aſſez fat [1] ?
Si je ne l'eſtois pas, aurois-je cette houſſe?

LUCAS.

Eh ! morgué, pour un mot faut-il qu'on ſe courrouce ?

CARRILLE.

Ouy, je ſuis Avocat, écrivant, écoutant,
Balayant le Palais, plaidant & conſultant;
Quelque nom qu'on me donne, il ne m'importe guères,
Puiſque je ſuis égal en toutes ces manières.
Que voulez-vous ?

LUCAS.

Un mot de conſultation.

CARRILLE.

Parlez, je vous écoute avec attention.

LUCAS.

On me nomme Lucas, & dans noſtre Village
Je ſommes, guieu mercy, d'un aſſez bon lignage;

1. Dans le sens de *sot*, *fatuus*.

J'avons pour nos parens, tant proches que de loin,
Tous bons bourgeois, morguéne, &, s'il étoit beſoin,
Je vous ferions bien voir quelle eſt noſtre naiſſance
Et qu'on n'en peut trouver qui ſoit plus digne en France,
Car on y trouvera Marguilliers & Béguiaux,
Greffiers, Lieutenans & Proculeux Fiſcaux.
Or donc, j'avons pris femme, & cette Ménagère
Nous a mis ſur les bras une guiable d'affaire,
Et voicy çan que c'eſt, mais acoutez-moy bien :
Quoyque bien mariez, al dit qu'il n'an eſt rian ;
Depuis près de deux ans que nous l'avons pour femme
Queuque démon ſans doute a ſoufflé dans ſon ame
Qu'il nous manquoit de quoy pouvoir bian engendrer,
Et marguéne, elle veut ainſi ſe ſéparer,
A moins que par témoins je ne faſſions voir comme
J'avons tout ce qu'il faut pour eſtre vrayment homme.
Vous comprenez fort bian quel affront ça nous fait,
Car ſi je n'avions pas ce qu'il faut en effet,
Paſſe, mais palſangué, tout le plus néceſſaire
Je l'avons. Bref, enfin, venons à mon affaire :
On nous a fait bailler une aſſignation ;
J'allons devant le juge à cette occaſion.
Ordonné qu'on fera viſite de nos pièces,
Puis aprés qu'au Congrès on verra nos proüeſſes [1].
Oh ! J'avons appelé de ce jugement là,

1. On sait ce qu'était le *congrès*, coutume juridique si outrageante pour la décence publique, et sur laquelle l'affaire du marquis de Langey, en 1659, avait surtout jeté un ridicule ineffaçable. Le congrès fut définitivement aboli par arrêt du parlement le 18 février 1677. Les auteurs comiques d'ordre inférieur ne manquaient pas d'abuser de ce grossier moyen de comique.

Et je ne voulons pas en venir à cela.
Car on a beau jaſer, je ſons ce que je ſommes,
Et vigoureux, jarny, bien plus que d'autres hommes.
Or, la preuve en eſt ſeure, & tout fin clair voicy
Comment je nous pouvons tirer en tout cecy :
Je ferons voir à nu, ſoit par père ou par mère,
Qu'engendrer comme il faut nous eſt choſe ordinaire.
Mon grand-père & mon père ont eu quarante enfans,
Et mes oncles en ont encor trente vivans.
Donc que ſi, par fuſion & droit de parentage,
Pour engendrer ſi fort ils ont tant de courage,
Pourquoy vouloir que nous, qui ſommes ſortis d'eux,
Je ne puiſſions pas bian eſtre auſſi vigoureux ?
Nanny, nanny, voir da je ſommes trop bon frère
J'en aurons la raiſon & je voulons en faire,
Mais j'avons de bons yeux, & voyons bian & bian
D'où cela vian, morgué. Certain Godeluriau
Luy baille dans la veüe, & par ce ſtratagème
Il nous veut enlever noſtre femme qu'il aime.
Voilà noſtre procès. Ça, Monſieur l'Avocat,
Voſtre avis. Jaſez donc ! Que faire en cet état ?

CARRILLE, *après avoir un peu rêvé.*

Qu'avez-vous dit ?

LUCAS.

Morguène, & j'avons dit... oh ! peſte,
J'avons... J'avons... Enfin j'avons jaſé de reſte.

CARRILLE.

Recommencez.

LUCAS.

Oh ! c'eſt bian dit ſi je pouvons.
Or enfin, donc, tant y a, le procès que j'avons...
Ma fême... nos parens... les congrès... les proüeſſes...
Je ne ſçaurions ſouffrir qu'on viſite nos pièces.
J'avons ce qu'il nous faut & quoy qu'on aille au pis,
Nos ayeux, nos couſins, leurs femmes & leurs fils...
Peſte de l'Avocat & de la ſotte affaire !
Je nous broüillons l'eſprit.

CARRILLE.

Il ne m'importe guère.

SCENE XV.

CLITANDRE, ALCIDOR, CARRILLE, LUCAS.

CLITANDRE.

Mon frère, vous deviez vous moins précipiter.

ALCIDOR.

Vous meme vous direz que j'ay dû me haſter,
Lorſque vous aurez veu ce fameux perſonnage.
Quelque ſot euſt pû perdre un ſi grand avantage.

CLITANDRE.

Je le veux croire ainſi, mais ſouvent, en tel cas,
On a veu que...

ALCIDOR.

Non, non, je ne m'en repens pas ;
Et, pour ne rien céler, ſi c'eſtoit à refaire...

CLITANDRE.

Franchement, vous allez un peu vite, mon frère.

ALCIDOR.

Vous avez vos raiſons, j'ay les miennes auſſi ;
Mais vous meſme voyez ſi j'ay tort : le voicy.
Entrez avecque luy dans quelque conférence.

CLITANDRE.

J'y conſens, & je vais éprouver ſa ſcience.

CARRILLE, *apercevant Clitandre.*

Ah ! par ma foy, j'en tiens ; peſte de l'embarras !

LUCAS.

Voſtre valet, not' maiſtre.

ALCIDOR.

Ah ! te voilà, Lucas.
Qui t'ameine ?

LUCAS.

Monſieur, j'apportons queuque ſomme.

ALCIDOR, *à Carrille.*

Excuſez.

CARRILLE.

Vous pouvez aller avec cet homme.

ALCIDOR.

Mon frère, l'Avocat va vous entretenir ;
Je l'expédieray vite, & je vais revenir.

CLITANDRE.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

CARRILLE, *à part.*

A ce coup ta doctrine,
Pauvre Carrille, va paſſer par l'étamine [1].

SCENE XVI.

CLITANDRE, CARRILLE.

CLITANDRE.

Je ſuis ravy, monſieur, que mon frère ait fait choix
D'un homme conſommé dans l'étude des loix,
Et j'eſpère de vous ſur toutes leurs matières,
Dans les occaſions un peu de vos lumières.

CARRILLE.

Un homme comme vous, monſieur, n'a pas beſoin...

CLITANDRE.

Je ſuis ravy d'apprendre.

1. Boileau a aussi employé cette expression familière dans sa satire VII :

Tout ce qui s'offre à moi passe par l'étamine.

CARRILLE, *bas.*

Ah ! que n'es-tu bien loin !

CLITANDRE.

Et ſi vous le vouliez, en attendant mon frère,
Parlons du Droit.

CARRILLE.

Non, non, il n'eſt pas néceſſaire.

CLITANDRE.

Ne commençons d'abord que par les Inſtituts [1].

CARRILLE.

Diſpenſez-moy, monſieur, de parler là deſſus.

CLITANDRE.

Ah ! ſi vous vous taiſez, c'eſt voſtre modeſtie.

CARRILLE, *bas.*

C'eſt bien plutoſt, ma foy, faute de repartie.

CLITANDRE, *à part.*

Ce refus m'eſt ſuſpect, & je veux le ſonder.

CARRILLE, *bas.*

Où me ſuis-je embourbé ?

CLITANDRE.

Peut-on vous demander

1. Les *Institutes* de Justinien.

Quid eſt juſtitia[1]?

CARRILLE.

La demande eſt fort belle,
Et la façon d'agir m'en ſemble aſſez nouvelle.
Me demander à moy : *Quid eſt juſtitia ?*

CLITANDRE.

Je ſçais que vous mettez tous ſçavans à *Quia,*
Mais, ſans vous emporter, permettez que je l'oſe ;
Après, vous me pourrez faire la meſme choſe.

CARRILLE.

Mais vous meſme parlez : *Quid eſt juſtitia?*
Monſieur, qui prétendez qu'on ignore cela.

CLITANDRE.

Juſtitia eſt conſtans, & perpetua voluntas jus ſuum cuique tribuendi[1].

CARRILLE.

Fort bien. Cela me plaiſt quand j'entends bien répondre.
Cependant ſans mentir vous croyiez me confondre.
Une autre fois, monſieur, connoiſſez mieux les gens,
Ne vous expoſez plus à taſter les ſavans,
A moins que ce ne ſoit quelque queſtion rare.
Mais je vais là dedans voir ſi tout ſe prépare.

1. Qu'est-ce que la justice ?

2. La Justice est la volonté constante et perpétuelle d'accorder à chacun son droit. C'est par là que débute le 18e livre des *Institutes* de Justinien.

CLITANDRE.

Comment, rompre ſi toſt la converſation !

CARRILLE.

Nous pourrons quelque jour la pouſſer tout de bon.

CLITANDRE.

Non, demeurez, monſieur, & diſcourons enſemble.
Parlons de noſtre eſtat.

CARRILLE, *à part.*

Et c'eſt là dont je tremble

CLITANDRE.

Ces ſortes d'entretiens nous forment les eſprits :
Ils ſont à ſouhaiter.

CARRILLE, *bas.*

Seray-je toujours pris !

CLITANDRE.

Que noſtre employ, monſieur, veut une grande attache!
Pour moy, je ſuis ſurpris de ce qu'il faut qu'on ſache
Pour paſſer pour habille en voulant l'exercer !
Que de livres à lire, à qui veut l'embraſſer !

CARRILLE.

Ouy, ouy.

CLITANDRE.

Car ſans les Loix, Codes, Digeſtes, Titres,

Décreſtales, Verſets, Canons, Cloſes, Chapiſtres,
Combien pour les comprendre eſt-il beſoin d'Auteurs,
Et combien nous faut-il lire de gloſſateurs!

CARRILLE.

Oh! oh!

CLITANDRE.

Comme Cujas, Tribonien, Barthole,
Borcholtem, Alciat, Leunclave, Pancirole,
Lindembroge, Selva, Panorme, Carondas,
Jaſon, Frehere, Accutée, & Covarruvias,
Maran, Corbon, Fabrot, Macrobe, Dorothée,
Rocheſtavin, Forſter, Veſembèce, Buſée,
Fulgoſe, Théophile, Odofret, Fontanon,
Harmenopule, Imbert, Hyppolite, Papon [1],
Et mille autres encor, dans les hautes ſciences,
Ont du droit à plein fond donné les connoiſſances.

CARRILLE.

L'habile homme!

CLITANDRE.

De plus, les termes du Palais,
Comme Enqueſtes, Arreſt, Productions, Extraits,
Contredits, Inventaire...

1. On connaît la plupart de ces noms, mais beaucoup sont oubliés aujourd'hui, et les œuvres du jurisconsulte allemand Borscholten ou du jurisconsulte espagnol Covarrubias, etc., ne sont plus guère consultées dans les études de droit. Nous croyons inutile de donner sur ces noms des renseignements qui seraient ici peu à leur place, et nous nous bornons à renvoyer le lecteur aux biographies.

CARRILLE.

Oh! jafe, je te quitte!

CLITANDRE.

Eh! Monfieur, s'il vous plaift, écoutez-en la fuite :
Promeffes, Teftamens, Contracts, Procès-Verbaux,
Moyens de nullité, Griefs, Lettres Royaux,
Forclufions, Répy, Récifion, Requefte,
Sentence, Apointemens[1].

CARRILLE.

Que tu me romps la tefte!
La pefte foit du fot Avocat de bibus[2].

CLITANDRE.

C'eft toy qui n'es qu'un fot, & *per omnes cafus*[3].

1. Cette énumération rappelle celle de la comtesse de Pimbesche dans les *Plaideurs* (I, sc. VII) :

Je produis, je fournis
De dits, de contredits, enquêtes, compulsoires,
Rapports d'experts, transports, trois interlocutoires,
Griefs et frais nouveaux, baux et procès-verbaux ;
J'obtiens lettres royaux, et je m'inscris en faux,
Quatorze appointements, trente exploits, six instances,
Six vingts productions, vingt arrêts de défenses,
Arrêt enfin.

La plupart des auteurs comiques et satiriques du XVIIe siècle ont tiré parti à l'envi de cet amas de formalités minutieuses et de termes de chicane dont la justice était toute hérissée alors.

2. « Ventre bleu! Quittez là vos raisons de bibus » (Hauteroche, *soupé mal apprêté*) c'est-à-dire « de rien, de peu de valeur, de peu de cas. Signifie aussi autant que ridicule, fade, sot ». (Leroux, *Dictionnaire comique*.)

3. Par tous les cas, de toutes les manières.

CARRILLE, *luy faisant tourner le chapeau & luy donnant des chiquenaudes.*

Et toy tu n'es qu'un fou que je ſuis las d'entendre.

CLITANDRE.

Tu m'attaques, Pendart, ah! je vais te le rendre[1].

CARRILLE.

Et Dieu ſçait ſi mon bras va...

Carrille ſort de ſa robe & donne un coup ou deux à Clitandre, & puis s'enfuit.

CLITANDRE.

Me traiſter de ſot,
De fou! voilà pour toy!

Clitandre ſe jette ſur la robe & ſe bat contre elle.

Mais tu ne dis plus mot.
Juſte Ciel, qu'ay-je fait, ſeroit-il mort? Sans doute.
C'en eſt faiſt, quel malheur! où me ſauver! Ecouſte,
Réponds-moy; mais quoy donc, je ne trouve plus rien.
Qu'eſt devenu ſon corps? C'eſt un magicien,
Il n'en faut point douter. Mais appelons mon frère.

SCENE XVII.

ALCIDOR, CLITANDRE, CARRILLE.

CLITANDRE.

Holà! Vous avez fait une plaiſante affaire,

1. Ces deux scènes du faux avocat, d'abord avec Lucas, qui le consulte de bonne foi, puis avec Clitandre, qui le soupçonne et veut le sonder, se retrouvent à chaque instant dans les comédies du temps, où les travestissements jouent un si grand rôle. Voy. *le Médecin malgré lui* de Molière, *Crispin médecin* et *Crispin musicien* de Hauteroche.

Au lieu d'un avocat, d'avoir pris un ſorcier.

ALCIDOR.

Et de plus, m'a-t-on dit, un ſimple ſavetier.

CARRILLE, *ſe remettant dans ſa robe.*

Faiſons encor figure.

ALCIDOR.

Il s'appelle Carrille.
Mais par bonheur il n'a pas encore ma fille.
Et comment ſçavez-vous qu'il eſt auſſi ſorcier?

CLITANDRE.

Il vient icy de faire un tour de ſon métier :
Diſputant contre luy juſqu'à nous battre enſemble,
Il m'a laiſſé ſa robe. Ah! c'eſt luy, ce me ſemble.

ALCIDOR.

Ouy vraiment. Ah! coquin! Mon frère, tenons bien;
Un Sergent va venir pour ſaiſir ce vaurien :
Mes gens y ſont allez.

CARRILLE, *ſortant de la robe.*

Dénichons ſans rien dire.
Quand je n'y ſeray plus, ils vont tous trois bien rire.

SCENE XVIII.

ALCIDOR, CLITANDRE, LE SERGENT.

ALCIDOR.

Ouy, monſieur, nous avons en nos mains un ſorcier

Qu'il faut prendre.

LE SERGENT.

Suffit, je ſçais bien mon métier.

ALCIDOR.

Le voicy.

LE SERGENT.

Comment donc! c'eſt cette robe noire!

ALCIDOR.

Nous en tenons encore; autre tour de grimoire[1].

LE SERGENT.

Qu'eſt-il donc devenu! L'avez-vous attrapé!

CLITANDRE.

Nous le tenions, monſieur, mais il eſt échappé.
Cela vous prouve aſſez que le traiſtre eſt coupable.

1. Ces sortes de scènes étaient, pour ainsi dire, traditionnelles dans la farce et avaient été sans doute répandues de plus en plus par les bouffons du théâtre italien, qui joignaient à leurs lazzis toute sorte de tours de souplesse et d'agilité pour réjouir le spectateur. Il y en a de semblables ou analogues dans *le Médecin volant* de Molière et de Boursault, *le Jaloux invisible* de Brécourt, etc., etc. Cette tradition s'est perpétuée jusqu'aux parades de Bobêche et de Galimafré, qui ont été recueillies il y a une cinquantaine d'années, sous le titre de *Nouveau théâtre des boulevards*, par C. O. D., quatre parties en un volume in-18. Dans l'une de ces parades, *le Dépôt, ou Bobêche voleur et commiſſaire*, on voit Bobêche, qui s'est affublé d'une robe de commissaire pour se juger lui-même, s'échapper de cette robe et la laisser entre les mains de celui qui l'a reconnu et croit le tenir.

LE SERGENT.

Ah! nous l'aurons. Son nom!

ALCIDOR.

Carrille.

LE SERGENT.

Un miſérable

Qui loge près d'icy.

ALCIDOR.

Savetier.

LE SERGENT.

Ouy, c'eſt luy.

Ne vous chagrinez point, nous l'aurons aujourd'huy.
Je vais prendre mes gens; allez, laiſſez-moi faire.

CLITANDRE.

Monſieur, on aura ſoin de vous bien ſatisfaire.

SCENE XIX.

LE SERGENT, LAFLEUR, JOLICŒUR.

LE SERGENT.

Oh! je n'en doute point. Allons vite, Lafleur.

LAFLEUR.

Monſieur, que voulez-vous?

LE SERGENT.

Où trouver Jolicœur?

LAFLEUR.

Le voicy.

LE SERGENT.

Bon. Enfans, je ſçais voſtre courage,
Mais pour le confirmer, il faut faire icy rage :
Nous avons a loger un certain ſavetier
Qui par ſes actions eſt ſans doute un ſorcier,
Et ſi nous le prenons, la piſtole eſt bien ſeure :
Ainſi ſans perdre temps, faiſons cette capture.
Je croy le voir.

SCENE XX.

CARRILLE, *dans ſa boutique, travaillant,*
LE SERGENT, LAFLEUR, JOLICŒUR.

CARRILLE.

O ça, reprenons noſtre état,
Et venons Savetier de célèbre Avocat ;
Il eſt moins dangereux, & ſans mon induſtrie
Je me verrois peut-eſtre en péril de ma vie.
Mais je ſuis un bon ſot ; qu'ay-je à craindre, ma foy?
J'ay de trop bons amis qui prendront ſoin de moy.
Reprenons la manicle & ne ſongeons qu'à rire.
Dieu mercy, nous avons à préſent de quoy frire!

Il chante en travaillant.

Nicolas va voir Jeanne; he, Jeanne, dormez-vous (1)?

Reprenant [illegible].

Je ne dors ny ne veille. En voudriez-vous à moy?

1. La Fontaine a fait allusion à cette chanson populaire dans sa fable du Meunier, son fils et l'Ane :

> Nicolas, au rebours, car, quand il va voir Jeanne,
> Il monte sur sa bête, et la chanson le dit.

La plupart des commentateurs de La Fontaine n'ont pas compris ce passage, faute de savoir que ce propos était tiré d'une chanson populaire qui l'explique. Voici cette chanson, telle qu'elle se trouve dans le XXIIe volume du recueil manuscrit de Maurepas :

> Nicolas va voir Jeanne.
> Oh ! Jeanne, dormez-vous ?
> Je ne dors ni ne veille :
> Je ne pense point en vous.
> Vous perdez vos pas, Nicolas,
> Ce sont pas perdus pour vous.
>
> Nicolas la cajole,
> Et luy fait les yeux doux,
> Luy offre la pilule,
> Et luy veut tâter le pouls.
> Vous perdez vos pas, Nicolas,
> Ce sont pas perdus pour vous.
>
> Sa mère l'appareille
> A un autre Colas,
> Qui fait rage à merveille
> Quand il est entre deux draps.
> Vous, etc.
>
> Or, adieu donc, Jeanne,
> Puisque vous ne m'aimez pas,
> Je monte sur mon âne
> Pour galoper au trépas.
> Vous perdez vos pas, Nicolas.
> Allez, ne bronchez pas, Nicolas.
>
> (T. XXII, f. [illegible].)

Cette chanson, rangée sous l'année [illegible], est indiquée par le recueil

LE SERGENT, *à ses archers.*

C'est luy-mesme : prenez-le, & ne laschons point prise,
Et dans cette capture évitons la surprise.

CARRILLE.

Ah! ah! C'est moy qu'on cherche.

LE SERGENT.

Allons, de par le Roy,
Je vous fais prisonnier.

CARRILLE.

Sergent, retire-toy.

LES ARCHERS.

Vous viendrez.

CARRILLE.

Happechair, nostre Savaterie,
Pourra se déchaisner sur vostre friperie.

LE SERGENT.

Qu'on le saisisse.

CARRILLE.

Ah! ah! vous en voulez taster!
Puisque c'est vostre envie, il faut vous contenter.

Carrille jette ses savates, ses formes, sa [illegible] & sa boutique au sergent & à ses archers.

comme une allusion à Fouquet et à ses tentatives près de Mlle de La Vallière. L'autre Colas serait le roi, près de qui, suivant une note écrite en marge, Mme de Saint-Remy, mère de Mlle de La Vallière, [illegible] alors au sujet de sa fille. — L'air de la chanson se trouve dans le IIe volume des *Airs notés* du même recueil, f. 191.

LE SERGENT.

Quelques fureurs icy qu'il nous faſſe paroiſtre,
Il n'importe, prenons-le. Ah! nous te tenons, traiſtre.

CARRILLE.

Eh! meſſieurs, ſoyez gens de compoſition
Et faites, me ſauvant, une belle action.
A parler franchement, beaucoup de vos Confrères,
Lorſqu'ils treuvent du gain, ne ſont pas ſi ſévéres[1],
Et je ne vous crois pas guère plus ſcrupuleux.
Acceptez donc ce qu'offre un pauvre malheureux.

LE SERGENT.

Et qu'as-tu?

CARRILLE.

Dix Louïs.

LE SERGENT.

Où ſont-ils!

CARRILLE.

Dans ma poche;
Mais laiſſez-moy les prendre.

1. Tous les contemporains sont d'accord sur ce point, et ils n'accusent pas seulement les sergents, officiers subalternes, mais aussi les prévôts et lieutenants criminels, de concussion et de vénalité. La mauvaise organisation de la police, surtout avant l'apaisement des troubles de la Fronde et la conclusion du traité des Pyrénées, leur fournissait de continuelles occasions de faire acheter leur protection ou leur silence à beaux deniers comptants. Qu'on nous permette de renvoyer à une longue note de notre édition du *Roman comique* de Scarron (*Bibliothèque elzévirienne,* t. II, p. 51), où nous avons donné toutes les preuves à l'appui.

LE SERGENT.

Enfans, tenez-vous proche.
Prenez bien garde.

CARRILLE *les fait tomber tous trois & s'enfuit.*

Zeſt! on vous en donnera,
Et c'eſt pour vos beaux yeux qu'on vous les gardera!

LE SERGENT.

Ah! courons après luy.

SCENE XXI.

ALCIDOR, FLORICE, LISE, CLITANDRE.

ALCIDOR.

L'auroient-ils bien pu prendre?
J'entends du bruit; s'ils l'ont, il faut le faire pendre.
Voyons.

LISE.

Vous au pluſtoſt, pour ſortir d'embarras,
Déclarez à voſtre oncle...

FLORICE.

Ouy.

SCENE XXII.

JOLICŒUR, LAFLEUR, *derrière le théâtre,*
CARRILLE, ALCIDOR, CLITANDRE,
LE SERGENT.

LE SERGENT.

Redoublez le pas,
Et prenez-le.

CARRILLE, *ſe jetant dans le coffre.*

Tarare.

LE SERGENT.

Ah! nous l'aurons, le drôle,
Et nous luy ferons bien joüer un autre rôle.
Eſtant céans, il faut...

LAFLEUR.

Ah! nous ne tenons rien.

LE SERGENT.

Comment diable fait-il? Mais allons, cherche bien.
Si je te puis tenir, tu payeras mes peines.

CARRILLE *ſort doucement de la caiſſe, frappe le ſergent & s'enfuit.*

Ouy, ſi je ne rendois tes diligences vaines.

LAFLEUR.

Arreſte, arreſte, arreſte!

ALCIDOR.

Ah ! courons promptement.

LE SERGENT.

Palſambleu, nous l'aurons.

SCENE XXIII.

LISE, FLORICE, LE SERGENT, LES ARCHERS, *derrière le théâtre,* CARRILLE.

LISE.

Quel divertiſſement !

LE SERGENT.

Au ſorcier, au ſorcier !

FLORICE.

Liſe, je plains Carrille.

LE SERGENT.

Arreſtez-le.

LISE.

Il eſt pris.

CARRILLE, *ſe jetant dans le coffre.*

Bon, bon.

SCENE XXIV.

LE SERGENT, LES ARCHERS, LISE, FLORICE, CARRILLE.

LE SERGENT.

Eh bien, le drille,

L'avez-vous!

LAFLEUR.

Ma foy, non.

LE SERGENT.

Et comment ferons-nous,

Si, lorſqu'on croit l'avoir, il ſe ſauve à tous coups ?

Fouillons partout.

CARRILLE, *ſortant doucement la tête hors du coffre.*

Et nous, ſauvons-nous au plus viſte.

LE SERGENT, *l'apercevant, ferme le coffre.*

Nous avons à la fin découvert voſtre giſte.

SCENE XXV.

ALCIDOR, CLITANDRE, CARRILLE, LISE, ARCHERS, LE SERGENT.

LE SERGENT.

Nous l'avons.

ALCIDOR.

Quoy! le traiſtre eſt en voſtre pouvoir!

LE SERGENT.

Ouy, monſieur.

CLITANDRE.

Quel bonheur!

LE SERGENT.

Et vous le pouvez voir.

On ouvre le coffre & on n'y trouve point Carrille, qui s'eſt ſauvé par une trappe.

ALCIDOR.

Où donc eſt-il?

LE SERGENT.

Monſieur, je ne ſais plus qu'en dire;
J'y perds tout mon latin.

LISE.

Moy, je crève de rire.

SCENE XXVI.

ERGASTE, ALCIDOR, CLITANDRE, LISE, FLORICE, LE SERGENT, LES ARCHERS.

Durant l'entretien d'Ergaſte avec Alcidor, Florice parle à ſon oncle.

ERGASTE, *à Alcidor.*

Monſieur, il court un bruit qu'on uſurpe mon nom,

Et que c'eſt voſtre Gendre, eſt-ce une fable ou non?
Le bruit court meſme auſſi que ſa baſſe naiſſance...

ALCIDOR.

Monſieur, entre nous deux il n'eſt point d'alliance,
Et c'eſt un impoſteur qui n'eſt que Savetier.

ERGASTE.

Que dites-vous, monſieur !

ALCIDOR.

Et de plus un Sorcier.

SCENE DERNIERE.

CARRILLE, ALCIDOR, ERGASTE, LISE, CLITANDRE, FLORICE, LE SERGENT, LES ARCHERS.

CARRILLE *ſort la teſte par la caiſſe.*

Savetier, je le ſuis, parlant par révérence ;
Mais pour Sorcier, nenny, voilà qui m'en diſpenſe.
Si j'ay fait quelque mal, voilà les deux démons
Qui m'ont fait exercer de toutes les façons ;
Ils peuvent déclarer.

CLITANDRE.

Ouy, tout eſt vray, mon frère :
Ceſſez à leur amour de vous rendre contraire,

Et puiſque leurs deux cœurs ont meſme paſſion,
Daignez ne point forcer leur inclination.
Pour moy, j'approuve fort une telle alliance :
Monſieur a du mérite, & ſa haute naiſſance...

ALCIDOR.

Eh bien ! ſoit, j'y conſens.

CARRILLE.

J'eſtois un bon Sorcier,
Monſieur, de me venir icy réfugier.

ALCIDOR.

Mais comment as-tu fait ? car enfin ſans magie...

CARRILLE.

Tout eſt aiſé, d'abord qu'on a de l'induſtrie :
Un certain ſoupiral, joint à quelques apprêts
Du coffre & de l'habit que j'avois faits exprès,
M'a fourny les moyens de tous ces tours d'adreſſe
Qui comblent de plaiſir l'amant & la maiſtreſſe.

ERGASTE.

Voilà pour t'en payer.

CARRILLE.

Le préſent n'eſt pas fat ;
Je veux bien à ce prix eſtre voſtre Avocat.

ERGASTE.

Pour Liſe...

LISE.

Je ſçay bien ce que vous voulez dire.

ALCIDOR.

Allons, mes chers enfans, ne ſongeons plus qu'à rire.

LE SERGENT.

Mais de grace, meſſieurs, prétend-on m'oublier !

ALCIDOR.

Non, non, tenez.

CARRILLE.

Vivat l'Avocat-Savetier !

FIN.

IX

JACQUES DENIS

LES PLAINTES DU PALAIS

L'auteur des Plaintes du Palais, *Jacques Denis, avocat en parlement, n'a pas laissé de traces dans l'histoire litteraire. On trouve à la même date, c'est-à-dire dans les dernières années du* XVII[e] *siècle, un M. Denis, auteur de diverses comédies restées manuscrites :* les Travaux divertissants d'Arlequin Bacchus, 1 *acte en prose, avec prologue ; l'*Amour apotiquaire, ou le valet servante, 1 *acte en vers* (1690)[1], *auxquelles le catalogue Soleimes joint le* Salmigondis comique, ou les Aventures amoureuses (1699), *trois actes en prose mêlés de scènes à l'Italienne, pièce enregistrée dans les* Recherches *de Beauchamps sans nom d'auteur. Ce Denis est sans doute le même que le nôtre.*

Il nous a paru assez intéressant de reproduire les Plaintes du Palais, *ouvrage rare et très peu connu. Il rentre dans la catégorie de ces innombrables satires contre les procureurs et les gens de chicane dont* les Plaideurs

1. De Beauchamps cite ces deux pièces (*Recherches,* II, 543) ; La Vallière seulement la seconde (*Bibliothèque,* III, 117).

de Racine avaient tracé le modèle une dizaine d'années auparavant. C'est par centaines qu'on pourrait relever, d'un bout à l'autre du siècle, chez les auteurs de tous les genres, les attaques contre la rapacité, la lésine, l'esprit retors et cauteleux des suppôts de Thémis, *contre les praticiens dressés à toutes les stratégies de la procédure : vous les trouverez chez les satiriques comme Courval-Sonnet et Boileau, chez les moralistes comme La Bruyère, les fabulistes comme La Fontaine et les peintres de la vie réelle et moyenne, comme l'auteur du* Roman bourgeois. *Mais vous les trouverez surtout au théâtre. Sans avoir traduit directement sur la scène les gens de chicane, Molière leur a lancé plus d'un trait. On a lu plus haut et on lira plus loin, dans ce volume, deux petites pièces :* l'Avocat sans pratique *et* le Bateau de Bouille, *consacrées au même sujet. Non content d'avoir peint ses deux types de procureurs, Brigandeau et Sangsue, dans le* Mercure galant, *Boursault traçait dans des scènes détachées, qu'il envoyait à Furetière, le type hardiment satirique de M. Pillardin*[1]. *Quelques années à peine après J. Denis, un anonyme revenait vivement à la charge dans* la Belle cabaretière, ou le Procureur à la mode. *Ces personnages sont souvent mêlés aux comédies de Dancourt, qui les maltraite fort. Le Théâtre italien ne les ménageait pas davantage : il suffira, pour s'en convaincre, de parcourir les scènes de* la Matrone d'Éphèse ou Arlequin Grapignan (1682), *dans lesquelles les vols effrontés d'un procureur sont longuement exposés et bafoués.*

1. Voy. *Lettres nouvelles*, 5e édition, t. III, p. 50-7. Boursault attribue ces scènes à un jeune auteur qui serait venu les lui lire.

Parmi toutes ces attaques, celle de J. Denis présente un caractère particulier; elle a quelque chose de plus intime et comme l'accent d'une vengeance personnelle. Nourri dans le sérail, l'auteur avait sans doute souffert des maux qu'il peint, et il s'est soulagé en écrivant sa comédie. C'est ainsi que, un siècle plus tard, Collin d'Harleville, qui fut aussi clerc de procureur, devait se venger lui-même, en une boutade plus spirituelle et plus courte. Ce qu'il s'attache surtout et presque exclusivement à montrer, c'est l'avarice sordide, l'esprit de lésine qui règne dans ces antres de la chicane; c'est la misère proverbiale des clercs de procureur, rationnés, harcelés, tourmentés, affamés par un maître aux mains crochues et par une ménagère qui ressemble à une harpie. Ces types de clercs, ces ruses pour dérober un jambon ou cacher une bouteille, ces bavardages, ces discussions, ces disputes, les doléances et les cris du patron, l'aigre intervention de sa femme, l'espionnage de la servante, tout cela a été évidemment étudié sur le vif et servi tout chaud. Ce sont comme des pages versifiées du Roman bourgeois; *c'est le* Déjeuner des procureurs, *agrandi jusqu'aux proportions de la scène. Nous n'avons pas de tableau plus exact que cette peinture, d'ailleurs prolixe, monotone et terre à terre, de l'intérieur d'une étude et d'un ménage de procureur.*

J. Denis n'était pas sans un certain talent de versificateur. Vous rencontrerez dans sa pièce plus d'un vers bien frappé, plus d'un passage écrit dans une langue assez ferme, expressive et pittoresque. Mais les négligences, les obscurités, les platitudes, les incorrections même abondent, et à celles de l'auteur l'imprimeur a ajouté les

siennes, qui sont innombrables. L'absence de toute action fait paraître plus longue encore et presque interminable cette succession de scènes qui roulent perpétuellement dans le même cercle étroit. En sachant se borner, J. Denis pouvait faire des Plaintes du Palais *une spirituelle et piquante comédie en un acte comme* la Rue Saint-Denis *de Champmeslé. Accordons-lui le bénéfice de sa déclaration préliminaire, et ne voyons dans son ouvrage qu'une satire dialoguée : s'il est beaucoup trop dépourvu d'action comme pièce, il est infiniment trop long comme satire. Prenons-le donc, si l'on veut, comme un document rare, authentique et de nature très intime sur les mœurs et les habitudes d'une profession décriée, qui a fourni ample matière à la verve de tous les écrivains comiques et satiriques.*

LES PLAINTES DU PALAIS

OU LA CHICANE DES PLAIDEURS

A MONSIEUR

MONSIEUR DE FREMONT,

CONSEILLER-SECRÉTAIRE DU ROY,

INTÉRESSÉ AUX FERMES GÉNÉRALES DE SA MAJESTÉ.

MONSIEUR,

Je ſçay bien que je ſuis téméraire d'oſer vous offrir ces foibles eſſais de ma Muſe. Je devois attendre que le temps en euſt adoucy la rudeſſe, & l'euſt renduë moins indigne de paroiſtre à vos yeux; mais il eſt impoſſible de conſidérer toutes les rares qualitez que vous poſſédez ſans les admirer, & les admirer ſans vous en rendre en meſme temps de prompts témoignages par de profonds reſpects & des hommages continuels. C'eſt par cette vivacité d'eſprit, cette grandeur d'âme, cette prudence & cette ſageſſe ſi ſurprenante, que vous avez mérité le bonheur dont vous joüiſſez, & la gloire d'avoir pour Gendre l'illuſtre Mareſchal de Lorge, Neveu de l'incomparable de Turenne[1], c'eſt à dire de

1. Sur ce mariage « étrangement inégal », mais où le maréchal trouvait les ressources dont il ne se pouvait passer, on peut consulter Saint-Simon (Hachette, in-18, 1856, t. II, p. 407).

partager par cette heureuſe union l'honneur des ſervices que l'un & l'autre ont rendus à l'État, & des reconnoiſſances qu'il leur en fait inceſſamment. Cette alliance éclatante va conſacrer à jamais voſtre nom, & récompenſant à la fois les vertus de la fille & du père, conſole déjà la France par l'eſpérance dont elle la flate de luy donner dans peu des héros qui marcheront ſur les pas du Grand Turenne, & de meſme que luy chercheront avec leur père à ſacrifier leur vie pour l'honneur & l'intéreſt de la couronne. Ce ſont les vœux que fait,

Monſieur,

Voſtre plus humble & plus obéiſſant ſerviteur.

DENIS, Avocat.

AU LECTEUR.

En vain les critiques du théâtre se déchaîneront contre moy. Je n'ay pas icy prétendu en faire un ouvrage, mais seulement une satyre, à laquelle pour donner plus de feu & l'action, & par conséquent plus de plaisir au Lecteur, ay meslé quelques personnages, & étably une espece d'actes & de scenes, à la manière des comedies. J'en sçais un peu les regles, & si j'en avois voulu faire un sujet de celuy-cy, je n'aurois peut-estre pas desespéré d'y pouvoir reüssir. Mais, outre que, pour m'y assujettir, il auroit fallu retrancher la plus grande partie, & mesme les plus beaux endroits du sujet que je m'estois proposé, je n'en ay pas trouvé la matière assez relevée, ny propre au goust du théâtre. Cependant j'ose dire de cette satyre, qu'en l'état qu'elle est, plusieurs personnes du premier mérite ne se sont pas contentez de me la faire lire plusieurs fois, mais l'ont fait représenter comme une comédie, & m'ont fait cet honneur d'avouer hautement en pleine assemblée, & devant un des plus grands princes du monde, qu'ils n'avoient jamais passé deux heures de temps plus agréablement. Je ne veux point pour cela m'en prévaloir, & je ne prétens pas luy donner un autre titre que celuy de satyre. J'en avertis le Lecteur, de peur que

la regardant d'un autre œil, il ne ſe méprenne & ne m'impute mal à propos des fautes imaginaires, lorſque je n'ay tourné les choſes de cette manière, qu'afin de le toucher plus ſenſiblement, & m'aſſurer la joye de le mieux divertir.

PERSONNAGES :

MALIN, procureur.
HARPINE, femme de Malin.
ISABELLE, fille de Malin & d'Harpine.
D'ARGENCOUR, maiſtre clerc, amant d'Iſabelle.
TOULIFAULT, MALAISE, TROTANVILLE, } clercs de Malin.
FINETTE, fille aux gages de Malin.
Cliens de Malin : LA TREMBLAYE, gentilhomme, rival d'Argencour. RENARD, JOBELIN, GUARRIAU, } païſans, couſins l'un de l'autre. CLERICIDE, Mme TRISTANCŒUR, FORTANBILE, harangere.
POLYDOR, oncle de Dargencour, & ancien amy de Malin.
DURAND, cy-devant agent de Polydor.
MACHAVIDE, JANDEVE, } clercs externes.
LA FORGE, ſerrurier.

La ſcene eſt à Paris, dans une ſalle où eſt l'étude de Malin.

LES PLAINTES DU PALAIS

COMEDIE



ACTE I

SCENE PREMIERE.

DARGENCOUR, TOULIFAULT *affis,*
MALAISE, *dormant fur fon pupitre.*

TOULIFAULT.

Ah ! maudit Procureur, & maudite Boutique,
Où ce Diable fans ceffe à mes douleurs s'applique !
Le froid dès cette nuit, jaloux de mon repos,
De fes glaçons mortels m'a percé jufqu'aux os ;
Six heures de travail ont mis bas mon courage.
Je fuis un clerc houffé [1], fi j'en fais davantage.
Décampons ! Je ne puis. Juftes Dieux ! Qu'eft-ce cy ?

Il fe veut lever & retombe fur fon fiege.

Mes pieds, lourds & glacez, ont pris racine icy !

1. Mot à mot, nettoyé, battu.

Ah ! que l'air d'un bon feu... Mais, ma foy, c'eſt dommage
Qu'un clerc oſa chez nous y montrer ſon viſage.
Mes amis, comme diable on le relanceroit !

DARGENCOUR.

Je ſuis las à mourir, & j'enrage de froid.

TOULIFAULT.

Tu te moques de moy, cela n'eſt pas poſſible :
Un amoureux au froid ne fut jamais ſenſible.
La charmante Iſabelle icy te tient au cœur,
Je te voy ſouffrir tout ſans peine en ſa faveur,
Eſclave de Malin, pour avoir ſon eſtime,
Tu t'accables toy-meſme, & nous rens ſa victime.

DARGENCOUR.

Il eſt vray qu'Iſabelle icy fait tous mes ſoins ;
Mais, mon amour à part, y ſouffririons-nous moins ?
Pour un clerc que chacun ſçait avoir du ſervice,
Je ſuis fort étonné de te voir ſi novice.
Quoy, tu m'accuſeras toujours de ton malheur ?
Eh ! t'en peux-tu ſauver auprès d'un Procureur ?
N'as-tu pas au Palais fait vœu de patience,
D'humilité profonde & d'exacte abſtinence ?
Et n'as-tu pas appris que chez les Procureurs
On renonce aux plaiſirs pour céder aux douleurs ?
Mets-toy devant les yeux cette docte ſentence,
Dont un clerc autrefois animoit ſa conſtance :
Patientia vincit omnia.
La patience abat les plus facheux revers,
Et ſeule eſt le ſecours & la vertu des clercs.

Souffrir eſt au Palais un ordre inviolable,
Et pour s'en affranchir il faudroit eſtre un diable.

TOULIFAULT.

Je m'en aperçoy bien, & ſans plus de caquet,
Un de ces beaux matins je prendray le mouſquet,
Et puiſqu'il faut ſouffrir, au moins j'auray la gloire...

DARGENCOUR.

Oh ! je n'en doute point, tu ſeras dans l'hiſtoire.

TOULIFAULT.

Comme un autre, mon cher, j'ay bon cœur & bon bras.
Donne-moy par plaiſir un ſoufflet, tu verras...

DARGENCOUR.

Je ne ſuis pas ſi ſot.

TOULIFAULT.

Il ne faut point tant rire.
Je ne veux pas mourir ſous le faix du martyre.
Cloué ſoir & matin ſur un placet maudit,
Je rame tout mon ſaoul, ſans eſpoir d'aucun fruit.
Si pour un ſeul moment noſtre Argus me déchaîne,
Ce moment n'eſt pour moy qu'un changement de peine:
Il faudra de Paris courir tous les cantons,
On bornera le temps de mes commiſſions,
Et quand, chargé de crotte, uſé de laſſitude,
Je reviens à grands pas rendre compte à l'étude,
Et prétens pour tout prix un moment de repos,
Un bourru me chicane & me dit de gros mots.

Pour fermer à ma faim l'accés de la cuiſine,
D'une feinte querelle exprès on m'aſſaſſine,
Ou, d'un trop prompt retour puniſſant les efforts,
On ſe plaindra du temps que j'auray mis dehors.
Je rentre cependant aux rangs, quoyqu'on m'affronte,
Auſſi paiſiblement que ſi j'avois mon compte.
Enfin, point de repos ny le jour, ny la nuit.
Nous avons un Satan, qui toujours nous pourſuit.
Tous les ſoirs, réglément, il eſt, ou que je meure,
Quand nous levons le camp, minuit & près d'une heure.
Etourdis du ſommeil, & tous tremblans de froid,
Bien ſouvent ſans chandelle, & tout au haut du toit,
A l'abry ſeulement d'un bout de couverture,
Nous allons affronter les vents & la nature.
Les matous attroupez, ſi toſt que nous dormons,
Nous viennent à longs traits donner les violons;
Et pour dernier tourment, dès cinq heures encore,
Noſtre Diable après nous tempeſte & nous dévore.
Mais briſons là. Malaiſe en muſique eſt expert;
Le nez dans les papiers, il chante à livre ouvert:
Ecoute comme il pouſſe, il s'en donne à cœur joye,
Tandis qu'à travailler chacun de nous s'employe.
Il faut que je l'éveille.

DARGENCOUR.

Eh, mon Dieu, n'en fais rien.
Laiſſe-le de repos, Monſieur luy vendra bien,
Quand il ne verra point cette requeſte faite.

TOULIFAULT.

Soit, mais il faut ſur luy que mon dépit ſe jette;

Pendant qu'il dort pour nous, & charme ſon ennuy,
Rendons luy la pareille, & déjeunons pour luy.

DARGENCOUR.

Il feroit trop de bruit.

TOULIFAULT.

Va, va, laiſſe-moy faire,
Quitte pour luy payer... Mais voicy...

Montrant madame Triſtancœur.

DARGENCOUR.

Bonne affaire !
C'eſt de l'argent comptant, elle me l'a juré.

TOULIFAULT.

J'auray ma part : j'ay fait...

DARGENCOUR.

Je te la donneray.

Il rentre.

SCENE II.

MADAME TRISTANCŒUR, DARGENCOUR, TOULIFAULT, MALAISE.

MADAME TRISTANCŒUR[1].

Et toſt un ſiége, enfans... Je n'en puis plus... Je crève...

Se laiſſant tomber ſur un ſiege que luy donne Dargencour.

1. Mme Tristancœur rappelle de très loin la comtesse de Pimbesche des *Plaideurs*.

Ah... Ah... quand mes procès me donneront-ils trève?
Le malheureux meſtier que de plaider! Et quoy,
Il auroit mieux valu tout perdre encor, ma foy,
Que de ſacrifier tous les jours à l'envie,
Avec mon peu de bien, mon repos & ma vie.

DARGENCOUR.

Vous gagnez un procès, plaignez-vous!

MADAME TRISTANCŒUR.

C'eſt aſſez!
Je gagne? Et les deſpens ſont-ils pas compenſez?
Les grands frais que j'ay faits ont excedé la choſe.
N'eſt-ce pas, en effet, avoir perdu ma cauſe?

DARGENCOUR.

Non, car...

MADAME TRISTANCŒUR.

Mon Avocat m'a dit, que ſans raiſon
On avoit ordonné la compenſation.
Ce n'eſt pas là le cas, dit-il, je vous aſſure.

DARGENCOUR.

Je tiens que ſur ce chef on vous a fait injure.
Mais obſervez auſſi qu'au fonds...

MADAME TRISTANCŒUR.

Au fonds? Fort bien;
Mais en comparaiſon, dis-je, le fonds n'eſt rien.
Vous me feriez damner, car dois-je à ma partie?...

DARGENCOUR.

Ah! ſans emportement, madame, je vous prie.

MADAME TRISTANCŒUR.

Car dois-je à ma partie, après tout, des deſpens
D'une demande injuſte, & qui choque le ſens?
Puiſque par un arreſt enfin on l'en déboute,
Il me faut des deſpens. Je n'en dois point.

DARGENCOUR.

Sans doute.
J'aurois au Rapporteur fait plainte là deſſus.

MADAME TRISTANCŒUR.

Je m'en ſuis plaint auſſi. Mais quoy, c'eſt un abus.
« La choſe, m'a-t-il dit, autrement devoit eſtre;
Mais je n'ay que ma voix, & je ne ſuis pas maiſtre.
Voſtre partie eſt forte, & la cour aujourd'huy
A cru couper par là tout procès avec luy. »
Je n'ay plus qu'une affaire, & fut-elle finie,
Je meure, ſi jamais je plaide de ma vie!

DARGENCOUR.

Et ſi l'on vous opprime & vole voſtre bien?

MADAME TRISTANCŒUR.

Je fais vœu de ſouffrir & de ne dire rien,
Et j'y gagneray plus. J'ay, depuis quatre années,
Compté dans le chagrin les nuits & les journées.
De cent loups dévorans éprouvant les rigueurs,
J'ay paſſé par les mains d'avocats, procureurs,

De greffiers, & d'huiſſiers de clercs & ſecrétaires,
Commis, portiers, laquais, entremetteurs d'affaires.
Levée avant le jour, pour joindre un Rapporteur,
Tremblante ſous ſa porte & pleine de douleur,
Les crottes juſqu'au col, courant comme une folle,
A peine encor de luy tirant une parole,
Errante, ſupliante, au déſeſpoir, en pleurs,
Sans ceſſe dans l'orage &, parmy les Plaideurs,
De cent rebuts cruels tous les jours pourſuivie,
A chaque pas laiſſant mon argent & ma vie,
De toutes mes ſueurs voilà l'heureux ſuccès :
Le bon droit eſt pour moy, mais je pers mon procès.
Perdons noſtre autre encor.

DARGENCOUR.

J'en fis hyer l'inventaire,
Il eſt au Greffe ; auſſi j'ay veillé pour le faire.

MADAME TRISTANCŒUR.

Auſſi j'ay fait pour vous ce que j'avois promis,
Je vous ay bien payé...

Dargencour à ce mot ſecoue la teſte.

Je ſçay ce que je dis.

DARGENCOUR.

Vous? vous m'avez payé? Seroit-il bien poſſible?
J'ay pourtant ſur l'argent la mémoire ſenſible ;
Mais...

MADAME TRISTANCŒUR.

Demandez plutoſt à Monſieur.

DARGENCOUR, *à part.*

Ah ! j'entens.

A madame Triſtancœur.

Madame, c'eſt aſſez, & nous ſommes contens.

SCENE III.

TOULIFAULT, DARGENCOUR,
MALAISE, *toujours dormant,* Mme TRISTANCŒUR.

TOULIFAULT.

Cet argent eſt pour boire?

MADAME TRISTANCŒUR.

Ah ! que Monſieur vous aime
Il prend vos intérefts avec un ſoin extreme,
Et n'a, malgré mes ſoins, jamais eſté content,
Que je n'aye ajouté vos droits à ſon payement.

TOULIFAULT.

Bon, c'eſt à dire, enfin que Monſieur, ſans reproche,
A gayement enterré nos droits dedans ſa poche.

A part.

Ah! tu m'en as fait trop avaler, bon voleur !
Mais dans peu je me vange.

MADAME TRISTANCŒUR.

A-t-il ſi peu de cœur?

TOULIFAULT.

Ce n'eſt que ſa coutume, & ſans que l'on s'attende...

MADAME TRISTANCŒUR.

Ah! cela n'eſt pas juſte. Il faut qu'il vous les rende.

TOULIFAULT.

Eh non. Un Procureur, de meſme qu'un Sergent,
Rendroit l'ame plutoſt qu'il ne rendroit l'argent.

MADAME TRISTANCŒUR.

Mon inventaire au Greffe! Après que faut-il faire?

DARGENCOUR.

Repoſez-vous ſur moy du ſoin de cette affaire,
Je fais prendre aujourd'huy vos ſacs[1] au Rapporteur;
Après vous l'irez voir.

MADAME TRISTANCŒUR, *s'en allant.*

Des procès? Quel malheur!

SCENE IV.

MACHAVIDE, TOULIFAULT, DARGENCOUR, MALAISE, *toujours dormant.*

TOULIFAULT.

Mais voicy Machavide.

1. Les sacs renfermant les pièces.

MACHAVIDE, *avançant la teste dans l'étude, pour voir si Malaise y est.*

Ah ! bonjour. Le Satyre...

TOULIFAULT.

Il est au Palais.

MACHAVIDE.

Bon, bon. Nous pouvons donc rire.

A Dargencour.

Quoy, lors pour ton bonheur que le traistre est absent,
Tu laboures encor ! Ah le pauvre innocent !

TOULIFAULT, *à Machavide.*

Laisse-le travailler luy-mesme à son suplice ;
De ses brutalitez je ne suis point complice.

DARGENCOUR.

Comment?

MACHAVIDE.

Tu ne sçais pas encore ton mestier.
Dès qu'un Procureur sort, vois-tu, point de quartier.
Quand sa triste présence au logis nous accable,
Le sort d'un pauvre clerc est assez misérable.

TOULIFAULT.

C'est ce que je luy dis, mais j'y perds mon latin.

DARGENCOUR.

Voilà de bonnes gens.

TOULIFAULT.

A propos, noſtre vin?
Ah! je pers patience, & pendant qu'il ſommeille...

Montrant Malaiſe qui dort.

La voicy.

SCENE V.

FINETTE, DARGENCOUR, MACHAVIDE, TOULIFAULT, MALAISE.

TOULIFAULT.

Tu te fais longtemps tirer l'oreille,
Maſcarade.

FINETTE.

Voyez un peu cet impudent!

TOULIFAULT.

Laiſſe cette chopine, & ne jaſe pas tant.

Luy oſtant la chopine, & une crouſte qu'elle apporte au bout d'un couteau, avec une taſſe.

FINETTE.

C'eſt pour vous trois au moins!

TOULIFAULT, *regardant dans la chopine.*

Mais elle n'eſt pas pleine.

FINETTE.

Trotanville eſt dehors, il faut bien qu'il revienne;

J'ay retenu ſa part.

TOULIFAULT.

Quoy, que cela de pain?

FINETTE.

Madame elle meſme a...

TOULIFAULT.

Je m'en plaindrois en vain.

MACHAVIDE.

Et toujours bis & dur.

FINETTE.

N'eſt-ce pas l'ordinaire?
Depuis dix jours madame en a-t-elle fait faire?

TOULIFAULT.

Amy, je te prierois de boire, mais, ma foy,
Je n'ay qu'un pauvre coup, ce n'eſt pas trop pour moy.

Il prend la chopine d'une main & la taſſe de l'autre.

Voyons donc. Et ce creux qui dans ce pot ſe pouſſe,
Ce creux qui quatre fois logeroit bien mon poulce,
Eſt-ce ruſe de guerre, afin, par ſon ſecours,
Qu'il entre en noſtre pot moins de vin tous les jours.

Il verſe preſque tout le vin dans ſa taſſe.

MACHAVIDE.

En doutes-tu?

TOULIFAULT.

Chez nous tout ſe fait par myſtère.

Demyſtier & demy pour trois, quelle miſère !

Après avoir beu.

La meſchante purée ! Hélas qu'elle a d'aigreur !
Sans la ſoif que...

Faiſant quitter le verre à Dargencour qui beuvoit.

Eh bois donc à ma ſanté, Monſieur ?

DARGENCOUR.

Laiſſe-moy.

FINETTE, *aux clercs, voyant qu'ils ont beu tout le vin.*

Mais Malaiſe ?

TOULIFAULT.

Ah ! s'il n'en a point d'autre...

FINETTE.

Craignez qu'une autre fois il ne boive le voſtre.

TOULIFAULT *aborde Malaiſe chapeau bas, la chopine en une main & la taſſe de l'autre; luy faiſant la reverence & feignant de luy verſer à boire, & il interprète à refus les mouvemens de teſte de Malaiſe en ronflant.*

Qui dort diſne. Je veux pourtant luy faire honneur.
Ne vous plairoit-il pas de boire, monſeigneur ?
Il dit que non ! Au moins pas de cérémonie ;
C'eſt ſans m'incommoder, ma foy, que je vous prie.
Non ? Toujours non ? Tu vois...

FINETTE.

Pluſt à Dieu que Monſieur...

Malin paraiſt.

TOULIFAULT.

Je me moque de luy, c'eſt un plaiſant reſveur.
Pendant qu'il eſt dehors...

SCENE VI.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT, MACHAVIDE, MALAISE, *toujours dormant.* FINETTE.

MALIN.

On le ſert en gambade.
Je reſve...

TOULIFAULT.

Eh... Je parlois de noſtre camarade,
Qui dort, & qui reſvoit.

Machavide s'évade à l'aſpect du Procureur.

MALIN.

Je viens fort à propos.
Voyez quel étalage.

A Finette.

Emportez-moy ces pots.
Vous eſtes-vous, meſſieurs, bourez à pleine gorge?
De mon étude enfin fait-on un coupe-gorge,
Et n'aurez-vous jamais un moment de repos,
Que vous ne m'ayez tous mangé juſques aux os?

Suis-je dehors, on quitte, & minutant ma perte,
Dans mon étude on tient auſſitoſt table ouverte.
Si je n'eſtois venu, tous trois encor...

TOULIFAULT.

Monſieur,
Nous ne faiſons que de...

MALIN.

Paix! Taiſez-vous, voleur!
Que venoit donc chercher icy cet autre yvrogne,
Cet eſcroc, qui d'abord a détourné ſa trogne?
A-t-il à mes deſpens remply toute ſa faim?
Le bon voleur s'enfuit tout chargé de mon pain,
Et je le laiſſe aller? Je devois dans ſes poches...

TOULIFAULT.

Monſieur, il n'eſt pas homme à ſouffrir ces reproches.

MALIN, *à Dargencour.*

Vous me volez ainſy? Quoy donc, mon maiſtre clerc,
Au lieu de l'empeſcher, lui-meſme eſt de concert?

A Dargencour.

N'eſt-ce pas vous auſſi qu'il vient voir?

DARGENCOUR.

Non, je jure.

MALIN.

A Toulifault.

C'eſt donc toy, bon filou?

TOULIFAULT.

Comme luy. Point d'injure.

MALIN.

Faineant éternel, n'eſt-ce pas me voler,
Que de manger mon Pain, & ne pas travailler ?

TOULIFAULT.

J'ay tout un matin...

MALIN.

Paix.

TOULIFAULT.

Il faut bien prendre haleine,
Je ne ſuis pas un chien.

MALIN.

Paix.

TOULIFAULT.

Ta fièvre quartaine !

MALIN.

Beuvez debout un coup, & mangez un morceau,
Et courez viſte après travailler de plus beau,
Sans vous amuſer à...

A Malaiſe.

Debout, debout marouffle !

MALAISE, *ſans ſe lever la teſte de deſſus ſon pupitre.*

Laiſſe-moy là.

MALIN.

Debout.

MALAISE, *toujours ſans lever la teſte.*

Si je prens ma pantouffle...?

MALIN.

Debout.

MALAISE, *toujours de meſme.*

Ah !

MALIN.

Debout donc.

MALAISE, *de meſme encor.*

Je te feray malheur.

MALIN.

Faut-il, coquin...

MALAISE, *les yeux fermés encor, jette ſa pantoufle à la teſte de Malin.*

Au diable, avec le Procureur !

DARGENCOUR, *bas à Malaiſe.*

A quoy ſonges-tu donc ?

MALAISE.

Auſſi...

MALIN, *voyant que Malaiſe s'eveille, ſe met derriere luy.*

Le miſerable !

MALAISE, *à Toulifault s'éveillant.*

Tu ſçay bien que Malin eſt un enragé diable,
Juré diable, qui nous...

DARGENCOUR.

Tay-toy.

MALAISE.

Je veux parler;
Nul n'eſt mon maiſtre icy.

DARGENCOUR, *à part à Malaiſe.*

Tu t'y pourois broüiller.

MALAISE.

Ton ſoin pourtant m'oblige & me tire de peine.
Un ſonge embaraſſant m'a mis tout hors d'haleine.
Le Procureur dormoit; je ne ſçay quel bonheur
M'a conduit à ſa cave, & droit à ſon meilleur.
Déja ma pinte pleine, & la gueule béante,
J'eſtois preſt d'entonner cette liqueur charmante,
Quand il eſt venu fondre, & les ſens étonnez,
M'a bruſquement caſſé le pot contre le nez.
Il me ſembloit ouvrir une gueulle effroyable,
Et crier au voleur après moy comme un Diable;
Je ne croy pas jamais avoir eu plus de peur.
Mais le froid & la faim me poignardent le cœur.
As-tu déjeuné? Dis.

TOULIFAULT.

Oüy.

MALAISE.

Viſte à la cuiſine.

Il ſe lève pour aller déjeuner.

MALIN, *luy mettant la main ſur le collet & ſortant de derrière luy.*

Tout doux.

MALAISE, *à part.*

Je ſuis perdu.

MALIN.

Quoy, ta faim aſſaſſine,
Apres qu'un long ſommeil t'a retenu la main,
Pour m'inſulter encore oſe aſſaillir mon pain ?
Oh ! oh ! Pour noſtre bien quelle ardeur vous tranſporte ?
De ma cave en reſvant vous mettez bas la porte :
Ce ſonge eſt le portrait de vos plus chers deſirs,
Et de la vérité vous feriez vos plaiſirs;
Je l'empeſcherai bien. Que tout a l'heure en ville
On me faſſe un meſſage. Où donc eſt Trotanville ?

DARGENCOUR.

Il n'eſt pas de retour.

MALIN.

Depuis qu'il eſt ſorty !

A Malaiſe, qui tâche de gagner la cuiſine.

Où veux-tu donc aller ?

MALAISE.

Ah ! le mauvais party !

J'enrage.

MALIN.

Quoy, tu veux ?

MALAISE.

Prendre une pauvre croufte
Et boire un coup.
A part.
Boureau !

MALIN.

Changeons un peu de route,
Et m'allez promptement... ?

MALAISE.

Quoy, dès le grand matin
Je travaille & je n'ay !...

MALIN.

Vous faites le mutin ?
Que fi vous m'échauffez... Qu'on aille en diligence
Querir au Meffager deux Jambons de Mayence.
Tenez, voilà la lettre, elle vous inftruira.

MALAISE.

Pour les faire apporter, vous fçavez qu'il faudra...

MALIN.

Vous voilà bien gafté ! Portez-les moy vous-mefme.

MALAISE.

J'apporte tous les jours ..

MALIN.

Oüais. L'audace eſt extrême.
Vous apportez ? Tant mieux, & c'eſt voſtre devoir.
Faites comme certains... Je le voudrois bien voir !
Oh ! Des clercs damoiſeaux ne ſont point mon affaire.
Je veux qu'un clerc à tout ſe rende néceſſaire,
Qu'il m'obeiſſe en tout, toujours aveuglément,
Et pour en trouver un, j'en changerois d'un cent.
Gouſtez cette leçon que je vous renouvelle.
Bon voyage.

Le pouſſant par les épaules à la porte.

MALAISE.

Je ſors. Ma douleur eſt mortelle :
Sortir à jeun !

MALIN.

St ! st !

MALAISE, *revenant avec joye.*

Il me rappelle. Allons,
Courage. Il a pitié...

MALIN.

Prenez...

MALAISE, *avec joye.*

Ah !

MALIN.

Deux chapons

Au mefme endroit encor.

MALAISE, *à part.*

J'ay crû qu'il m'alloit dire :
Prenez à déjeuner. Ah ! le maudit fatyre !

MALIN.

Allez auparavant chez le fieur Tourebourgs.
Portez-luy ce papier.

MALAISE.

Pefte, hors les fauxbourgs !

MALIN.

Cette affaire eft pour luy d'une importance extrême.
Et ne revenez pas fans parler à luy mefme.

SCENE VII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT.

MALIN.

A part.

Voyez-vous mon coquin ? N'ay-je pas eu bon nez ?
Mon retour impréveu les a bien étonnez.

Vifitant la befogne de Malaife.

Mais Malaife a-t-il fait... ? Non... non... Tu fais bien d'eftre...

A Toulifault.

Et ma production ? Tu fers ainfi ton maiftre ?

Pour contenter les gens je fais tous mes efforts,
Et mes clercs gaftent tout dès que je fuis dehors !

A Toulifault.

Maudit traiftre !

TOULIFAULT.

Eh, Monfieur, je n'en fuis pas la caufe !

MALIN.

Qui donc ? moy ?

TOULIFAULT.

Seurement, vous.

MALIN.

Ah ! c'eft autre chofe.

TOULIFAULT.

On eft tout un hiver fans approcher du feu,
Et vous voulez encor... !

MALIN.

Qu'on s'en paffe, morbleu !
Un bon clerc n'a jamais du froid fenty l'outrage,
Et, comme un bon cheval, il s'échauffe à l'ouvrage.

TOULIFAULT.

Quand icy nous aurons une poëfle de feu...

SCENE VIII.

JOBELIN, GUARRIAU, MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT.

JOBELIN, *saluant Malin.*

Haineur, Monsiu Malin.

MALIN, *sans regarder Jobelin & Guarriau, continue toujours avec Toulifault.*

Une poësle, morbleu !

GUARRIAU [1], *saluant aussi Malin.*

Salu, Monsiu Malin.

MALIN.

L'impudence est horrible.

JOBELIN.

J'avon fay nou tacor.

MALIN, *toujours à Toulifault.*

Cela n'est pas possible.

TOULIFAULT, *continuant à Malin.*

Quoy, deux ou trois charbons... ?

1. Gareau était un nom typique de paysan. La Fontaine l'a employé dans sa fable du *Gland et la citrouille*, en modifiant la désinence (Garo). Il y a, dans le *Pédant joué*, de Cyrano de Bergerac, un Mathieu Gareau qui expose ses affaires en un patois presque aussi incompréhensible que le Guarriau des *Plaintes du Palais*.

MALIN, *à Toulifault, toujours.*

Je m'en garderay bien.

TOULIFAULT.

Vous y gagneriez plus.

MALIN, *à Toulifault.*

Vous eſtes un vaurien.

JOBELIN.

Moüa, vaurien ? Je vian pour...

MALIN, *à Toulifault.*

Pour brûler mon étude!

JOBELIN, *prenant cela pour luy & pour Guarriau.*

Ah vantrigué nanin. Je ne ſon pas ſi rude.

MALIN, *ſe retournant vers Jobelin.*

Que vous m'étourdiſſez !

JOBELIN.

Que far de vous faſché ?
Je ne ſon pas ſi ſot que de nou far branché.
Je vous voulon, morgué, baillé de la mazille.

MALIN.

Donnez.

JOBELIN.

Et tout contan je parton de la ville.
Il recommence de ſaluer Malin.
Haineur, Monſiu Malin.

MALIN.

Bonjour, donc, Jobelin.

GUARRIAU, *ſaluant Malin.*

Salu, Monſiu Malin.

MALIN.

N'eſt-ce pas ton couſin ?

GUARRIAU.

Ça vout haineur, Monſiu ; je ſon ſi de du pero,
Reverence parler, & tou du ſequian frere.

JOBELIN.

Et bon frère, morgué.

MALIN.

Je m'en réjoüis fort.
Mais...

JOBELIN.

Oh ce nais pas ça. Çay que je ſon dacort.

MALIN.

D'accord ?

JOBELIN.

Dacort voarment ?

MALIN.

D'accord ?

GUARRIAU.

Eh oüy, morguenne.

JOBELIN.

Bon ſan ne pu manty; quoa que je fiſſe maine,
Tou lai jour que Guieu ſi je crevy dans ma piau,
Mon amiqué tou fran ait ou courin Guarriau.
Tu plaidoy? dira-non? Ca noute Menageze,
Quer al étoy tourjou zamé zouzeille à braize?
Cenguebe tu ploidra? Jarnimavi non fra.
Ça, mon courin, feſois-je, & parcin & par là.
Jan di du Mirlizo, gna de courin qui quaine
Ça coute dai rairon, li diſois-je, Robaine?
Non, tu nais qun poltron, ete na poen dhaineur
Ste ne plaide. Morgué, ça me piqui le qœur.
O ça don ton tabon, quemançay-je à prouſivre,
Stu que na poen dhaineur ne poen daigne de vivre.
Je le feron ban var, vantrigué, que jan on?
Nargue ou courin? Morgué! vantrigué! Je ploidron.
Je vnon don à Pari. Dame ça voute grace,
Tou ſiro qu je vi le por courin an face,
Le qœuze me ſegni; je pleuzi comme un viau.

MALIN.

Voyons donc cet argent?

JOBELIN, *luy tournant le dos & embraſſant Guarriau en pleurant.*

Ah por courin Guarriau!

MALIN.

Sera-ce bientoſt fait?

Pendant tout cecy Malin fait ſon Mémoire & calcule la ſomme à la quelle il peut monter.

GUARRIAU.

Por courin, que je taime!

JOBELIN.

Jan ſi ton mal de moüa.

GUARRIAU.

Morgué moüa tout de maime.

JOBELIN.

Jon ban le guiebe ou cor!

GUARRIAU.

Jeſquiam bin malhuru!

Ah courin!

JOBELIN.

Ah courin! Prouquoa ploidé tout du?

S'embraſſant toujours tous deux en pleurant.

MALIN.

Peſte de la canaille, avec ſes doleances!

JOBELIN.

Nan parlon pu. Sufi, jon ſa nou ſacourdances.

A Malin.

Enfan, Monſiu, tanquia... Ju ne ſa zou jan ſi,
Bref je nou ſome don aparçu pra dicy,
Equeme...

MALIN.

Et cet argent?

JOBELIN *& Guarriau, tournant le dos à Malin, recommencent leurs embraſſades.*

Ah courin !

GUARRIAU.

Ah !...

MALIN.

J'enrage.

JOBELIN.

Tu me boute la mor tou quœur. Ah... !

TOULIFAULT, *à part.*

Quel ramage !

JOBELIN, *à Guarriau.*

Ca coûte, tu ſai ban ce que javon promin ?

GUARRIAU.

Oüy.

JOBELIN.

Je feron courin, morgué tourjou courin.

GUARRIAU.

Epargué je le ſon.

JOBELIN.

Oh je mantan bin dize,
Ce na poen ça, courin ; je ſon paran, ſufize.
Sti que lun loute enfin diza pi que ſon non,
Voas-tu, poen de quarqué, morgué je larnonçon.

GUARRIAU.

O la poine morgué na poen cor acé forte,

Sti qui marmuzera que le guieble lauporte !
E di don qu'oüy, courin !

JOBELIN.

Vantrigué de gran queur.
Boute-la tai cin doüa. Je ſi ton ſarviteur.
Je ſon por Jan, Monſiu, ma zan'cas daſaize
Nou parole, morgué, valon tou lai notaize.

MALIN.

J'en ſuis fort aſſuré.

JOBELIN.

Nast-i pas vré, courin ?

GUARRIAU.

T'a rairon. Palſangué, je lantan bin ainſin.

MALIN.

Vous me voulez payer, dites-vous ?

JOBELIN.

Daſſurance.

MALIN.

Je viens de calculer les frais de voſtre inſtance ;
La ſomme eſt fort modique.

JOBELIN.

Ah jan ſi tro ſartin.

MALIN.

Et ce n'eſt pas la peine.

JOBELIN.

On me le dizi bin :
Ta prin pour Proculeux la pu meileur parſonne...
O va, ce na pas li vantrigué qui rançone.

MALIN.

Dieu m'en garde.

GUARRIAU.

Ah Monſiu.

MALIN.

Je ne ſuis pas de ceux...

JOBELIN.

Je le ſçay ; vla morgué le roüa dai Proculeux.

MALIN.

Tout ſe voit par article écrit dans mon memoire;
Vous meſme liſez-le.

JOBELIN.

Je voulon ban vous croire.

MALIN *lit.*

Premierement, pour la preſentation, iij l. iiij ſ.
Plus, pour la conſultation faite en ladite inſtance, iiij l. x ſ.

JOBELIN.

As que jon conſuté, Monſiu, ſans le ſçavoir ?

MALIN.

Je n'attens pas les gens pour faire mon devoir.

Plus pour un acte signifié à Maistre Grippetout, procureur de partie adverse, de declaration de procureur, vj s.

Plus, pour avoir fait mettre la cause au rolle, vj s. vj d.

Plus, pour la journée du procureur à la publication du rolle, vj s. iij d.

JOBELIN.

Sa jornée à si sou. Ça bon marché, parguaine,
Et jon ban tou lai jour trante sou de la miaine.

MALIN.

Plus, pour un acte de declaration fait au-dit Grippetout que la cause estoit au rolle, coppie & signification, vj s.

Plus, à l'avocat qui estoit chargé de la cause, xij l.

JOBELIN.

Douze fran lavoca? Lavoca douze fran?
A nout vilage helas jan non nun pour si blan.
Ma ju non poen ploidé.

MALIN.

De peur de tricherie,
Je tenois l'avocat prest pour la plaidoyrie;
C'est un des plus fameux, que genereusement
J'ay pour vos interests payé de mon argent.
Je ne le ferois pas pour d'autres.

TOULIFAULT, *à part, hauſſant les épaules.*

Le bon sire!

JOBELIN.

Ma jay baillé tro fran,

MALIN.

Il vous les faut déduire
Somme totale vingt & une livres, xxj l

JOBELIN.

Gna-ti rin à rabattre ?

MALIN.

A rabattre ? Helas non,
Que voſtre ecu ; je ſuis procureur, ou larron.
Je ne vous compte pas... à propos.

JOBELIN.

Eh de grace.

MALIN.

Mais c'eſt un bon article.

JOBELIN.

Eh Monſieur !

MALIN.

Hé bien paſſe !
Je ſçay voſtre beſoin ; c'eſt aſſez ſeulement
Que je puiſſe avec vous retirer mon argent.

JOBELIN.

Vint-un fran ! Palſangué, courin, la ſomme ay grouſſe.

GUARRIAU.

F, mon courin, pas tro.

JOBELIN.

Morgué ça me courrouce !
Ais qui te fambe avis ?

GUARRIAU.

E que ta tinoçan !

JOBELIN.

Qui donc fon argent, voüa-tu, done fon fan.

GUARRIAU.

Te vla tout rébouby ! Va, tan gagnera daute.

JOBELIN.

Ma faut ÿ, jarnigué, que je boüave ta faute ?

GUARRIAU.

Narveilon poen le cha qui dor, courin, voüa-tu,
Coro bouté le pu, zoro le pu pardu.

JOBELIN.

Je ne veu poen rian pardre.

GUARRIAU.

E gi par bin moüa-maime !

JOBELIN.

E qui par-tu don tan ?

GUARRIAU.

Binhuru que je taime.

JOBELIN.

Guian ta di vré, morgué. Tu ſay ban que ta tor,
Et ſtapandan, courin, que jon ſa noute acor.

GUARRIAU.

Ma ça toüa qu'a tor.

JOBELIN.

Moüa ?

GUARRIAU.

Toüa.

JOBELIN.

Soit, à lo bone heuze
Ju varon ban ſi ſau que le tor nou demeuze ;
Ju ploideray, morguene !

GUARRIAU.

E voar je ploideron,
E ſi tou, ſu le chan, courin, je nou batron.

MALIN, *ſe mettant entre deux.*

Hola ! hola, Meſſieurs.

JOBELIN.

I ſau que je téchaine.

TOULIFAULT, *ſeignant de les ſéparer, & les pouſſant contre Malin.*

La corde à voſtre cou !

Jobelin & Guarriau donnent pluſieurs coups au Procureur qui ſe trouve entre eux deux.

GUARRIAU.

Je toré, vantriguaine.
Tu tize lai chevus !

JOBELIN.

Ah jarnigué, tu mors,
Judas !

MALIN, *les pouſſant dehors.*

Allez tous deux vous battre là-dehors ?

SCENE IX.

MALIN, DARGENCOUR.

MALIN.

Bel accord ! Bon argent.

A Dargencour.

Qu'on vienne en diligence
Au Palais.

SCENE X.

DARGENCOUR.

Je ſuis libre, & puis en ſon abſence
De ma chere Iſabelle adorer les appas.
Cherchons-la. Je la voy qui porte icy ſes pas.

SCENE XI.

ISABELLE, DARGENCOUR.

DARGENCOUR.

He bien, faut-il enfin qu'un vieil rival m'accable?

ISABELLE.

J'ay beau le rebuter, il eſt infatigable,
Il a gagné ma mere, & je crains qu'à la fin
Mon pere à leurs deſſeins n'abandonne ma main.

DARGENCOUR.

J'examine l'avis & n'en prend point d'ombrage;
Voſtre Pere luy ſeul rompra ce mariage :
La peur de déguainer.

ISABELLE.

Ne prenez point l'appas.
La Tremblaye a du bien & n'en demande pas.
A l'humeur de mon pere aiſément il pardonne,
Et borne tous ſes vœux à ma ſeule perſonne,
Seur qu'une prompte mort, que tous les jours je crains,
Fera bientoſt paſſer mon bien entre ſes mains.
Informé du deſſin qu'a depuis peu mon pere
De quitter du Palais les ſoins & la miſere,
Et de donner au Ciel quelques derniers ſoupirs,
D'une heureuſe retraite il tente ſes déſirs.

DARGENCOUR.

Ce vieil amant pour vous offre peu d'avantage.

Il a quelques brillans de nobleſſe en partage;
Mais à ce vain éclat il joint tant de degouſts,
Que je vous plaindrois fort s'il eſtoit voſtre époux.
Pourriez vous juſques là m'abandonner, Madame ?

ISABELLE.

Pourquoy vous obſtiner à douter de ma flâme ?
Après tant de ſermens confirmez entre nous,
Mon cœur ne peut jamais eſtre à d'autres qu'à vous.
Mais, pour parer les maux que le Ciel nous envoye,
Et pour haſter plutoſt noſtre commune joye,
Sollicitez voſtre oncle & preſſez ſon ſecours.

DARGENCOUR.

J'y fais tous mes efforts; mais, depuis quelques jours,
Je me vois par malheur privé de ſes nouvelles,
Et mon amour en prend des alarmes mortelles.

ISABELLE.

Il peut tout ſur mon pere : ils ſont tous d'un païs;
Une étroite amitié les a toujours unis.
Et dans cette amitié ma mere s'intéreſſe,
Et n'a pas moins pour luy d'eſtime & de tendreſſe;
Elle meſme, cent fois, m'a dans ſes entretiens
Parlé de ſa fortune & vanté ſes grands biens

DARGENCOUR.

C'eſt en luy ſeul auſſi que mon amour eſpere;
Depuis plus de douze ans il me tient lieu de pere;
Et pour mes intereſts ſa trop conſtante ardeur,
Me plaçant chez le voſtre, en fit ſon procureur.
Trop précieux moment qui me devoit conduire

Au ſouverain bonheur où tout mon cœur aſpire.
Le procés de mon oncle a dés lors pris ſon cours,
Qui n'a pu s'arreſter que depuis quelques jours.
J'ay bien, pour l'épuiſer, exercé ma conſtance;
Auſſi dix mille ecus en ſont la récompenſe :
Il me les a promis.

ISABELLE.

Ses efforts ſeront grands.

DARGENCOUR.

Ce procès luy vaut ſeul plus de cent mille francs.
A s'en reſſouvenir ma dernière l'exhorte,
En faveur de l'amour qu'il ſçait que je vous porte;
Car il l'a ſçeu toujours, & meſme en eſt ravy.

ISABELLE.

La lettre cependant ne vous a point ſervy,
Et...

DARGENCOUR.

Mon oncle, il eſt vray, n'a point fait de réponce;
Mais l'effet a toujours ſuivy ce qu'il prononce.
Je vais écrire encor, & le veux en ce jour
Accabler des périls où je vois mon amour;
Ou ſi, malgré mes ſoins, il s'obſtine au ſilence,
Je mets tout en uſage & pars en diligence.

SCENE XII.

HARPINE, ISABELLE, DARGENCOUR.

ISABELLE.

Ma mere nous a veus. Helas !

HARPINE.

Continuez;
Je ſuis au deſeſpoir de vous avoir troublez.

A Iſabelle.

Il faut donc tous les jours ſouffrir, quoy qu'on vous diſe,
Qu'un clerc avecque vous ſe familiariſe ?

A Dargencour.

Rentrez dans voſtre étude, entrez [1].

A Iſabelle.

Et craignez, vous,
Si vous y revenez, l'éclat de mon courroux.

ISABELLE.

Je ne ſçay contre moy qui vous rend ſi fâcheuſe.

HARPINE.

Je voy que, malgré moy, vous voulez eſtre gueuſe.
Voſtre amour vous abuſe & vous ferme les yeux
Sur un party ſortable & vous livre au fâcheux.
Vous préferez un clerc ?

ISABELLE.

Qui vous l'a dit, Madame ?

ARPINE.

Je ſçay que voſtre cœur eſt pour luy tout de flâme.
Si pourtant je vous fais ce reproche aujourd'huy,
Ne croyez pas en moy d'averſion pour luy :

1. Ce dernier mot, sans lequel le vers manquerait de deux syllabes, a été ajouté à la plume sur l'exemplaire de l'Arsenal.

Je connois ſes parens; ſon oncle a des richeſſes,
Mais il a quantité de neveux & de niéces,
Et ce bien aſſemblé tout à coup ſe fondra,
Lorſque ſur tant de gens ſa mort l'épanchera.

ISABELLE.

Son oncle luy promet...

HARPINE.

Vous avez beau me dire,
Ce n'eſt pas voſtre fait, cela vous doit ſuffire.
La Tremblaye eſt mon homme, & c'eſt un beau party:
Il vous aime, il eſt noble, & de biens aſſorty.
Je l'ay laiſſé là-bas triſte à ſon ordinaire;
Allez le recevoir, & ſongez à luy plaire.

Elles ſortent.

SCENE XIII.

DARGENCOUR, *ſe levant de ſa place.*

Avec ces animaux qu'un clerc eſt malheureux!
Je familiariſe & luy choque les yeux;
Voyez comme elle s'enfle & fait la rencherie!
Son pere ouvroit boutique à la Rotiſſerie;
Depuis qu'un procureur a rehauſſé ſon train,
On ne l'approche plus que l'encens à la main.
Tout eſt au deſſous d'elle; à ſoy meſme inconnuë,
Son orgueil ſur un clerc prodigueroit ſa veüe.

SCENE XIV.

TROTANVILLE, DARGENCOUR.

TROTANVILLE, *tout chargé de facs & riant.*

Quoy que las & chargé plus que paffablement,
Je vous l'ay, je vous dis, regoulé [1] diablement.

DARGENCOUR.

Comment ?

TROTANVILLE, *après avoir jeté fes facs à terre.*

Je viens de faire une bravoure étrange :
Je paffois à l'inftant deffus le Pont au Change;
Des courtauts pleins de fiel, & dont la lâcheté
Dans le fond d'un comptoir triomphe en feureté,
Voyans qu'à terre un fąc avoit vuidé fa pance,
Font de leurs cris jaloux éclater l'infolence :
« Ramaffe ta moruë. Eh ! eh ! Cadet clerjot ! »
Je reprens mes papiers, & fans répondre mot,
J'en acroche un, & lors d'un foufflet à leur veuë,
Je fais dedans fa gueulle expirer la moruë.
A ce coup, dans leur camp l'épouvante a volé,
Tous m'ont tourné cafaque, & pas un n'a branlé,
Et graces à leurs cris, l'autre ayant eu fon compte,
Dans l'arriere boutique a renfermé fa honte.

DARGENCOUR.

C'eft fort bien fait. Va-t-on leur reprocher en vain

1. Rabroué.

Qu'on leur voit la lavette & le balais en main ?

TROTANVILLE.

Mais ſçais-tu d'où je viens ?

DARGENCOUR.

C'eſt bien là mon affaire !

TROTANVILLE.

C'eſt la mienne, parbleu, dont je ne me puis taire.

DARGENCOUR.

Tu te plaindrois encor ? Tu ſors & tu prens l'air,
Pendant qu'en une Etude on eſt à travailler !
N'es-tu pas bien heureux ?

TROTANVILLE.

Le grand ſujet de joye,
Tandis que dans la bouë & dans l'eau je me noye,
Tout eſſouflé j'arrive, & du fonds du Marets,
Chargé comme un mulet de ſacs & de procez.

DARGENCOUR.

Auſſi te voila chaud & fumant.

TROTANVILLE.

De colere.
Je donne encore au Diable un mauvais ſecrétaire
Qui dés le grand matin me tient ſur le pavé,
Et fait qu'à mon retour je ſuis ſi bien lavé.
J'ay porté ſur mon dos la fureur des gouttieres,
Affronté des ruiſſeaux, ou plutoſt des rivieres,

Eſſuyé mille maux, pour éviter les bruits
Qui d'un delay trop juſte auroient eſté le prix.
Depuis ſix mois, je croy, méditant mon naufrage,
Le ciel deſſus ma teſte aſſembloit cet orage.
J'ay ſenty tout à coup les eaux de toutes parts
Tomber en flots épais, & m'enfoncer leurs dards.
Tu m'en vois tout percé, mais malgré mes murmures
Je n'ay pas un fagot pour ſécher mes bleſſures.
Faut-il... ?

DARGENCOUR.

N'accuſe point le Ciel de tes malheurs,
Quand il a par pitié ſur toy verſé des pleurs.

TROTANVILLE.

Trève...

SCENE XV.

FINETTE, DARGENCOUR, TROTANVILLE.

TROTANVILLE, *à Finette.*

Finette, helas, voy l'état pitoyable...
Je friſſonne, ſuis las, & trempé comme un diable !
Que d'un feu ſalutaire, au hazard que je cours,
Ta prompte charité me preſte le ſecours.

FINETTE.

Je n'oſerois.

TROTANVILLE.

Hé bien, dans ce péril extréme

Je n'ay pour tout ſecours, Nature, que toy-meſme.
A Finette.
Le cœur me manque : au moins cours-moy querir mon vin.
Apporte en meſme temps un gros quignon de pain;
La faim qui me devore...

FINETTE.

Eſt un mal ſans remede :
Madame a pris les clefs.

TROTANVILLE.

Ah ! je ſuis mort, à l'aide !
Comment, je viens... il faut... il faut qu'au Procureur
Je faſſe mes adieux par un coup de malheur!
Je m'en vais enfoncer...

DARGENCOUR.

Tout beau ! Que vas-tu faire ?

TROTANVILLE.

Je veux ſortir d'icy; mais, pour me ſatisfaire,
Je veux auparavant... je veux...

DARGENCOUR.

Point de procez !
Viens, je paye un fagot & chopine icy près.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, FINETTE.

FINETTE.

Quoy, vous craignez ſi peu d'irriter voſtre mere ?

ISABELLE.

J'en ay bien du regret, je l'aime & la révere ;
Mais, dût encor ſur moy tomber tout ſon couroux,
J'épouſeray la Mort plutoſt que cet époux.
Il prétend malgré moy...

FINETTE.

Mais vous n'eſtes pas ſage.
Refuſer pour Epoux un Seigneur de Village !
Vous ſeriez là Madame, & gros comme le bras.
Les Païſans ſous vous trembleroient chapeau bas.
Le Quarreau vous ſuivroit ; quelque petit la Brie
Vous porteroit la queuë avec cérémonie.
Il a, me dites-vous, paſſé tout ſon printemps.
Eh ! trouvez-vous les Gens ſi vieux à cinquante ans ?

Il se porte fort bien, & de quelque peu d'âge
Le nombre des Ecus adoucit bien l'outrage.
Rien ne vous manquera.

ISABELLE.

Non, ne m'en parle plus.

FINETTE.

Le brave Dargencour ménage vos refus.
De vos biens ſeuls qu'il fleure il perdroit l'avantage,
S'il n'empeſchoit enfin cet heureux mariage.
Sur des contes en l'air ſera-t-il voſtre Epoux?
Faut-il pour l'établir que vous vous perdiez, vous?
Je ſuppoſe qu'enfin ſon Oncle, par tendreſſe,
Luy faſſe heureuſement quelque honneſte largeſſe,
Qu'en arrivera-t-il? Vous ſerez, par bonheur,
Aux dépens de vos jours, Femme d'un Procureur?
Pour prix de voſtre amour vous voilà bien chanceuſe,
Quand vous ſerez chez vous la groſſe Procureuſe,
Et qu'eſclave au Logis, les yeux toujours ouverts,
Vous ferez enrager quatre ou cinq pauvres clercs,
Quand dedans voſtre Etude, ainſi que voſtre Mere,
Vous viendrez du Palais apprendre la grammaire,
Afin de pouvoir ſeule, à voſtre honte, après,
Preſcher en plein Barreau le nez dans les procès!

ISABELLE.

Tu prends trop de ſoucy!

FINETTE.

Non, voila voſtre affaire,

Et vous en viendrez là, quoy qu'on en puiſſe faire.

ISABELLE.

Hé bien, tant pis pour moy.

FINETTE.

Tant pis, aſſurément;
Mais j'ay pitié de vous. Le beau contentement,
Lorſque je vous verray d'un tel mary pourvuë
Dont à peine un moment vous aurez l'entrevuë.
Encor en ce moment, avide, & tout facheux,
Ne croyez pas ſur vous qu'il détourne les yeux;
D'un morceau qu'il dévore, il s'étouffe & ſe gaſte,
Et dedans ſon cachot il retourne à la haſte.
Le ſoir, minuit ſonné, Monſieur fort à propos
Viendra, las & mourant, troubler voſtre repos,
Vous mettra, grommelant, hors d'une bonne place,
Et vous apportera ſes froideurs & ſa glace.
C'eſt fait de voſtre nuit; cependant, bien & beau,
Monſieur, de ſon coſté, ronfle comme un pourceau,
Dès la pointe du jour laiſſe la Procureuſe
Triſte, les yeux chargez, défaite & langoureuſe.

ISABELLE.

Avec tes ſots diſcours...

FINETTE.

Voila voſtre portrait.
Attendez juſqu'au bout, il n'eſt pas encor fait.
Vous voulez un mouchoir? Il vous faut une juppe?
Vous voilà d'un facheux le jouët & la duppe.

Vous avez beau chanter pour avoir le teſton,
Et luy paſſer cent fois la main ſous le menton,
Cela ne ſert de rien. Monſieur inexorable
Vous payra bruſquement d'un beau: Va-t-en au diable!
Que ferez-vous alors? Tous vos détours ſont vains,
Monſieur a tout l'argent, tout paſſe par ſes mains,
Et vous n'en pouvez rien tirer, vous, ny perſonne,
Non, que premièrement ſa bonté ne l'ordonne;
S'il luy prend un caprice, inſtruit d'autres leçons,
Il viendra ſous la clef mettre jusqu'aux oignons.
J'en ſçay bien qui ſur moy jettent les yeux peut-eſtre,
Et dont l'égarement fait de ces tours de maiſtre.
Eclatez, ſi les coups vous manquent, au beſoin,
Le jour de marché vient, la foudre n'eſt pas loin.
Vous voilà ſans argent. Coëffé de ſa marotte,
Il traine impudemment ſes clercs à la gargotte,
Et prodiguera là, par un nouveau fracas,
La dépenſe d'un jour en un ſale repas.
Vous avez veu ſouvent?... Mais voicy la Tremblaye.

ISABELLE.

Je ſens à ſon abord que tout mon cœur s'effraye:
Adieu.

SCENE II.

LA TREMBLAYE, ISABELLE, FINETTE.

LA TREMBLAYE, *à Iſabelle.*

Vous me fuyez.

ISABELLE.

Je ne fçay pas pourquoy,
Mais je ne puis aimer, & vous fuis malgré moy.

FINETTE, *à part.*

La méchante carogne!

LA TREMBLAYE.

Ah! quelle eft ma difgrace!
L'ingrate a tout mon cœur, & l'ingrate me chaffe!
Quoy, d'éternels mépris! Et pour qui? Pour un clerc!
Dans ce choix quel efpoir à fes vœux eft offert?
Peut-il fur mon mérite emporter la balance?
Fera-t-il fa fortune? Il a quelque efpérance,
Mais douteufe. Son oncle... Enfin j'ay tout appris.
Certain homme d'efprit arrivé dans Paris,
Auquel j'ay par pitié rendu de bons offices,
A fon oncle a longtemps dévoüé fes fervices,
Et depuis près d'un mois eft forty d'avec luy,
Fort mécontent, dit-il, & tout chargé d'ennuy?

FINETTE.

Dit-il en quel état il a laiffé fon maiftre?

LA TREMBLAYE.

C'eft ce que fon difcours ne m'a point fait connoiftre.

FINETTE.

Il luy faudroit parler, car tantoft nos amans
Difoient, j'eftois au guet, que, depuis quelque temps,
Cet oncle n'avoit point donné de fes nouvelles.

J'en ay veu Dargencour dans des peines mortelles.
Cependant, obſtinez tous deux dans leurs amours,
Ils s'en oſoient promettre un aſſuré ſecours.
Il faudroit... Mais quelqu'un. Je crains qu'on nous ſurprenne.
Venez, il n'eſt pour vous rien que je n'entreprenne.

LA TREMBLAYE.

Auſſi je te promets...

FINETTE.

C'eſt à quoy je m'attens.

LA TREMBLAYE.

Je paîray bien tes ſoins, rends mes deſirs contens.

SCENE III.

TOULIFAULT, CLERICIDE.

TOULIFAULT, *mangeant encor, & ſa ſerviette en main.*

Quitter la table ainſi dès qu'un galeux arrive !
Boureau de Procureur, ſouffre au moins que je vive.

CLERICIDE.

Eh, Monſieur !

TOULIFAULT.

Eh ! Madame !

CLERICIDE.

Eh ! ne vous fâchez pas !

TOULIFAULT.

Eh ! laiſſez prendre aux gens un malheureux repas !

CLERICIDE.

Mais...

TOULIFAULT.

Mais dans ce moment je ſçais, à voſtre honte,
Que chacun m'expédie, & travaille à mon compte,
Et que, pour eſtre icy venu pour vos Placets,
J'auray le déplaiſir de trouver les plats nets.
Tenez, & depeſchez ; la pièce eſt-elle preſte ?

Luy donnant ſes Placets & tendant la main.

CLERICIDE.

Je crains encor, Monſieur, que cela vous arreſte.

TOULIFAULT.

Et n'importe, donnez.

CLERICIDE.

Je prendray mieux mon temps,
Adieu, Monſieur.

TOULIFAULT.

Voila fort bien payer les gens.
A l'autre ! Sauvons-nous.

SCENE IV.

RENARD, TOULIFAULT.

RENARD.

S'il vous plaift...

TOULIFAULT.

Point d'affaire.

RENARD.

Mon arreft eft-il preft ?

TOULIFAULT.

Non.

RENARD.

Faites-le-moy faire,

Et prenez cet argent.

Foüillant dans fa poche pour luy donner de l'argent.

TOULIFAULT.

Oh ! Pour moy de l'argent !

Je fufpens mon difner, & vous ferez content.

Toulifault luy cherche fon arreft.

RENARD.

Il eft preft ? Renguainons, & cherchons quelque rufe.

A Toulifault.

Vous n'avez pas difné ?

TOULIFAULT.

Non.

RENARD.

Je vous fais excuſe.
Je reviendray tantoſt.

TOULIFAULT.

Il n'en eſt pas beſoin.

RENARD.

J'ay tort, Monſieur.

TOULIFAULT.

C'eſt fait, & ſans aller plus loin...

RENARD.

Je m'en garderay bien !

TOULIFAULT.

Oh ! Va-t-en donc au Diable !
Je voy bien ce que c'eſt. Mais retournons à table.
Je ſuis ſeur que jamais je n'eus plus d'appétit,
Que je vais... Mais que vois-je ?

SCENE V.

DARGENCOUR, TROTANVILLE, TOULIFAULT.

DARGENCOUR.

Ah ! ah ! Le cœur t'en dit.

Cet effort t'a valu quelques bonnes fortunes,
Et tu n'es pas icy demeuré pour des prunes :
On t'a graiſſé la patte. Au moins fais-nous en part.

TOULIFAULT.

Laiſſe-moy le repos.

DARGENCOUR.

Ah ! le malin pendart !
Combien t'a-t'on donné ? Tu ne le veux pas dire ?
Un Ecu pour le moins.

TOULIFAULT.

Ah ! je ne veux pas rire !
M'a-t-on gardé ?...

DARGENCOUR.

Tu crois, je conçoy ta frayeur,
Que je porte peut-eſtre envie à ton bonheur ?
Non ma foy.

TOULIFAULT.

Je t'en croy.

DARGENCOUR.

Confeſſe-moy de grace...

TOULIFAULT.

Ne m'a-t-on pas gardé ?...

DARGENCOUR.

Dis-moy donc.

TOULIFAULT.

Je me laſſe :

Deux enragez plaideurs m'ont mis en deſarroy,
Et pour comble de maux, tu ris encor de moy !
M'a-t-on laiſſé ma part ?

DARGENCOUR.

Tu te moques, je penſe.
Quand on veut gagner part on doit ſon aſſiſtance ;
Il faut qu'à table un clerc ſoit & preſent & preſt,
Et dans le moindre écart il trouve ſon arreſt.

TOULIFAULT.

Malin me fait deſcendre, &...

TROTANVILLE.

Tant pis, camarade.
Malheur à qui ſon choix fait pareille incartade !
Eh demande à Jendeve.

SCENE VI.

JENDEVE, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

JENDEVE.

Eſt-ce déjà diſné ?

DARGENCOUR.

Oüy ; toy...

JENDEVE.

Quand nous difnons, quatre heures ont fonné.

A Toulifault.

Qu'as-tu ?

TOULIFAULT.

Pendant qu'icy Malin m'a fait defcendre,
Meffieurs ont tout frippé.

JENDEVE.

Ce fera pour t'apprendre...

TOULIFAULT.

Oüy, je leur garde bonne, & j'auray bien mon tour.

TROTANVILLE.

Tu ferois de ta part dépoüillé fans retour.
Et ne vaut-il pas mieux qu'un de nous la confifque,
Que voir un procureur l'appliquer à fon fifque [1] ?

TOULIFAULT.

Tu ne le prens pas mal.

TROTANVILLE.

Ne la regrette pas :
Nous n'avons fait, mon cher, qu'un très piteux repas.

TOULIFAULT.

Je le fçay, mais pourtant...

1. A son intérêt, à son profit.

JENDEVE.

N'eſt-ce pas l'ordinaire ?

TROTANVILLE.

On nous a régalé d'un potage à l'eau claire.

TOULIFAULT.

D'un lavis de potage, où parmy des flots d'eau,
Se noyoit pauvrement un malheureux poireau,
Qui, digne de pitié, s'agitant à la nage,
Sembloit chercher les bords pour fuir un prompt naufrage ;
Je m'en lavois la gorge alors qu'un ſort jaloux...

TROTANVILLE.

Nous en a-t'on jamais ſervy d'autre chez nous ?

TOULIFAULT, *à Jendeve.*

Comment veux-tu qu'on ait une fois l'avantage
D'y ſavourer un plein & nouriſſant potage,
Puiſqu'on ne jette au pot que deux os décharnez,
Et de peaux & de nerfs partout environnez.
Quand deux tiſons preſſez, & ſuivant la coutume,
Ont avecque le temps mis le pot en écume,
On en tire un boüillon ſans force & tout déteint,
Dont Madame au lever ragaillardit ſon teint;
On le remplit après, & lors qu'à la cuiſine
Monſieur à ſon retour vient crier la famine,
Et que, chagrin & las des troubles du Palais,
Ses plaintes du diſner échauffent les appreſts,
On luy dreſſe à la haſte un profond plat de ſoupe,
Qui pour Madame encor porte un boüillon en croupe;

On appelle cela le boüillon du coucher.
C'eſt noſtre tour enſuite. Il nous faut depeſcher.
Que faire ? La marmitte eſt enfin épuiſée ;
On trouve à la fontaine une reſſource aiſée :
Un peu d'eau qu'on y prend vient ſoudain au ſecours.

JENDEVE.

Fort bien.

TROTANVILLE.

Fait-on ailleurs de ces diables de tours ?

TOULIFAULT.

Pour ſurcroiſt de ragouſts, à nos chagrins funeſtes,
On jette là-dedans les morceaux & les reſtes,
Salles, moiſis, rongez, n'importe, ils ſont trop bons,
Et pour leur faire honneur on les nomme chapons.
A-t-on fait quelque temps boüillir ce tripotage,
On le verſe en un plat. Voila noſtre potage !
Vous y verrez flotter deux galeux de navets,
Un poireau, quelque oignon, ou bien trois gros panets,
Car de nos appétits l'on craindroit la ſuperbe,
Si l'avarice au pot avoit prodigué l'herbe.

JENDEVE.

De meſme que chez toy l'on ne perd rien chez nous.
Lors que la viande ſent on la met en ragouſts,
Et parmy la moutarde & l'ail qu'on accumulle,
On nous fait doucement avaller la pilulle.
Quoy ! J'ay fait rire enfin le grave Dargencour.
Si quelque jour de feſte arrivant à ſon tour
Apporte à nos ſouhaits la faveur d'une eclanche,

On en coupe à chacune une petite tranche,
Et le refte affez mince, enfermé de filets,
Pour un fecond fouper, attend un ordre exprès.
Les jours maigres, enfin en tout temps, en carefme,
La léfine eft égale, on nous traite de mefme.

TOULIFAULT.

C'eft icy que je fens déborder mon courroux.
Il n'eft point lors de clercs plus maltraitez que nous.
Noftre faim meurt & vit dans le fiel des racines,
Tous nos morceaux nous font autant de médecines,
Et partagez enfin fous de contraires loix,
Nous mefmes nous vivons & mourons à la fois.

A Jendeve.

Voy comme je fuis maigre.

D'ARGENCOUR.

Oüy, voy qu'il eft malade !

TOULIFAULT.

Te voila bien, toy-mefme, avec ta mine fade !

JENDEVE.

Mais nous, nous avons lors pour tout régal heureux,
De gros pois durs, ou bien un gros harang à deux.

TOULIFAULT.

Nous auffi, quelquefois, nous avons pour recreuë
Dans un beurre gluant un morceau de moruë,
Large de trois doigts, jaune, & dont la dureté,
Des plus hardis mâcheurs abat l'activité.

A la collation, à quatre que nous ſommes,
On nous ſert treize noix, ou trois méchantes pommes,
Ou, dans le cul d'un plat, quinze graves pruneaux,
Si maigres & ſi ſecs, qu'ils n'ont que les noyaux.
Cependant noſtre Harpine, avec effronterie,
D'une feinte cherté couvre ſa ladrerie,
Et parmy tant de maux encor, ſa cruauté
Veut mériter le nom de généroſité,
Quoy que juſqu'en ſon cœur le déſeſpoir devale,
Avec chaque morceau qu'un pauvre clerc avale.

TROTANVILLE.

A propos de moruë, ah! ma foy l'autre jour,
Il nous fit tous bien rire icy d'un plaiſant tour.

JENDEVE.

Comment?

TROTANVILLE.

On nous avoit...

TOULIFAULT.

C'eſt à moy de le dire,
Et malgré mon chagrin je veux encor en rire.
La moruë au logis, dans un plat on en mit,
Qui de beurre alteré ſe fondoit avec bruit;
J'entre, & frapé ſoudain de ce fumant ſpectacle,
Je commence à crier : *au miracle, au miracle!*
A ces mots tous puiſſans par mes cris élevez,
Et dedans, & dehors, tous les gens ſoulevez,
Chacun à m'aborder s'entrefaiſant obſtacle,
Tous eſtoient en ſilence attentifs au miracle,

Quand, l'œil au plat, je crie encor : « *miracle!* Hélas!
Noſtre plat fond, & ſi le beurre ne fond pas. »
Chacun voyant par là ce que je voulois dire,
Débondant tout à coup, fit débauche de rire ;
Mais Harpine & Malin, tous confus & bernez,
S'eſquivérent tous deux avec un pied de nez.

JENDEVE.

Le tour vaut trop d'argent.

TOULIFAULT.

Le tour eſt impayable.

JENDEVE.

Ils ne t'en dirent rien...

TOULIFAULT.

Non, je me donne au Diable!
La honte... Cependant dans mes foibles boyaux
Je ſouffre de cent loups les devorans aſſauts ;
Mais de cet accident prévoyant les alarmes,
J'ay dans mon arſenal fait proviſions d'armes.
Il tire une bribe de pain de ſa poche.
Je ſuis ſeur qu'il n'eſt point, avec ce coutelas,
De monſtres affamez que je ne mette bas.

JENDEVE.

Adieu, je vais diſner.

SCENE VII.

DARGENCOUR, TOULIFAULT,
TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Toulifault.*

Travaillez, je vous prie.

TOULIFAULT.

Laiffe-moy de repos.

DARGENCOUR.

Si le Procureur crie,
Je m'en lave les mains.

TOULIFAULT.

J'en ay peu de foucy :
Si le Procureur crie, il faut crier auffy;
J'attens l'heure...

DARGENCOUR.

Je croy que le voila.

SCENE VIII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT,
TROTANVILLE.

MALIN.

Courage !

Quand on me voit entrer, on ſe jette à l'ouvrage.

A Toulifault.

Il faudroit icy-bas apporter tout mon pain.
Vous n'eſtes donc pas ſaoul? Mangez juſqu'à demain!

TOULIFAULT.

Quel conte! Ay-je diſné?

MALIN.

La gueulle inſatiable!
Pour l'avoir un moment déraciné de table,
Il n'a pas diſné? Non? Voyons depuis tantoſt
Ce que vous avez fait.

DARGENCOUR.

T'y voila, Toulifault?

MALIN.

Hé bien le bon fripon! Et vous?

A Trotanville.

Encor de meſme!
Il faut qu'abſolument je faſſe tout moy-meſme;
Si je ne ſuis icy, tout y va de travers.
On nourrit des ſerpens quand on nourrit des clercs.
J'ay de leur ignorance eſſuyé la diſgrace.
Elevez par mes ſoins, mon zèle...

TOULIFAULT, *à part.*

Quelle audace!

A Malin.

Et de grace, Monſieur, ne querellez point tant:
Contentez mieux vos Clercs, vous ſerez plus content.

TROTANVILLE, *à part.*

En tiens-tu ? Toulifault n'eſt point un ſac à Diable,
Il ne luy cele rien.

MALIN.

L'inſolence effroyable !

TOULIFAULT.

Si j'avois bien diſné...

TROTANVILLE, *à part à Toulifault.*

Bon, bon, pourſuis.

MALIN.

Le gueux !

TOULIFAULT.

Et pris l'air d'un fagot, j'en travaillerois mieux.

MALIN.

Gagnes-tu ſeulement ton pain ?

TOULIFAULT.

Si je...

TROTANVILLE, *bas à Toulifault.*

Courage !

MALIN, *à Toulifault.*

Ne me replique pas, mais travaille.

TROTANVILLE, *à part.*

Il enrage.

MALIN, *à Dargencour.*

Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur, à quoy me ſert
De nourrir tous les jours un porc de maiſtre clerc.
Eſt-ce pour vos beaux yeux, ou ſi c'eſt pour moy-meſme?
Vous me mettez enfin dans un courroux extrême.
Faites-les travailler.

DARGENCOUR.

Y puis-je plus que vous ?

TOULIFAULT, *à part à Dargencour.*

Gaſte tout, bon flateur.

MALIN.

Vous vous entendez tous.
A Toulifault.
L'agréable écriture, affamée, & tremblante!

TOULIFAULT.

Il faut qu'à l'ouvrier elle ſoit reſſemblante.
Eſt-ce ma faute ?

MALIN.

Eh non, c'eſt la mienne, Monſieur,
Mais c'eſt à moy qu'enfin s'en prend un Raporteur.
Cinq mots pour ligne !

TOULIFAULT.

Exprés.

MALIN.

Dix-ſept lignes pour page.

Vous en devriez mettre encore davantage!
Si vous ſerrez la lettre, & prodiguez les mots,
L'Inventaire ira viſte, & ſera bientoſt clos.
T'ay-je pas dit cent fois qu'il falloit que la marge
Eût à chaque coſté quatre grands doigts de large?

Luy oſtant la Groſſe qu'il fait.

Tiens, ignorant fieffé, ploye ainſi ton papier.
Te faut-il tous les jours apprendre ton meſtier?
Quinze lignes pour page, & trois mots à la ligne;
N'en mets pas davantage.

TOULIFAULT, *à part.*

O le voleur inſigne!

MALIN.

Il faut que chacun vive.

A Dargencour.

Et vous ces contredits?

DARGENCOUR.

Pour ces biens uſurpez.

MALIN.

Oüy, les as-tu faits, dis?

DARGENCOUR.

C'eſt une queſtion de droit très difficile.
Faites y travailler un Avocat habile,
Car pour moy je n'y vois goute.

MALIN.

Et de bonne foy,

Crois-tu qu'un Avocat y verra plus que toy ?
Le ſeul enteſtement nous les rend neceſſaires,
Et trois mots de latin ne ſont point les affaires.
Te voilà bien en peine avec ta queſtion !
Montrant ſes Livres.
Feuillette ces arreſts de Loüet, de Papon[1],
Le Droit François, le grand Journal des Audiances;
Cherche dans la Couſtume, & dans les Ordonnances;
Au bout d'un *Relegi* griffonnant quelque nom,
Aux plus méchants écrits on donne du renom.

SCENE IX.

RENARD, MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

RENARD, *à Malin.*

Monſieur...? Monſieur...? Monſieur...?

MALIN.

Eh bien, je vous écoute.

RENARD.

Donnez-moy mon arreſt.

MALIN.

Vous ſçavez ce qu'il couſte ?

1. De ces deux jurisconsultes, tous deux du xvie siècle, le premier a eu la gloire d'être nommé par Boileau, dans sa satire I.

RENARD, *luy donnant un Loüis.*

Voilà ce qu'il vous faut.

MALIN.

Achevez promptement.

RENARD.

Quoy ?

MALIN.

Je prens ce loüis pour mes frais feulement.

RENARD.

Monfieur.

TOULIFAULT, *à part.*

Jufte retour.

MALIN.

Il faut pour mes falaires.
Vous fçavez que l'on difne en faifant vos affaires.
Pour tout ce que j'ay fait il faudroit quatre écus.
Allons, donnez-en deux, & nous n'en parlons plus.

RENARD.

Monfieur, fi je pouvois... Je fuis un miférable.

MALIN.

Je le fuis plus que vous, oüy, je me donne au diable ;
Ma charge me tient lieu...

RENARD.

Monfieur, je n'en ay pas.

MALIN.

Cherchez; j'ay tous les jours icy cet embarras;
Cependant ſur les bras j'ay femme, enfans, famille,
Quatre clercs, qui, je croy, mangent autant que mille;
J'ay beau dire, on dépenſe, on ne voit plus d'argent,
Ils ne me feroient pas grace d'un coup de dent...
Cherchez.

RENARD.

Si vous ſçaviez l'excès de ma miſère...

MALIN.

Je n'en ſuis pas la cauſe, & je n'en ay que faire.
Il n'eſt point de grimace, & de détours adroits,
Dont ne s'arme un plaideur pour affronter nos droits.
Voyez de mes débris les mortelles images,
Et combien de papiers demeurez pour les gages.
De l'argent!

RENARD.

Faites moy crédit de deux écus,
Je les rends dans trois jours.

MALIN.

Ah! diſcours ſuperflus!

SCENE X.

FORTANBILE, MALIN, RENARD, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

FORTANBILE, *à Malin.*

Aux Guebes lai proçais, & que jan ſi tanée,
Et voyé combin vla que je par de jornée!
J'ay mi ta cauſe au role, a doi venir demin.
Trouve-ti, ſtide-vous, & tou lai jour ainſin!
Sanguebe, que de maux pour atandre une augance!
On vous pouſſe & repouſſe, on vous creve la pance,
San ſozé remué, ny ſouflé pour cela,
Car vôs guebe duſſié crion tourjoù paix-là?
Que faut-il que je faſſe enfin?

MALIN.

Il faut attendre.

FORTANBILE.

Et je ne le veux pas.

MALIN.

Hé bien, veut-elle entendre?
Si vous m'en euſſiez crû vous n'euſſiez point plaidé,
Mais...

FORTANBILE.

Mais quoy, mon proçais eſt...

MALIN.

Eſt très mal fondé :
Vous le perdrez, vous dis-je.

FORTANBILE.

En dépit de l'envie,
Je voulon plaidé, nous, & ſi mor de ma vie
Je voulon le gaigné.

MALIN.

C'eſt bien fait.

FORTANBILE.

S'il eſt bon,
A voſtre dire i fau qu'enfin je le gaignon ;
Si nait pas bon encor, je le gaignon de maime ;
Car enfin ju ſavon un peu lai ſtratagaime,
Et qu'en cas de proçais, dan le tan zou je ſon,
On gaigne lai méchan, & lon par tou lai bon.
An ſoi ce qui poura ; ſi je par, je repaſſe
Le buſſe à ma partie & de la bonne grace ?
Il an ſera parlé.

MALIN.

Courage, faites-vous
Encore une autre affaire.

FORTANBILE.

Et je le voulon, nous.

MALIN.

D'accord. Mais laiſſez-moy, vous me rompez la teſte!

FORTANBILE.

Je croy da quon nou pran ici pour une beste.
Esse à cause, Monsieu, que je ne some pas,
Madame, & que gnon poin labi de taffetas ?
Et jon de bon arjan, je voulon pour le notre,
Sangué, qu'on nous saicoute aussi bin come un otre,
Et je voulon ploidé. Voyé ce vié reveur !
Tai don bin ignoran ? Aisse qu'un Procureur,
Qui sai bin son mequier, anpaische sa partie
De ploidé ?

MALIN.

Mon conseil...

FORTANBILE.

Et tu veux don, jarnie,
Qu'on me coupe la gorge ?

MALIN.

Ah ! le meschant esprit !

FORTANBILE.

Tu ne veux pas qu'enfin je ploide ?

MALIN.

Et de dépit,
Plaide ton chien de saoûl, plaide toute ta vie.

FORTANBILE.

Sanguebe, tu tantan don avec ma partie ?

MALIN.

Tout doux.

FORTANBILE.

Mais va, je pran un otre Procureur,
Je te renonce.

MALIN.

Hélas tu me fais trop d'honneur !
Et voilà ta pratique.
Luy remettant son sac.

FORTANBILE.

Ah ! ah ! vieille carcasse,
Qu'ailleurs qu'en ta boutique on verroit ta taignasse...

MALIN.

C'en est trop.

FORTANBILE.

Vié porcié, vié singe, vié hibou !

MALIN.

Sortez, friponne ?

DARGENCOUR.

Allons.

FORTANBILE.

Je sors, mais, bon filou !...

SCENE XI.

MALIN, RENARD, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

RENARD.

Monſieur.

MALIN.

Eſtes-vous là?

RENARD.

Que la pitié vous porte...

MALIN.

Vous perdez voſtre temps, &...

RENARD.

Le diable m'emporte
Si j'ay...

MALIN.

Tant pis pour vous.

RENARD.

Mais comment, quel hazard
A mis dans mes papiers cette pièce à l'écart?
J'aurois juré, Monſieur...

Ayant foüillé dans ſa poche il luy donne un ecu.

MALIN, *à part.*

Voyez un peu ſa ruſe,

Si je n'avois tenu...

RENARD.

Je vous demande excuſe.

MALIN.

Et l'autre écu ?

RENARD.

Monſieur.

MALIN.

Vous me le donnerez ?

RENARD.

Hélas, oüy, ſoyez ſeur...

MALIN.

Dès que vous le pourrez ?

RENARD, *eſtant à la porte, après que Malin luy a donné ſon arreſt.*

Voila l'autre, & de plus...

Il luy montre une poignée d'argent.

Si tu l'as de ta vie!...

Tu ne m'y retiens pas dans ton ecorcherie.

SCENE XII.

MALIN, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

MALIN.

Il me vole & m'inſulte, & croit, le bon voleur,

Avoir ville gagnée au vol d'un Procureur.
Des cliens d'aujourd'huy c'eſt l'ordinaire uſage.
Mais chez un de Meſſieurs une affaire m'engage.

A Dargencour.

Je vous les recommande.

A Toulifault.

Elargis, boureau, là.

A Trotanville.

Ce n'eſt qu'une copie. Eh, ſerre-moy cela.

A Toulifault.

Le grand aſne !

TOULIFAULT.

Faut-il qu'en faiſant vos affaires,
Vous m'appeliez encor aſne devant mes frères ?

MALIN.

Vous faites le rieur.

TOULIFAULT, *à part.*

Je t'en doibs, mais, ma foy...
A la fin nous voila debarraſſez de toy !

Malin ſort.

SCENE XIII.

DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Toulifault.*

Tu luy parles, mon cher, avecque trop d'audace;

TOULIFAULT.

Je le fais tout exprés.

TROTANVILLE.

C'eſt comme il faut qu'il faſſe !

DARGENCOUR, *à Trotanville.*

Taiſez-vous, animal.

TROTANVILLE.

Juſqu'icy je le fus,
Mais je feray bien voir que je ne le ſuis plus.
Malin...

TOULIFAULT.

Harpine a ſçeu qu'il a pris la campagne;
Auſſi ſon eſpion déjà nous accompagne.

SCENE XIV.

FINETTE, DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

FINETTE.

Quoy, l'on travaille ainſi ? Cela ne va pas mal;
J'en vais faire à Madame un bon procès-verbal.

TOULIFAULT.

Tay-toy. Procès verbal.

FINETTE.

Il ne faut point tant rire.

DARGENCOUR, *reprenant Finette.*

Procés verbal?

TOULIFAULT.

Sais-tu ce que cela veut dire?

FINETTE.

Cela veut dire enfin que tout d'un prime abord
J'en vais faire à Madame un bel & bon raport.
Nous entendons un peu les termes de pratique.
J'écoute quelquefois quand Madame l'explique;
Elle vous en dégouëſe, & vous fait un fracas,
Car elle ſçait le Code, & du haut juſqu'en bas.
Depuis que la juſtice en nos quartiers abonde,
On a tant mis enfin de procureurs au monde;
Et les Loix, dont on vante un peu trop l'équité,
Poür réduire une fois tout dans l'égalité,
Devroient bien au ſecours de tant de malheureuſes,
En chaque Parlement faire cent procureuſes!
Les affaires iroient d'un autre air. Mais voicy...
Voyez, c'eſt Machavide. Eh, grands Dieux, qu'eſt-ce-cy?

SCENE XV.

MACHAVIDE, DARGENCOUR,
TOULIFAULT, TROTANVILLE, FINETTE.

TOULIFAULT.

Miſericorde! Helas! Quelle longue rapiere?

TROTANVILLE.

Et viſte, ſauvons-nous de ſa main mourtriere.

DARGENCOUR.

Ah !

TOULIFAULT.

Ah !

TROTANVILLE.

Ah !

FINETTE.

Ah !

MACHAVIDE.

Ah ! ah ! Le grand étonnement.

DARGENCOUR.

Un clerc...

MACHAVIDE.

Portay-je pas l'épée aſſez ſouvent ?

DARGENCOUR.

Ce n'eſt pas de cela que j'ay l'ame frapée.
Tu meſles de tout temps la plume avec l'épée ;
Depuis que du Palais j'éprouve les rigueurs,
Je t'ay compté toujours parmi nos clercs bretteurs.
Mais qui t'inſpire encor cette métamorphoſe ?
Croy-tu qu'à ton employ cet habit ſe compoſe [1] ?

1. S'arrange, soit en harmonie avec ton emploi.

MACHAVIDE.

Aſſurément, mon cher, & nous avons raiſon...

TOULIFAULT, *fleurant ſon habit & ſe retirant tout à coup après avoir éternué.*

Ma foy, j'ay peur : ton drap ſent la poudre à canon.

DARGENCOUR.

Un chapeau gris bordé, dont l'affreuſe étenduë
Soulève les paſſans & te cache à leur veuë.

TOULIFAULT.

Une beſte à ton cou, c'en eſt la peau du moins.

MACHAVIDE.

A faire mon procés vous perdez bien des ſoins.

DARGENCOUR.

Un juſtaucorps barbare, & de qui la doublure,
Enſanglantant les yeux, fait pâlir la nature.
Un baudrier de buffle.

TOULIFAULT.

Un fer dont la longueur
Va ſur tous les pavez marquer ton peu de cœur,
Et de ſes battemens t'entrecoupant, peut-eſtre,
Pour vanger le prochain, dreſſe un piege à ſon maiſtre;
De tout cet équipage enfin le bruſque éclat
Te va faire paſſer pour un clerc renegat.

MACHAVIDE.

A tes ſottes leçons je n'ay, pour te répondre,

Qu'un ſeul mot, & ce mot ſuffit pour te confondre.
Apprens que cet habit dont tu blâmes l'éclat,
Eſt un preſent de Mars, qui m'a fait ſon ſoldat.

DARGENCOUR.

Tu t'es enrollé ?

TOULIFAULT.

Toy ?

MACHAVIDE.

Les voilà bien en peine ?

DARGENCOUR.

Bon.

TOULIFAULT.

De nos ennemis la défaite eſt certaine.

DARGENCOUR.

Ils étoient, diſoit-on, à deux doigts de leur mort;
Mais ton bras à ce coup va terminer leur ſort.

MACHAVIDE.

Il y travaillera du moins avecque gloire;
Tandis qu'en une Etude irritant la Victoire,
Le tien, loin des hazards & bien loin des lauriers,
Moiſira lâchement ſur un tas de papiers.
La pratique t'abuſe; abjure ſes baſſeſſes,
Et vien-t-en ſur mes pas imiter mes proueſſes.

DARGENCOUR, *en raillant.*

Oüy.

MACHAVIDE.

Poltron.

A Toulifault.

Et toy ?

TOULIFAULT.

Je ſens que j'ay de la vertu ;
Mais peux-tu m'aſſurer de n'eſtre point battu ?

FINETTE.

Que ne ſuis-je garçon ! Ah, Monſieur Machavide...

MACHAVIDE.

Pendant mon clericat je pris ce nom avide ;
Mais pour mieux à preſent contrepointer mon ſort,
J'ay mis bas Machavide, & je ſuis Machefort ;
Et qui dit Machefort, dit avecque juſtice
De tous les procureurs la crainte & le ſupplice.
Auſſi ce bras, dans peu, pour vanger mes malheurs,
Veut purger tout Paris de ces vieux chicanneurs.

DARGENCOUR.

Tu ne manqueras pas d'attirer quelque affaire.

MACHAVIDE.

Ouyda, je purge tout avec ma bandouliere,
Et du nom de ſoldat l'engagement ſacré
M'eſt contre tous les coups un rempart aſſeuré.
Mais mon courage en feu me bruſle la poitrine :
Venez tous trois, je paye à chacun ſa chopine ;
Allons aux Entonnoirs [1].

TROTANVILLE.

C'eſt de l'argent du Roy ;

1. Sans doute aux *Trois entonnoirs*, près des Carneaux, l'un des cabarets les plus fréquentés de l'époque.

Je ne ſuis pas ſi ſot que de boire avec toy :
Tu nous enrollerois ſans y ſonger peut eſtre [1].

MACHAVIDE, *à Dargencour.*

Viens.

DARGENCOUR.

Je cours au Palais; déja j'y devrois eſtre :
Je ne puis.

TOULIFAULT, *à Machavide.*

J'y vais, moy. Fais ce que tu voudras;
Si tu crois m'enroller, tu me derolleras.

DARGENCOUR, *à Toulifault & Trotanville.*

Travaillez, s'il vous plaiſt.

A Machavide.

Laiſſe-les, je te prie;
Pour eux, à tous momens, le Procureur me crie.

TOULIFAULT.

Je me ris de cela.

FINETTE, *à Machavide.*

Laiſſez-les là, Monſieur.

TOULIFAULT, *à Finette.*

Si tu jaſes encor, je te feray malheur.

Toulifault ſort avec Machavide, & Dargencour ſort d'un autre coſté pour aller au Palais.

1. Les racoleurs emmenaient boire leurs recrues et les grisaient pour leur faire signer des engagements par surprise. Souvent même il n'en fallait pas tant, et il suffisait que la recrue eût bu à la santé du roi, avec l'argent du roi fourni par le racoleur, pour qu'il fût considéré comme enrôlé. On peut consulter là-dessus la scène de l'enrôlement dans une comédie du Théâtre italien qui est presque contemporaine de celle-ci : la *Fille savante*, de Fatouville (1690).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

TOULIFAULT, *couvert d'un manteau gris.*

Ah ! ma foy, pour le coup, Malin en a dans l'aiſle !
Tout le monde eſt ſorty, comme j'ay veu ma belle ;
Vers ſa cave auſſitoſt précipitant mes pas,
Ma vangeance au ſecours a fait agir mon bras.
La porte reſiſtoit, mais, malgré la ſerrure,
Les gonds à mes efforts en ont fait ouverture ;
Trotanville avec moy, tous deux de meſme ardeur,
Nous avons aſſailly le vin du Procureur,
Et du meilleur enfin ayant ouvert les veines,
Nous avons veu ſoudain douze bouteilles pleines,
Mais de la riche taille & qui, dignes d'amour,
Font un vantre du moins à deux grands pieds de tour.
Il tire une grande bouteille de deſſous ſon manteau.
Ah fripon de Bacchus, maintenant je reſpire,
Et ton heureux aſpect adoucit mon martyre.
Il boit.
Quels doux attouchemens ! Quels baiſers ſavoureux !
Mais que ne peut ſur nous ton jus délicieux ?
Déjà de mes chagrins ſurmontant le déſordre,
J'oubliois que là bas... On y va donner ordre.

Trotanville eſt forty pour chercher du ſecours;
Qu'il tarde! En attendant, conſolons-nous toujours.
Il boit encor.

SCENE II.

TROTANVILLE, TOULIFAULT,
LA FORGE.

Trotanville arreſte La Forge à l'entrée de la ſalle.

TROTANVILLE, *le ſurprenant qui boit.*

Oh! oh!

TOULIFAULT.

Et noſtre vin!

TROTANVILLE, *luy faiſant ſigne qu'il y a là quelqu'un.*

Tout doux, l'affaire eſt faite,
Et chez ma blanchiſſeuſe...

TOULIFAULT.

Oüy, mais ..

TROTANVILLE.

Elle eſt ſecréte,
Et pourveu qu'elle en boive!...

TOULIFAULT.

Et noſtre ſerrurier?

TROTANVILLE.

Je l'ay pris loin exprés, & voicy l'ouvrier.

LA FORGE.

Ça, dépeſchons, Monſieur, que voulez-vous ?

TOULIFAULT.

Mon brave,

Vous raccommoderez la porte de la cave ;
Il y faut rattacher un gond.

LA FORGE.

Ce n'eſt que ça ?

Allons.

TOULIFAULT, *à part.*

Cela va bien.

LA FORGE.

Et par où va-t'on là ?

TROTANVILLE.

Suivez-moy.

LA FORGE, *revenant ſur ſes pas.*

Mais vrayment noſtre aviſoire eſt belle !
Je ne pouvon rien faire amoüan d'une chandelle.

TROTANVILLE.

Tout eſt preſt.

LA FORGE.

A propos le maiſtre eſt-il céans ?

TOULIFAULT.

Non, mais...

LA FORGE.

Non ? Serviteur !

Il s'en va.

TOULIFAULT, *à part.*

Il a perdu le fens.

A La Forge.

Quoy, s'en aller ainfi fans...

LA FORGE.

Amoüan que le maiftre...

TOULIFAULT.

Il m'a recommandé...

LA FORGE.

Que fçay-je, moy ? Peut-eftre...
Enfin ce n'eft pas l'ordre. Oh quan ti li fera,
Voyé vou, je feron tout ce qui vou plaira !
Vou favé la boutique ? oüy, j'y vais...

SCENE III.

TOULIFAULT, TROTANVILLE.

TOULIFAULT.

Trotanville,
Nos affaires vont mal.

TROTANVILLE.

J'en vais chercher en ville
Quelque autre.

TOULIFAULT.

Et par malheur fi l'autre en fait autant,
Et que le Procureur revienne au mefme inftant ?

N'as-tu point quelques clous?

TROTANVILLE, *après avoir resvé.*

Si fait.

TOULIFAULT.

Mort de ma vie!

Toy-mesme tu pourois... Tu n'as point d'industrie!

TROTANVILLE.

Il est vray; mais comment?...

TOULIFAULT.

Du mieux que tu pouras.

TROTANVILLE.

Si quelqu'un vient sonner, tu m'en avertiras
Avant que de...

TOULIFAULT.

En deux coups.

TROTANVILLE.

J'y cours. Cache donc.

TOULIFAULT.

Viste!

SCENE IV.

TOULIFAULT, *embrassant & caressant sa bouteille après en avoir beu.*

Pauvre enfant, que je t'aime! Où luy trouver un giste?
Si l'on m'alloit surprendre? Il ne me souvient pas

Que j'ay devant mes yeux un azile icy bas,
Et que je puis enfin dans cette vieille malle,
Graces à Dargencour, parmy ſon linge ſale,
Dépoſer ſeurement le tréſor dont je crains...
Le hazard m'en a mis la clef entre mes mains.
Je me vange en tout cas. Haſtons-nous, quelqu'un ſonne.

Il enferme ſa bouteille dans la malle de Dargencour.

Qui pourroit s'aviſer de chercher là? Perſonne.
Fermons bien la ſerrure, & toſt; il faut courir.

SCENE V.

TROTANVILLE, TOULIFAULT.

TOULIFAULT.

Et quoy, c'eſt déja fait?

TROTANVILLE.

Et ſi je viens d'ouvrir,
A peine ay-je eu le temps. Cache noſtre bouteille.

TOULIFAULT.

Elle eſt en ſeûreté. Noſtre gond?...

TROTANVILLE

Fait merveille.

TOULIFAULT.

Mais qui vient d'entrer là?

TROTANVILLE.

C'eſt Madame.

TOULIFAULT.

Feignons.

SCENE VI.

HARPINE, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

HARPINE, *les trouvant qui se jettent à leur place, & feignent de travailler.*

Enfin à tous momens nous vous y surprenons.

Visitant sa grosse.

A Toulifault.

Quoy, cette grosse encor ?

A Trotanville.

Vous, voyons vos coppies.

C'est donc ainsi, Messieurs, que l'on sert nos parties ?

TOULIFAULT.

Oh je sais...

HARPINE.

Quel travail ! Où donc est Dargencour ?

TOULIFAULT.

Au Palais.

HARPINE.

Et Malaise ?

TOULIFAULT.

Il n'est pas de retour.

HARPINE.

Encor ! A-t'on jugé l'affaire de Gambille ?

TOULIFAULT, *à part.*

Feignons.

A Harpine.

Il a perdu ſa requeſte civile.

HARPINE.

Cela ne ſe peut pas.

TOULIFAULT.

Et non ?

HARPINE.

Et non vrayment.

TOULIFAULT.

Il eſt pourtant ainſi.

HARPINE.

Bon Dieu, quel jugement !
Je n'y connois plus rien, & ce coup eſt terrible.
Il avoit, ce me ſemble, un moyen infaillible :
Sa requeſte civile eſtoit fort bonne au fonds.

TOULIFAULT.

Vous vous y connoiſſez.

HARPINE.

Oüy, je vous en réponds:
Et ſi je ſçay fort bien...

TOULIFAULT.

La preuve en eſt facile :
Juge-t'on par le fonds la requeſte civile ?

HARPINE.

Il ſuffit, je m'entends.

TOULIFAULT.

Madame, croyez-moy,
Laiſſons les gens en paix joüir de leur employ;
Chacun ſe rit.

HARPINE.

La terre avoit eſté ſaiſie
Super non Domino par l'adverſe partie.

TOULIFAULT.

Oh ! du latin encor ! Ma ſcience eſt à bout.
Les femmes à la fin ſe meſleront de tout,
Et dans leurs attentats ſi l'homme ne les broüille,
Le ſiecle aſſurément va tomber en quenoüille.

HARPINE.

Tout en iroit bien mieux ſi...

SCENE VII.

MALAISE, *en manteau*, FINETTE, HARPINE,
TROTANVILLE, TOULIFAULT.

MALAISE, *à Finette.*

C'eſt trop raiſonner.
Je veux réſolûment qu'on me donne à diſner.

FINETTE.

Madame a défendu...

MALAISE.

Madame eſt une beſte.

A diſner! A diſner! Ou je te fends la teſte.

HARPINE.

Quel déſordre eſt cecy? Vous venez d'yvrogner,
Et vous voulez encor qu'on vous donne à diſner?
Vrayement j'en ſuis d'avis! il fait beau vous entendre!
Et n'eſt-il pas, Monſieur, belle heure de ſe rendre?

MALAISE.

Je viens d'une lieüe, & là, comme un valet,
Par l'ordre de Monſieur j'ay gardé le mulet [1],
Sans avoir d'aujourd'huy rien pris, l'on peut m'en croire,
Qu'un verre de vin ſec, qu'un client m'a fait boire.

HARPINE.

Cela n'eſt pas croyable; & ſi longtemps dehors
Vous ne revenez pas ſans vous meubler le corps.
Je ſçay...

MALAISE.

Je creve encor, lorſque, deſſait & jaune,
Je rapporte des dents auſſi longues qu'une aune.
Nous allons voir...

Malaiſe rentre.

FINETTE, *à Harpine.*

Il va tout gaſter là dedans,
Si vous n'allez...

TOULIFAULT, *à Trotanville.*

Fort bien, profitons de ce temps;
Allons à noſtre vin.

1. Attendu longuement

SCENE VIII.

DURAND, *en habit de Poſtillon,* DARGENCOUR, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

TOULIFAULT, *à Dargencour.*

Nous rentrons tout à l'heure.

Toulifault & Trotanville ſortent.

DURAND, *à Dargencour.*

Helas ! il ne s'en faut guere que je ne meure
En vous le racontant : le pauvre homme dormoit,
Lorſque le feu caché ſans doute en quelqu'endroit
S'allumant tout à coup...

DARGENCOUR.

Ciel, que vas-tu m'apprendre ?
Quoy ! le feu tout à coup...

DURAND.

A réduit tout en cendre.

DARGENCOUR.

Et mon pauvre oncle enfin...

DURAND.

N'en rechappera pas.
On tâche autant qu'on peut d'éloigner ſon trépas ;
Mais dans les maux affreux où ſon malheur le livre,
Je ſuis ſeur qu'il n'a pas quatre ou cinq jours à vivre.

DARGENCOUR.

Ah Ciel !

DURAND.

Il veut, s'il peut, avant que de mourir,
Vous parler, & m'a dit de vous venir querir ;
J'ay pris ſoudain la poſte, & tout hors de moy-meſme,
J'arrive en cet inſtant, & pour partir de meſme,
Et prévenir le coup qui doit finir ſes maux,
J'ay déjà prés d'icy retenu des chevaux.
Ne perdons point de temps.

SCENE IX.

ISABELLE, DARGENCOUR, DURAND, FINETTE.

ISABELLE, *à Dargencour.*

D'où vient cette triſteſſe ?

DARGENCOUR.

Ce n'eſt rien.

ISABELLE.

Rien ? Parlez, ce ſilence me bleſſe.

DARGENCOUR.

Vous voulez malgré moy partager mes douleurs.
Mon oncle eſt aux abois ; je pars & je me meurs.

ISABELLE.

Vous partez !

FINETTE, *cachée.*

Il faut voir.

DARGENCOUR.

Voftre douleur cruelle
Rend de tous mes tourmens l'atteinte plus mortelle.
Je reviens au plutoft, tel que foit mon malheur;
Si vous aimez mes jours, gardez-moy voftre cœur.

ISABELLE.

Il n'eft que trop à vous, & jaloux de fa chaifne,
Vous fuivra, quelque part que le fort vous entraifne.

DARGENCOUR.

C'en eft trop, & jamais le mien n'a mérité...
Mais d'un trifte depart le foin precipité
M'oblige à vous quitter.

ISABELLE, *rentrant.*

Helas !

FINETTE.

Qu'elle eft troublée,
Et que du pauvre amant la fortune eft broüillée !
Vivent les gens d'efprit ! Son rival... le voicy.

SCENE X.

LA TREMBLAYE, FINETTE.

LA TREMBLAYE, *en riant.*

Eh ! noftre ftratagefme...

FINETTE.

A fort bien reuſſy.
Dargencour à partir dès à preſent s'empreſſe;
Il eſt au deſeſpoir ; ſon oncle, ſa maiſtreſſe,
L'un & l'autre à la fois luy déchirent le cœur;
Iſabelle en enrage, & ſa mauvaiſe humeur...

LA TREMBLAYE.

Il faut laiſſer paſſer ſes premieres boutades,
Et donner quelque temps à ſes eſprits malades.
Ma victoire eſt certaine, & mon rival abſent
Va laiſſer un champ libre à mon amour content.

MALIN, *derrière.*

Finette !

FINETTE.

Je m'en vais, c'eſt Monſieur qui m'appelle.

LA TREMBLAYE.

Mais...

FINETTE.

Je vous quitte.

LA TREMBLAYE.

Au moins ſois-moy toujours fidelle,
Et pour t'encourager, reçois ces deux Loüis,
En attendant toujours ce que je t'ay promis.

MALIN, *appelant encore.*

Finette !

FINETTE, *à La Tremblaye.*

M'y voilà... Je vais eſtre grondée.

SCENE XI.

LA TREMBLAYE.

Sur de puiſſans appuis mon amour eſt fondée.
L'abſence d'un rival, ſon feint accablement,
La honte & le mépris d'un triſte engagement,
Peuvent facilement déſabuſer une ame
Que dans ſes premiers feux un peu d'orgueil enflame;
Mais ſi, par un malheur, mes feux confus & vains
Ne peuvent de l'ingrate emporter les dédains,
Pour en venir à bout, appuyé de ſa mere,
Je feray déployer l'autorité du pere.
Mon rival va ſi loin, que, devant ſon retour,
J'auray tout le loiſir d'aſſurer mon amour.

SCENE XII.

MALIN, LA TREMBLAYE.

MALIN.

Aux voleurs... ! aux voleurs... ! Ah... ! ah ! miſericorde.

LA TREMBLAYE, *l'épée à la main.*

Il n'eſt pour vous vanger rien que mon bras n'accorde.
Où ſont-ils... ?

MALIN.

Ah... ! ah... ! ah... !

LA TREMBLAYE.

Parlez.

MALIN.

Ah ! quels malheurs!

LA TREMBLAYE.

Eh quoy, je ne vois rien.

MALIN.

Je ſuis mort. Aux voleurs !

LA TREMBLAYE.

C'eſt quelque viſion que voſtre eſprit ſe forge.

MALIN.

Je ſuis perdu, l'on vient de me couper la gorge.

LA TREMBLAYE, *à part.*

Il ſe moque.

A Malin.

Et qui donc ?

MALIN.

Helas, ce ſont mes gens.

LA TREMBLAYE.

Où ſont-ils ? Par la mort...

MALIN.

Ils ne ſont pas ceans.

J'entre, & depuis tantoſt ils ſont à la débauche ;
Et fais-je un tour à droite, ils font un tour à gauche ;
Ils ont forcé ma cave, & tous pleins de mon vin,
Les traiſtres quelque part en ont fait magazin.

LA TREMBLAYE.

Ce n'eſt que cela ! mais vous eſtes en colere,
Je vous ſuis incommode, & crains de vous déplaire.
Il ſort.

MALIN.

Le premier qui viendra, dans la rage où je ſuis,
Des tourmens qu'il m'a faits recueillera les fruits.

SCENE XIII.

MALAISE, *en manteau,* MALIN.

MALAISE.

J'ay bien diſné pourtant. Mais voicy le ſatyre.

MALIN.

Ah ! je t'étrangleray, pendart !

MALAISE.

Que veut-il dire ?
Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous ?

MALIN.

Ce que j'ay, bon voleur ?

MALAISE.

Monſieur.

MALIN.

Il faut qu'enfin je te mange le cœur.

MALAISE.

Quel ſujet contre moy vous a mis en furie ?
Quoy ?

MALIN.

Tu me le payeras.

MALAISE.

Tout doux, je vous en prie.

MALIN.

Rens-moy, rens-moy mon vin, toſt je le veux ravoir.

MALAISE.

Eſt-ce celuy, Monſieur, que je beus hier au ſoir ?

MALIN.

Tu veux railler encor !

MALAISE.

Car, depuis, ſur mon ame,
Je n'ay ceans mangé ny beu, grace à Madame ;
Las, affamé, mourant, ſes foudroyans rebuts
M'ont d'un pauvre diſner refuſé les tributs.

MALIN.

Vous eſtes un fripon.

MALAISE.

Faut-il qu'à voſtre honte
Je diſne tous les jours par cœur, ou ſur mon compte?

MALIN.

Vous forcez donc ma cave, & quand je ſuis ſorty...

MALAISE.

Je n'ay pas d'aujourd'huy...

MALIN.

Vous en avez menty

Vous eftes un voleur.

MALAISE.

Je fuis un honnefte homme.

MALIN.

Si tu jafes encor, écoute, je t'affomme.

MALAISE.

Ma foy, mon cher Monfieur, ne vous y joüez pas.

MALIN.

Comment !...

MALAISE.

Treve de coups! N'invitez point mes bras.

MALIN.

Jufqu'à me menacer l'impudent s'autorife ?

MALAISE.

Sauvez-moy du peril de faire une fottife.

MALIN.

Ah ! ah !...

MALAISE.

Je fuis un fat & j'en ay trop fouffert.

Va-t'en au diable enfin chercher un autre clerc.

Il s'en va.

MALIN, *le ramenant.*

Mes lettres ?

MALAISE.

Les voicy.

MALIN, *le ramenant encor.*

Mes jambons, tout à l'heure ?

MALAISE.

Il ne s'en trouve point.

MALIN.

Tu n'en as pas ?

MALAISE.

Je meure
Si j'en ay.

MALIN, *le ramenant encor.*

Mes chappons, toſt ?

MALAISE.

Je les ay reçus,
J'en rens un ; mais pour l'autre, oh j'ay diſné deſſus.

SCENE XIV.

MALIN.

Eh bien, jamais tourmens n'égalerent les noſtres !
Le traiſtre encor me brave & va trouver les autres.
Mais furetons partout, & devant leur retour
Déterrons leurs larcins, & les mettons au jour.

Je cherche en vain : mes gueux, en de pleines guogailles
De mon vin quelque part chantent les funérailles.
Cependant s'ils avoient...

Il cherche.

Je ne voy rien icy.
Il faut chercher ailleurs. Sans doute... Qu'eſt cecy ?
Un gros quignon de pain, un boitout [1] &... courage !,
La cire de mes ſceaux, un morceau de fromage,
Une bouteille !... elle eſt caſſée... un vieil chapeau...
A la fin j'ay trouvé.

Il trouve encor une bouteille d'eau ; après en avoir verſé.

Non, ce n'eſt que de l'eau.

SCENE XV.

TOULIFAULT, TROTANVILLE, MALIN.

TOULIFAULT, *ne voyant pas d'abord le Procureur qui eſt baiſſé & qui cherche encor.*

Quel ménage eſt-ce là ? Quel fat ſi téméraire
De mes hardes icy fait donc un inventaire ?
Ah ! c'eſt vous.

MALIN.

Oüy, c'eſt nous.

TOULIFAULT, *à part.*

Tout paſſe par ſes mains.

1. Terme familier, pour désigner un verre sans patte.

MALIN.

Infames déserteurs, effrontez libertins,
Venez-vous de me boire ? Oh ! oh ! Je vous confie,
Et comme à mes enfants, & mon bien & ma vie,
Et de vostre devoir bien loin d'estre jaloux,
Pour me piller ainsi vous vous entendez tous ?

TOULIFAULT.

Quels discours sont-ce là ?

MALIN.

Tu fais encor le brave ?
Vous n'avez pas tous deux fait assaut à ma cave ?

TOULIFAULT.

Moy ?

TROTANVILLE.

Moy ?

MALIN.

Vous ; vous, frippons, & je le sçay trop bien.

TOULIFAULT.

M'a-t'on de vostre cave établi le gardien ?
Et dois-je estre...?

MALIN.

A son crime ajoustant l'insolence,
Le perfide criera plus haut que moy, je pense.
La clef de vostre chambre ; allons, il me la faut ;
Je veux...

TOULIFAULT, *à part.*

Tu ne tiens rien.

MALIN.

Qu'on la cherche au plutoſt.
Voyez-vous, de mon vin j'ay découvert la route.

TOULIFAULT, *après avoir cherché ſur la table & dans ſes poches.*

Je ne la trouve point; Finette l'a ſans doute.

MALIN.

Je le ſçauray bientoſt.
Il appelle Finette.
Finette! Mon couroux...

SCENE XVI.

FINETTE, MALIN, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

FINETTE.

Un homme avec madame eſt là qui...

MALIN.

Taiſez-vous,
Coquine, & me donnez...

FINETTE.

Mais je...

MALIN.

Veux-tu te taire?
Toſt donne-moy leur clef.

FINETTE, *la luy donnant. A part.*

Il eſt bien en colere.

MALIN, *aux clercs.*

Je vous tiens à ce coup ; nous verrons...

TOULIFAULT, *à part.*

Le gros fin !

Oüy, vous verrez, Monſieur.

FINETTE, *à Malin.*

Parleray-je à la fin ?

Un homme avec Madame eſt là qui vous demande,

Un de vos bons amis, dit-on.

MALIN.

Bien, qu'il m'attende.

FINETTE.

Il brûle de vous voir ; il a voulu venir,

Et Madame à grand'peine a pu le retenir.

MALIN.

Je ſuis bien à preſent dans une humeur de rire !

Qu'il m'attende, s'il veut.

FINETTE.

Que faut-il donc luy dire ?

Car...

MALIN.

Finette s'en retourne.

Qu'il s'en aille au diable ! Elle va juſtement

Luy dire... Peſte. St !

Courant après Finette, & la rappelant.

Qu'il m'attende un moment,

Je ſuis embarraſſé [1].

1. Je suis empêché.

SCENE XVII.

MALIN, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

MALIN.

Vous le payerez, canaille !
Courons viſte à leur chambre. Avant que je m'en aille,
Cherchons encor icy. Je ne trouve plus rien :
Il faut donc voir ailleurs. Je chercheray ſi bien...

TOULIFAULT, *à part.*

Je te dépite enfin de...

MALIN, *à Toulifault.*

A qui donc cette malle ?
Répondez.

TOULIFAULT.

Dargencour y met ſon linge ſalle.
A part.
Veut-il ?...

MALIN.

Il m'en ſouvient, c'eſt à luy. N'ont-ils point,
Les frippons, là derriere encore quelque coin ?
Malin, en cherchant derrière la malle, la renverſe bruſquement & caſſe la bouteille qui eſt dedans.

TOULIFAULT, *à part à Trotanville.*

La bouteille eſt caſſée.

MALIN.

Ah ! vous payerez ma peine,

Vous me faites chercher &... qu'eſt-ce que j'amène ?
Rien. Voyons autre part. Mais, ciel ! que vois-je icy ?

Voyant couler ſon vin de la malle.

Quel deluge eſt cela ? Quoy ! Si c'eſtoit auſſi !...
Ah ! c'en eſt, c'eſt du vin. Je me meurs. Je me pame.
Ah ! ah ! mon pauvre vin, le voila qui rend l'ame !
Quoy, Dargencour... ?

TOULIFAULT.

Et bien, vous m'accuſiez, Monſieur ?

TROTANVILLE, *à part.*

Le voila bien ſurpris !

A Malin.

Et j'eſtois un voleur !

TOULIFAULT.

Dargencour me payera...

TROTANVILLE.

Je...

MALIN.

Tout cecy m'aſſomme.
Où puis-je après cela trouver un honneſte homme ?

SCENE XVIII.

DURAND & DARGENCOUR, *bottez & en équipage de voyageurs,* MALIN, TOULIFAULT, TROTANVILLE.

DARGENCOUR, *à Durand.*

Je n'arreſteray pas.

DURAND.

Faites toujours ce train;
Nous en aurons encor icy jusqu'à demain.

TOULIFAULT, *à part à Trotanville.*

Quoy, Dargencour botté !

DARGENCOUR, *à Durand.*

Mais le devoir m'engage...

DURAND.

Achevons promptement, que nous ployions bagage.

DARGENCOUR, *à Malin.*

Accablé de douleurs, je vous viens à regret...
Mais dans mes déplaisirs son esprit est distrait.
Il a sçeu que mon oncle... Oüy, son malheur l'afflige.
Ah, Monsieur !

MALIN.

Oste-toy.

DARGENCOUR.

Si je...

MALIN.

Oste-toy, te dis-je.

DARGENCOUR.

Helas ! ma veuë irrite encore sa douleur.

MALIN.

Quoy, je te pourois voir.

DARGENCOUR.

Il me perce le cœur.

MALIN.

Celuy que j'aimois tant.

DARGENCOUR.

Il vous aimoit de mesme.

MALIN.

Que ma surprise est grande !

DARGENCOUR.

Ah ! la mienne est extrême.

MALIN.

Que je suis malheureux !

DARGENCOUR.

Mon malheur est plus grand :
Vous perdez un amy, je perds un bon parent,
Et j'ay regret...

MALIN.

Le mal est sans misericorde,
Ah...

DARGENCOUR.

De vous demander congé.

MALIN.

Je te l'accorde.

DARGENCOUR.

Je reviendray bien-tost, & mes plus chers souhaits...

MALIN.

Non, non; va-t'en au diable, & ne reviens jamais.

TOULIFAULT, *à part.*

Je ne puis m'empeſcher de rire.

MALIN.

Maudit traiſtre !

Infame ! Scelerat !

DARGENCOUR.

Qu'avez-vous, mon cher maiſtre ?

MALIN.

Avec tes compagnons tu conſpires auſſi,
Et pour voler mon bien.

DARGENCOUR.

Que veut dire cecy ?

Moy ?

MALIN.

Toy ! Démens ton crime, & quand luy-meſme il s'offre,
Quand ma cave forcée, & mon vin dans ton coffre...

DARGENCOUR.

Moy, je ferois capable... ? Ah que plutoſt, Monſieur !...
Mais j'ay la clef, je veux vous faire voir.

MALIN.

Voleur !

DARGENCOUR.

Je la trouveray bien.

MALIN.

Eſt-ce la récompenſe
D'avoir ſi cherement élevé ton enfance ?

DURAND, *à Dargencour.*

Partons.

DARGENCOUR.

Non; mon honneur...

MALIN.

Je me fiois à toy.

DARGENCOUR.

Qu'eſt-elle devenue! Ah je l'avois ſur moy.
Mais il faut enfoncer...

TOULIFAULT, *arreſtant Dargencour.*

Tout beau; que veux-tu faire?

A Malin.

Je vais aux yeux de tous éclaircir ce myſtere.
Las de ſouffrir chez toy, nous nous ſommes enfin
Vangez avec plaiſir aux dépens de ton vin.
Il faut que mon triomphe à tes yeux ſe déploye;
Chacun de nous s'en vient de donner à cœur joye.

MALIN.

Tous mes clercs à la fois!...

TOULIFAULT, *montrant Dargencour.*

Tu l'accuſes à tort :
Le lâche a peu de part à tout ce noble effort;

Montrant Trotanville.

Nous deux ſeuls.

MALIN, *montrant Dargencour.*

Mais d'où vient que mon vin dans ſon coffre?...

TOULIFAULT.

Nous cherchions où le mettre ; à nos yeux ſa clef s'offre
Il rend à Malin la clef du coffre de Dargencour.
Et, pour luy faire piece, au cas qu'on decouvrît
Que nous deux...
Montrant Trotanville.

MALIN.

Mon cher vin !

TOULIFAULT, *à part.*

Il en perdra l'eſprit.

MALIN, *luy rendant la clef de ſon coffre.*

Ouvre viſte. Quel monſtre ! Ah, bouteille effroyable,
Tu n'es point de la main d'un homme, mais d'un diable.

TOULIFAULT.

L'aſpect de celle-cy te réduit aux abois,
Mais nous en avons beu douze d'un autre poids.

MALIN.

Comment diable, douze ? Ah !

DARGENCOUR, *à Malin.*

Voyez mon innocence.

MALIN.

J'en ſuis trop convaincu.

DURAND, *à Dargencour.*

Partons en diligence.
Voulez-vous que... ?

DARGENCOUR.

C'eſt fait, tout à l'heure je pars.

MALIN.

Mes clercs m'avoir ainſi volé de toutes parts!

A Dargencour & Durand.

Eh Meſſieurs, eh meſſieurs, de grace, un commiſſaire !

DARGENCOUR, *à Malin.*

Monſieur.

Aux clercs.

Je vous devrois...

TOULIFAULT, *à Malin.*

Eh tu n'as qu'à le faire.

Allons, donne à ta honte encore plus d'éclat,

Et fais-toy déclarer franc ladre en plein Sénat !

MALIN.

Ah c'en eſt trop, voleurs, je m'en vais vous apprendre...

DARGENCOUR, *ſe mettant entre eux. A Malin.*

Monſieur.

Aux clercs.

Retirez-vous.

MALIN, *aux clercs.*

Ah je vous feray pendre !

TROTANVILLE, *s'en allant.*

Creve, enrage à ton tour, ſerpent, tigre inhumain !

TOULIFAULT, *s'en allant.*

Tu nous as fait mourir de froid, de ſoif, de faim,

Tu nous as de tout temps accablé de miſeres;
Tu retiens noſtre argent. En voila les ſalaires!
Adieu donc, ſers, boureau, d'exemple à l'univers,
Et montre aux procureurs à mieux traiter leurs clercs.

SCENE XIX.

MALIN, DARGENCOUR, DURAND.

MALIN.

Où ſuis-je? Quoy, mes Clercs! Ah tout me deſeſpere!
Mon pauvre Dargencour, c'eſt en toy que j'eſpere.
De leurs noirs attentats je me feray raiſon.
Mais mon étude eſt ſeule, & preſque à l'abandon;
Redouble donc tes ſoins, & pendant qu'à leur place
Je chercheray...

DARGENCOUR.

Monſieur, que faut-il que je faſſe?
Mon cœur eſt tout à vous, mais, accablé d'ennuis,
Vous quitter, & partir, eſt tout ce que je puis.

MALIN.

Quoy, dans cet embarras ton zele m'abandonne?

DARGENCOUR.

Mon oncle eſt aux abois, & mon devoir l'ordonne!

MALIN.

Ah! mon meilleur amy.

SCENE DERNIERE.

HARPINE, POLYDOR, ISABELLE, MALIN, DARGENCOUR, DURAND.

HARPINE, *à Malin.*

Vous moquez-vous, Monſieur,
De faire attendre ainſy ?

MALIN.

N'aigris point ma douleur.

HARPINE.

Qu'avez-vous donc ? Hélas, qui vous trouble ainſi l'ame ?

MALIN.

Polydor... Polydor...

HARPINE.

Eh bien ?

MALIN.

Se meurt, ma femme ;
Dargencour va partir pour...

HARPINE, *en riant.*

Ce n'eſt que cela !

MALIN.

Tu ris de ſon malheur, traiſtreſſe !

HARPINE, *s'oſtant de devant Polydor.*

Le voila.

POLYDOR.

Moderez ce couroux, & diſſipez vos larmes.
Mon amitié, Monſieur, ne vaut pas ces alarmes,
Et je ſuis trop confus; mais quiconque eſt l'autheur
De ce coupable avis eſt un traiſtre, un menteur?

DURAND, *à part.*

Que de cet embarras la ſurpriſe eſt cruelle!

DARGENCOUR, *montrant Durand.*

Cependant, c'eſt de luy que j'en tiens la nouvelle,
Et je partois...

POLYDOR.

Que vois-je?

DURAND, *ſe jettant à ſes pieds.*

Hélas, Monſieur, pardon,
J'avoüeray tout.

DARGENCOUR.

Comment! tu nous diſois, fripon...?

POLYDOR.

Que diſoit-il encor?

DARGENCOUR.

Qu'un ſubit incendie
A peine vous laiſſoit quelques reſtes de vie,
Qu'il avoit conſommé vos biens en une nuit.

POLYDOR, *à Durand.*

Et qui t'a fait icy répandre ce faux bruit?

DARGENCOUR, *à Durand.*

Ah ! traiſtre.

DURAND.

J'avois ſçeu feindre cette nouvelle,
Pour l'éloigner des yeux & du cœur d'Iſabelle ;
La Tremblaye au beſoin me ſervant chaque jour,
Je me vengeois de vous & ſervois ſon amour.

DARGENCOUR, *à Durand.*

Scelerat !

MALIN.

La Tremblaye a part à cette pièce :
Dut pour luy noſtre fille avoir quelque tendreſſe,
Il ſe peut aſſurer qu'il ne l'aura jamais.

ISABELLE.

Si ma mere y conſent, ce ſeront mes ſouhaits.

HARPINE.

C'eſt un lâche.

POLYDOR, *à Durand.*

Tu ſçais la peine qui t'eſt deuë ;
Mais rends grace à Monſieur, & t'oſte de ma veuë.
Durand ſort.

MALIN, *à Polydor.*

Mais vous avez vous ſeul cauſé ce faux rapport,
Qui ſans voſtre retour nous alarmoit ſi fort.
Comment, deux mois entiers ſans daigner nous écrire !

POLYDOR.

Toujours preſt à partir, pour mon cruel martyre,
Malgré tous mes efforts, le ſort à chaque pas

M'oppofoit tous les jours de nouveaux embarras ;
Mais, furmontant enfin fes vaines réfiftances,
Mon cœur à tous vos foins rend fes reconnoiffances.

MALIN.

Vous ne me devez rien.

POLYDOR.

Ah ! ne m'en parlez point
Je vous fuis obligé, Monfieur, au dernier point,
Et c'eft par vos bontez que je fors d'une affaire,
Qui dix ans...

MALIN.

Je n'ay fait que ce que j'ay deu faire.

POLYDOR.

Je ne puis m'acquiter, & malgré ce malheur,
J'ofe vous demander encore une faveur :
Je donne à Dargencour dix mille ecus ; je penfe
Que c'eft pour tous fes foins affez de récompenfe.

MALIN.

Je le tiens fort heureux.

POLYDOR.

Si fa fidelle ardeur
Pouvoit fur cet appuy valoir le don du cœur,
Pour avec nos efprits unir noftre famille,
Je vous demanderois celuy de voftre fille.

MALIN.

Vous me furprenez.

POLYDOR.

Quoy, trouveriez-vous mauvais?...

MALIN.

Ah ! vous me feriez tort d'avoir ce ſoupçon ; mais.. .

POLYDOR.

Je borne tous ſes vœux à ſa ſeule perſonne,
Et c'eſt aſſez pour luy que tout ſon cœur ſe donne.

MALIN.

Vous nous honorez trop, & contente du choix,
Ma femme avec plaiſir y donnera ſa voix.

HARPINE.

J'y conſens.

POLYDOR, *à Iſabelle.*

C'eſt à vous de prononcer, la belle.

ISABELLE.

Aux volontez d'un père eſt-on jamais rebelle ?

DARGENCOUR.

Par quels remercîments ?...

POLYDOR.

Et moy-meſme à mon tour...

MALIN.

Il ſuffit, l'amitié triomphe avec l'amour.

FIN.

X

CHAMPMESLÉ

LA RUE SAINT-DENYS

Le nom de Champmeslé est l'un des plus célèbres dans l'histoire du théâtre français ; il l'est doublement, par le mari et par la femme, mais celle-ci a bien éclipsé celui-là, quoi que Charles Chevillet, sieur de Champmeslé, se soit fait avantageusement connaître à la fois comme auteur et comme acteur.

La Champmeslé peut passer pour la première actrice tragique de notre théâtre : la première en date, et certainement l'une des premières par le don du pathétique et de l'émotion. Son mari jouait les rois non sans succès, grâce à la noblesse de sa physionomie et à sa taille d'une richesse imposante, qui en arriva à rappeler celle de Montfleury; mais il avait surtout du succès dans les rôles comiques. C'est au théâtre de Rouen qu'il avait fait connaissance avec Mlle Desmares, qu'il épousa et qui devint l'illustre Champmeslé. Il passa avec elle à Paris, et entra d'abord au théâtre du Marais en 1669, puis à l'hôtel de

Bourgogne et enfin, en 1679, *au théâtre de la rue Mazarine, où il resta jusqu'à sa mort subite en* 1701.

Notre auteur avait beaucoup de relations dans le monde littéraire, et même dans le grand monde. Il ne les devait pas toutes à son propre mérite. Une épigramme bien connue de Boileau le présente comme un mari accommodant et facile. Nous ne voulons point nous rendre coupable d'une calomnie contre sa mémoire en prenant au mot cette plaisanterie fort risquée. Mais il est certain du moins que Champmeslé, sans doute en tout bien tout honneur, fut l'ami de beaucoup d'amis de sa femme, en particulier de Racine et de La Fontaine.

Il paraît avoir été lié surtout avec ce dernier. Deux pièces du fabuliste : la Coupe enchantée *et* Je vous prends sans verd, *ont paru souvent dans son théâtre. Nous ne rechercherons point la part que Champmeslé peut y avoir prise, non plus que la part attribuée par quelques érudits à La Fontaine lui-même dans les œuvres de Champmeslé : cette recherche nous entraînerait trop loin, sans pouvoir aboutir à aucun résultat précis. Il arrivait souvent que les auteurs qui avaient une raison quelconque de garder l'anonyme mettaient leurs ouvrages sous le nom d'un comédien. La Fontaine n'est pas le seul qui ait emprunté celui de Champmeslé. La pastorale de* Délie, *en cinq actes, qui se trouve toujours réunie à son Théâtre, mais dont l'édition originale* (1668) *ne porte aucune indication d'auteur, ni sur le titre, ni au bas de la dédicace, ni dans le privilège, ne semble pas pouvoir être disputée à de Visé. Le* Parisien, *grande comédie en cinq actes, en vers, jouée en* 1682 *et publiée l'année suivante, non seulement est comprise dans son Théâtre, mais le privilège ne*

porte que son nom, et dans la préface, d'ailleurs sans signature, l'auteur parle en termes qui révèlent clairement un comédien et ne fait pas la moindre allusion à un collaborateur. Cependant le registre de La Grange enregistre la pièce comme étant de Champmeslé et de La Chapelle, et cette indication, qui ne saurait être contestée, prouve que ce dernier y avait eu part tout au moins. Bien plus, la petite comédie des Carrosses d'Orléans (1680) *est attribuée par le même registre à Champmeslé seul, tandis que tous les bibliographes dramatiques la donnent à La Chapelle, sous le nom de qui elle a été publiée. Ces deux cas s'expliquent aisément l'un par l'autre : dans celui-ci, La Chapelle, tout jeune encore et qui débutait, avait senti le besoin d'un prête-nom pour assurer son premier pas ; il est probable, d'ailleurs, que Champmeslé lui avait prêté le concours de son expérience. Rassuré par le succès et resté en rapport avec le comédien, il ne craignit plus d'avouer sa part de collaboration au* Parisien. *Néanmoins, le* Parisien *est devenu la propriété exclusive de Champmeslé ; aucune édition ne donne le nom de La Chapelle. Elle se rapporte d'ailleurs à ces peintures de mœurs bourgeoises qui constituent le fond des comédies de Champmeslé, — en dehors de ses* Fragments de Molière, *pièce en centons, qui n'est qu'un jeu d'esprit et un tour de force*[1].

Notre auteur était le fils d'un marchand de rubans, et avant d'entrer au théâtre, il avait pris part au commerce paternel. Cette origine explique la nature et le cadre tout bourgeois de ses comédies. Ses personnages sont toujours des marchands, des procureurs, des notaires, des apothi-

1. Sur toutes ces questions, on peut voir le tome II, p. 59 à 63, de mes *Contemporains de Molière,* où j'ai pu m'étendre plus au long.

caires, des membres de la petite bourgeoisie parisienne. Il en est encore ainsi dans les Grisettes *et dans la* Rue Saint-Denys. *On voit que les titres eux-mêmes sont caractéristiques. Champmeslé avait le goût des petits tableaux de genre; il se rattache à cette veine réaliste, intime et familière qui traverse le* XVIIe *siècle, à la veine du* Roman bourgeois, *sinon du* Roman comique. *La* Rue Saint-Denis *nous transporte en plein quartier des Halles, en pleine boutique de marchand, au milieu d'une galerie d'originaux dont toutes les allures, le langage, les sentiments, les mœurs et les travers sentent leur bourgeoisie voisine du peuple.*

LA RUE SAINT DENYS

COMEDIE

ACTEURS.

M. ARMOSIN, marchand.
Mlle MARGOT, fille de M. Armoſin.
Mme BINON, tante de Mlle Margot.
DAMIS, amant de Mlle Margot.
M. GUINDE, marchand.
JEAN GUINDE, fils de M. Guindé.
M. DE BOISDOUILLET, frère de M. Guindé.
Mme DE BOISDOUILLET, femme de M. de Boiſdouillet.
M. NIFLE, couſin de M. Guindé.
Mme NIFLE, femme de M. Nifle.
M. POULAILLER, parrain de J. Guindé.
Mme POULAILLER, femme de M. Poulailler.
S. BLAISE, garçon de M. Guindé.
ORONTE, ami de Damis.
LA MOUCHE, fourbe.
UN LAQUAIS.
UNE SERVANTE.

La ſcène eſt dans la ruë Saint Denys.

SCENE PREMIERE.

L'ouverture repréſente la boutique de M. Guindé.

SAINT BLAISE, *tenant quatre bouteilles de vin.*

En quel endroit cacheray-je ces quatre bouteilles de vin que je viens d'eſcamoter à noſtre bon homme

de maiſtre? s'il s'en apperçoit, il ne manquera pas de les chercher par tout. Mettons-les dans ce tiroir de points de France. Il ne s'aviſera pas de foüiller-là.

SCENE II.

DAMIS, SAINT BLAISE.

DAMIS.

Hé bien, Saint Blaiſe mon amy, n'y a-t-il rien de changé? Monſieur Guindé donne-t-il ce ſoir à ſouper à ſes parens? Et Jean Guindé ſon fils donnera-t'il le bal enſuite à Mademoiſelle Margot?

SAINT BLAISE.

Oüy. Le ſoupé doit commencer à ſept heures préciſes, & le bal le doit ſuivre immédiatement après.

DAMIS.

Nous n'avons plus guére de temps à attendre : ſix heures ſont ſonnées à l'horloge de Saint Leu.

SAINT BLAISE.

J'ay dit à Mademoiſelle Margot que vous viendriez au bal déguiſé en Égyptienne.

DAMIS.

Hé, qu'a-t'elle répondu?

SAINT BLAISE.

Rien.

DAMIS.

Eſt-ce que cette maſcarade ne luy plairoit pas?

SAINT BLAISE.

Pardonnez-moy : c'eſt que comme elle ne peut faire un pas ſans ètre obſédée de quelqu'un, elle eſt toujours dans la défiance, & il eſt difficile de deviner ce qu'elle penſe. Ce que je ſçay bien, c'eſt qu'elle n'aime point du tout Monſieur Jean Guindé, qu'on lui deſtine pour époux.

DAMIS.

Hé, comment pourroit-elle l'aimer? C'eſt la plus impertinente figure que je connoiſſe. Il eſt beaucoup plus guindé d'effet que de nom. C'eſt l'eſprit le plus marchand qui ſoit dans la ruë Saint Denys, & la perſonne la plus bourgeoiſe que Paris ait jamais veu naiſtre, avec ſon jargon de boutique qu'il employe par tout, ſon rire à faire peur aux petits enfans, & ſon frotement perpétuel de mains qui accompagne ſi joliment ſes badaudes manières. C'eſt un vray perſonnage à mettre ſur le théâtre. Je ne ſçay ce que Mademoiſelle Margot en penſe, mais j'ay peine à croire qu'elle ſe réſolve à épouſer un auſſi ſot homme.

SAINT BLAISE.

Ce que vous dites eſt vray; mais elle a tant d'obligation au pere, que je ne ſçay comment elle fera pour refuſer le fils. Elle ne s'en eſt défenduë juſques icy que par l'abſence de Monſieur Armoſin ſon pere, qui, comme vous ſçavez, fit banqueroute il y a quelques années; mais je ne ſçai ſi elle en ſera toujours la maiſtreſſe. Jean Guindé preſſe furieuſement les affaires, & je m'imagine que le feſtin de ce ſoir ne ſe fait pas pour rien.

DAMIS.

Qui font les gens qui doivent eftre de ce foupé?

SAINT BLAISE.

Il y a Madame Binon, tante de Mademoifelle Margot; Monfieur Nifle, coufin de Monfieur Guindé, grand faifeur de complimens, & fon gros bilboquet de femme qui accompagne d'une réverence chaque parole qu'elle dit. Il y aura auffi Monfieur de Boifdoüillet, qui ne parle qu'en vers, & fa femme la façonnière, avec Monfieur Poulailler, qui ne dit que des quolibets & des pointes; fans oublier Madame fa chére moitié, qui ne répond qu'en proverbes.

DAMIS.

Il eft vray que jamais famille bourgeoife ne fut plus féconde en originaux que celle de Monfieur Guindé. Mais luy-mefme, avec la furdité qu'il a héritée de feu fon pere, a-t-il toûjours le mot de *chofe* à la bouche?

SAINT BLAISE.

Toûjours. C'eft fon épée de chevet. Il ne fçauroit dire trois mots qu'il n'y fourre celuy de *chofe*. Il n'a jamais fceu ce que c'eftoit que de trouver un nom propre du premier coup. Le mot de *chofe* eft un fuplément à fon manque de mémoire. Tout eft *chofe* chez luy; le plus fouvent on ne fçauroit ce qu'il dit, fi l'on ne devinoit ce qu'il veut dire.

DAMIS.

On ne peut faire un affemblage plus plaifant que celuy-là; mais je crains bien, comme tu dis, qu'il ne

ſe faſſe pas pour rien. J'ay conçeu un deſſein qui pourroit me mettre en repos, ſi tu approuves que je le mette en exécution.

SAINT BLAISE.

Quel eſt-il ?

DAMIS.

J'ai un Amy qui n'eſt point connu de Monſieur Guindé. Si je l'envoyois chez luy comme un homme qui auroit fait connoiſſance dans le voyage avec Monſieur Armoſin, & qui le viendroit aſſurer de ſa part que dans trois mois il ſeroit à Paris, & que cependant il le prieroit de ſurçeoir juſqu'à ce tems le mariage de ſon fils avec ſa fille! Hem?

SAINT BLAISE.

La choſe eſt très bien aviſée ; car, quand elle ne ſeroit pas cruë de M. Guindé, ce ſeroit toûjours une raiſon pour Mademoiſelle Margot, qui ne cherche que des prétextes pour reculer.

DAMIS.

Pendant ce temps je tacheray de me mettre bien dans ſon eſprit, & à prendre des meſures pour le rompre tout àfait.

SAINT BLAISE.

Oüy, je vous conſeille d'envoyer voſtre amy dès ce ſoir. L'heure n'eſt pas trop propre à porter une telle nouvelle ; mais, comme il faut que Mademoiſelle Margot ſoit préſente à ce diſcours, vous auriez peine à trouver un temps plus favorable.

DAMIS.

Je vais inſtruire mon amy de tout ce qu'il faut qu'il diſe, & m'ajuſter pour la Maſcarade.

SAINT BLAISE.

Allez, j'iray vous prendre au Petit Panier de la ruë Trouſſe-Vache[1], quand il ſera temps que vous veniez icy. J'entens M. Guindé, retirez-vous.

SCENE III.

M. GUINDÉ, SAINT BLAISE.

M. GUINDÉ.

Choſe ?

SAINT BLAISE.

Hé bien, ne le voilà-t-il pas ? C'eſt moy qui ſuis Choſe... Je voudrois qu'il fût auſſi muet qu'il eſt ſourd, pour ne plus entendre ce vilain mot-là.

M. GUINDÉ.

Ecoutez, Choſe, allez-vous-en un peu chez Choſe, pour voir ſi... ſi... mon Choſe eſt preſt.

SAINT BLAISE.

Que diable veut-il dire avec tous ces Choſes? Que dites-vous ?

1. Un des cabarets célèbres de Paris, inscrit dans le *Livre commode des adresses* pour 1691, par Abraham du Pradel, qui nous apprend que le *traiteur* s'appelait Bedoré.

M. GUINDÉ.

Je dis que vous alliez chez cet Homme... Eh là... cet Homme... qui fait des Chapeaux, pour voir ſi le mien eſt preſt.

SAINT BLAISE.

Chez voſtre Chapelier ?

M. GUINDÉ.

Oüy. Si par hazard il n'eſtoit pas repaſſé, dites-luy que je le veux avoir pour demain de bon matin, parce que je veux eſtre des premiers à l'œuvre. Écoutez, dites-luy qu'il mette bien du Choſe deſſus.

SAINT BLAISE.

De quoy ?

M. GUINDÉ.

De ce Choſe... de ce Choſe qui les rend reluiſans.

SAINT BLAISE *s'en va.*

C'eſt aſſez.

M. GUINDÉ.

Je me défaits exprès de ce garçon, pour voir ſi ce n'eſt point luy qui m'a pris quatre bouteilles de vin que l'on m'a dérobées. Voyons s'il ne les auroit point fourrées dans quelque coin.

SCENE IV.

M. GUINDÉ, JEAN GUINDÉ.

JEAN GUINDÉ.

Mon pere, j'ay trouvé marchand pour l'affaire que vous ſçavez.

M. GUINDÉ, *ſans voir ſon fils.*

Elles ne ſont point icy. Je ne ſçay où le Pendard peut les avoir miſes.

JEAN GUINDÉ.

Que cherchez-vous, mon pere ?

M. GUINDÉ.

Ah, ah, c'eſt vous, mon fils. On me vient de dérober quatre Choſes.

JEAN GUINDÉ.

Quatre quoi ?

M. GUINDÉ.

Quatre bouteilles de vin. Je ſoupçonne notre garçon du vol, & je taſche à découvrir l'endroit où il peut les avoir miſes.

JEAN GUINDÉ.

J'ay une affaire à vous dire plus importante que cela.

M. GUINDÉ.

Attendez. Paſſez du coſté de ma bonne oreille, & laiſſez-moy prendre mon cornet, afin de vous diſpenſer de me parler ſi haut. Que dites-vous ?

JEAN GUINDÉ, *luy parlant dans le cornet.*

Que j'ay trouvé un homme pour ce que vous sçavez.

M. GUINDÉ.

Bon.

JEAN GUINDÉ.

C'eſt noſtre vray balot. Moyennant quatre loüis d'or que je luy ay donnés, il m'a promis d'exécuter de point en point la fourberie que vous avez imaginée.

M. GUINDÉ.

Paix. Ne m'en dites pas davantage : ces lieux peuvent avoir des oreilles. C'eſt une affaire que nous devons cacher à tout le monde. Ecoutez, Jean, j'ay un ſecret ſur le cœur, dont il eſt temps que je vous faſſe part. Là-haut nous pourrions eſtre entendus de voſtre maîtreſſe. Icy nous ſommes ſeuls.

JEAN GUINDÉ.

Quel eſt ce ſecret ?

M. GUINDÉ.

Les marchandiſes qui ſont dans ce magaſin, les billets de change qui ſont faits à mon profit, l'argent comptant qui eſt dans mon coffre fort, & cette maiſon dont je me dis le propriétaire, tout cela n'eſt point à moy.

JEAN GUINDÉ.

Et à qui donc, mon pere ?

M. GUINDÉ.

C'eſt à Monſieur... Monſieur... ce Monſieur dont vous devez épouſer la Fille.

JEAN GUINDÉ.

Qui ? Monſieur Armoſin, pere de Mademoiſelle Margot ?

M. GUINDÉ.

Luy-meſme.

JEAN GUINDÉ.

Et pourquoy ce bien-là eſt-il à luy, & qu'il n'eſt pas à vous ?

M. GUINDÉ.

Il eſt à luy parce qu'il n'eſt pas à moy ; & il n'eſt pas à moy, parce qu'il eſt à luy.

JEAN GUINDÉ.

Voilà un compte bien embroüillé.

M. GUINDÉ.

Je vay vous le mettre au net. Monſieur de... de Armoſin, ayant jugé à propos, pour s'enrichir, de faire banqueroute, il m'en fit la confidence, & me mit de la partie, car il me faiſoit l'honneur de m'eſtimer beaucoup.

JEAN GUINDÉ.

C'eſtoit vous en donner des marques honorables.

M. GUINDÉ.

Nous paſſâmes un contract de ſociété enſemble, dans lequel il paroiſſoit que j'avois mis une ſomme conſiderable à la communauté, ſans que j'euſſe aucune part aux dettes créées avant la ſociété.

JEAN GUINDÉ.

Oh, oh, plus fin que vous n'eſt pas beſte.

M. GUINDÉ.

Aprés que je luy eus paſſé une contre-lettre de tout ce qu'il laiſſa en mon pouvoir, un beau ſoir il fit un trou à la Lune[1], & prit congé de tout le monde ſans dire adieu à perſonne.

JEAN GUINDÉ.

Il fit prudemment.

M. GUINDÉ.

Les creanciers ſe rendirent en foule dans ma maiſon. Leur ayant fait voir que le plus beau & le meilleur eſtoit à moy, je leur abandonnay le reſte, qu'ils partagèrent entre eux au ſol la livre.

JEAN GUINDÉ.

Ils furent bien chanceux.

M. GUINDÉ.

Depuis ce temps j'ay fait rouler le commerce de Monſieur Armoſin ſous mon nom, ſuivant l'accord paſſé entre nous. Ainſi vous voyez bien que nous ne ſommes pas ſi riches que vous croyez.

JEAN GUINDÉ.

Je vois bien que ſi je n'épouſois pas Mademoiſelle Margot, j'aurois un grand decompte à faire avec la Fortune.

M. GUINDÉ.

Elle ne ſçait rien du commerce que j'ay avec ſon pere; il faut profiter de ſon ignorance.

1. Faire un trou à la lune (on disait aussi quelquefois à la nuit), c'est s'enfuir furtivement. (*Dictionnaires* de Furetière et de Leroux.)

JEAN GUINDÉ.

Il ne faut pas s'amuſer à marchander cette affaire.

M. GUINDÉ.

Comme ſon pere me mande qu'il ſera bientoſt de retour icy avec un bien conſiderable, il faut paſſer ce mariage; il ne feroit pas d'humeur à vous la donner.

JEAN GUINDÉ.

C'eſt bien dit. Je m'étonne meſme de ce que vous avez eſté ſi longtemps à conclure cet Hymen.

M. GUINDÉ.

Ce n'eſt que du dernier Ordinaire[1] que j'ay appris le retour d'Armoſin. Je ne croyois pas qu'il vouluſt jamais mettre le pied en France; mais nous avons aſſez de temps : il eſt encore loin d'icy.

JEAN GUINDÉ.

Et d'où vous a-t-il écrit?

M. GUINDÉ.

De Choſe.

JEAN GUINDÉ.

D'où?

M. GUINDÉ.

De... de la Ville de... & la... de cette Ville qui eſt ſi loin, ſi loin.

JEAN GUINDÉ.

Du Japon?

M. GUINDÉ.

Non, c'eſt cette ville où demeure le grand Choſe.

1. Par le dernier courrier ordinaire, partant à jour réglé.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand qui ?

M. GUINDÉ.

La, c'eſt ce grand Choſe qui n'eſt pas Chrétien.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Mogol ?

M. GUINDÉ.

Non.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Sophy ?

M. GUINDÉ.

Non, non.

JEAN GUINDÉ.

Le Grand Cam de Tartarie ?

M. GUINDÉ.

Et non, non. Où diantre allez-vous peſcher tous ces noms-là ? C'en eſt un qui n'eſt pas ſi mal aiſé cent fois.

JEAN GUINDÉ.

Et qui donc ? le Grand Turc ?

M. GUINDÉ.

Oüy, oüy, le voilà juſtement. Comment appellez-vous la ville où il loge ?

JEAN GUINDÉ.

Conſtantinople.

M. GUINDÉ.

C'eſt de cette Ville-là qu'il m'a écrit.

JEAN GUINDÉ.

Voicy un mariage qui eſt plus preſſé que je ne penſois ; c'eſt une Marchandiſe qu'il faut promptement mettre en vente, & l'homme que je viens d'arreſter ne vous aidera pas peu pour en faire le débit. Vous le connoiſtrez à une face large & rubiconde, qui a tout l'air d'un bon gros Sans-ſoucy ; & en cas que quelqu'un de la Compagnie s'aviſaſt de le queſtionner, il a par mes ſoins réponſe à tout.

M. GUINDÉ.

Madame Binon, tante de Mademoiſelle Margot, croyant que la ſeule honneſteté m'a fait élever ſa nièce, prend noſtre parti, moyennant quelque ſomme que je luy ay promiſe, dont vous ſçavez que la Dame a un peu de neceſſité.

JEAN GUINDÉ.

La voicy qui vient.

M. GUINDÉ.

Vous pouvez luy dire le complot que vous avez dreſſé avec voſtre homme, afin qu'elle prenne des meſures là-deſſus.

SCENE V.

MADAME BINON, M. GUINDÉ, JEAN GUINDÉ.

MADAME BINON.

Meſſieurs, je vous donne le bonſoir.

M. GUINDÉ.

Madame, je vous le rends. Voicy mon fils Jean, à qui je viens de dire les bontez que vous avez pour luy. Il va vous faire auſſi confidence d'une petite fourberie que nous avons concertée pour avancer nos deſſeins. Crainte que ma ſourdité ne vous incommode, je vay vous laiſſer, & je cours donner des ordres pour noſtre ſoupé.

SCENE VI.

JEAN GUINDÉ, MADAME BINON.

JEAN GUINDÉ.

Madame, mon Pere m'a appris les bontez que vous voulez bien avoir pour moy. Je vous proteſte que vous ne les mettez point à fonds perdu, & j'en auray toutes les reconnoiſſances imaginables.

MADAME BINON.

Ce que je fais pour vous ne merite point cela. Ma nièce eſt une fille ſans biens, à qui vous faites trop d'honneur quand vous la voulez épouſer; & ſi je m'émancipe à luy donner des conſeils en voſtre faveur, c'eſt plûtoſt pour ſes intereſts que pour les voſtres.

JEAN GUINDÉ.

Oh, point du tout. Madame. Vous ſçavez les petites difficultez qu'elle apporte à la concluſion du Contract de Société qui doit joindre nos deux perſonnes par un lien indiſſoluble. Elle a de la peine à donner ſon

aveu, ſans voir auparavant le conſentement de ſon pere. Il ſe paſſera peut-eſtre bien du temps avant que nous ayons de ſes nouvelles, & mon amour ne ſçauroit luy accorder une uſance de ſi longue haleine. C'eſt ce qui a fait naiſtre à mon pere une petite invention pour couper court à ce retardement. Il s'eſt imaginé qu'il falloit trouver quelqu'un qui fiſt ſemblant d'avoir voyagé avec Monſieur Armoſin, & qu'il vient icy apporter des nouvelles de ſa mort. Ce quelqu'un, parlant à Mademoiſelle Margot, luy fera concevoir que les dernieres volontez de ſon pere ont eſté pour la conſommation du mariage d'entr'elle & moy au plûtoſt & ſans cérémonies. Comme elle eſt extrêmement ſoûmiſe aux volontez de ſon pere, le poids de cette nouvelle fera pancher la Balance de ſon coſté.

MADAME BINON.

Vous avez raiſon, il ne ſe peut rien de mieux imaginé; mais la difficulté eſt de trouver un homme qui ſçache conduire adroitement cette intrigue.

JEAN GUINDÉ.

J'en ay un tout trouvé. Quatre loüis d'or m'ont acquis le plus aſſeuré menteur qu'il ſoit à plus de vingt lieuës à la ronde. Il doit ſe rendre ce ſoir icy, comme tout frais débarqué d'un grand voyage, & demandera à parler à mon Pere. Il ne le connoît pas, & cela fera mieux le jeu. En ſuite il luy fera le rapport de tout ce dont nous ſommes convenus.

MADAME BINON.

C'eſt donc ce ſoir que cet homme doit venir?

JEAN GUINDÉ.

Dès ce ſoir. Le ſoupé que mon pere donne à nos parens, n'eſt en partie que pour cela. J'ay donné rendez-vous à cet homme après les boutiques fermées, afin que devant tous les conviez il vienne rendre témoignage de la mort de M. Armoſin.

MADAME BINON.

Vous ne pouviez faire mourir un homme plus à propos pour le bien de vos Affaires.

JEAN GUINDÉ.

Chut. Voicy Monſieur Poulailler mon parrain, & ſa femme. Allez auprès de voſtre niéce luy parler en ma faveur.

SCENE VII.

M. POULAILLER, MADAME POULAILLER, JEAN GUINDÉ.

Un Laquais marche devant eux avec un flambeau.

M. POULAILLER.

Bonſoir, mon Fillo. Nous venons ſouper icy ma femme & moy, & nous apportons de quoy manger.

JEAN GUINDÉ.

Ah, mon parrain, ne me faites pas ce déplaiſir-là. Ce ſeroit nous deshonorer que de...

M. POULAILLER.

Bon, bon ; ne comprenez-vous pas ce que je veux

dire? Ce ſont nos dents que nous apportons, nos dents.

JEAN GUINDÉ.

Je ne m'attendois pas à ce détour.

MADAME POULAILLER.

Voila des Contes jaunes[1] de M. Poulailler; il donne toûjours du Brie-Comte-Robert[2], & lorſqu'il dit ſa ratelée, il ſemble qu'il prend la Pie au nid[3].

JEAN GUINDÉ.

Il aime à rire. Mon Parrain, montez là haut, mon Pere vous attend.

MADAME POULAILLER.

Petit garçon, retournez au logis viſte comme le vent, & revenez à minuit. Eteignez voſtre flambeau, afin qu'il y en ait aſſez pour nous en retourner.

JEAN GUINDÉ.

A moins que le pauvre garçon ne ſe ſerve de l'invention du Laquais de l'Après-ſoupé des Auberges[4], il court riſque de ſe brûler les doigts. Voici le Couſin & la couſine Nifle.

1. Contes jaunes, choses incroyables.

2. Donner du Brie-Comte-Robert, c'est en faire accroire (Oudin, *Curiosités françoises*).

3. Dire sa ratelée, c'est parler librement, dire sans retenue et sans ménagement ce qu'on pense. Prendre la pie au nid, c'est faire une bonne rencontre, trouver une occasion favorable.

4. Petite comédie de R. Poisson, jouée à l'hôtel de Bourgogne en 1665; à la scène VI, le laquais du Gascon tire un bout de flambeau de sa poche et l'attache à l'extrémité d'un bâton pour le porter.

SCENE VIII.

M. NIFLE, MADAME NIFLE, JEAN GUINDÉ.

Une Servante porte devant eux une lanterne.

M. NIFLE.

Monſieur mon couſin, bonſoir. Bonſoir, Monſieur mon couſin.

JEAN GUINDÉ.

Bonſoir, Monſieur mon couſin. Monſieur mon couſin, bonſoir.

MADAME NIFLE.

Voſtre servante, mon couſin.

JEAN GUINDÉ.

Voſtre serviteur, ma couſine.

M. NIFLE.

Je ne ſçay, Monſieur mon couſin, ce que vous direz, Monſieur mon couſin, de la liberté, Monſieur mon couſin, que nous prenons, Monſieur mon couſin, de venir ceans, Monſieur mon couſin, vous incommoder, Monſieur mon couſin.

JEAN GUINDÉ.

Vous vous moquez, Monſieur mon couſin. Prenez la peine, Monſieur mon couſin, de monter là-haut, Monſieur mon couſin. Mon Pere, Monſieur mon cou-

ſin, aura l'honneur, Monſieur mon couſin, de vous y recevoir, Monſieur mon couſin.

MADAME NIFLE.

Mon couſin, j'ay fait proviſion de joye en venant icy. Je veux m'y divertir. Ne prétendez-vous pas m'y divertir après le ſoupé ?

JEAN GUINDÉ.

Aſſurément. Montez, ma couſine. Voicy mon oncle Boisdoüillet, & ſa femme.

SCENE IX.

M. DE BOISDOUILLET, MADAME DE BOISDOUILLET, JEAN GUINDÉ.

M. DE BOISDOUILLET.

Une Chandelle à la main dans un papier, & une Épée ſous ſon bras.

Bonſoir, neveu très cher, l'honneur de cette ruë;
Nous nous rendons chez vous preſte, à bride abatuë,
Suivant exactement en tout voſtre deſir,
Pour manger voſtré bien, & vous faire plaiſir.

JEAN GUINDÉ.

Soyez le bien arrivé, mon oncle. Je voudrois comme vous ſçavoir verſifier des Sonnets pour vous répondre.

MADAME DE BOISDOUILLET.

En conſcience, mon neveu, ſi je n'avois point eu

peur de vous ſcandaliſer, je me ſerois diſpenſée de venir. J'ay un mal de cœur qui n'eſt pas concevable, & je tombe en foibleſſe de moment en moment. Demandez plûtoſt à Monſieur.

JEAN GUINDÉ.

Qu'a donc ma tante, mon oncle ?

M. DE BOISDOUILLET.

Lorſque langueur ſecrete
Que veut cacher Femme diſcrete,
Rend yeux battus, gaſte teint beau,
Fait jetter du cœur ſur du carreau,
Il ne faut pas eſtre grand Sire,
Ny grand Docteur alors pour dire,
Voyant ſignes ſi convaincans :
Petits pieds font mal aux grands.

MADAME DE BOISDOUILLET.

Ne vous voilà-t-il pas, Monſieur de Boiſdoüillet ? Vous vous plaiſez étrangement à preſcher ma groſſeſſe à toute la terre. Eſt-ce qu'il y apparoiſt à ma taille ? Taiſez-vous, Mourette, vous me faites toujours rougir [1] en compagnie.

M. DE BOISDOUILLET.

Honneur cacher ne doit pas,
Œuvre bon ;
Il ne faut renier, ſinon
Vilain cas.
Va, va, petite ſollete,
Quand moy ſeul, & toy ſeulete,
Nous prenons de doux ébats,
Ah, petite femmelete,
Alors tu n'en rougis pas.

1. Ce mot est passé dans la 1re édition. Nous le trouvons dans les éditions subséquentes.

JEAN GUINDÉ.

Ah, ma coufine, vous eftes donc groffe ? Je fouhaite que le fruit arrive à bon port.

M. DE BOISDOUILLET.

Oüy, mon nèveu, il tient bien & tiendra,
Et à bon port garçon arrivera,
J'y ay regardé.

MADAME DE BOISDOUILLET.

En vérité, Mourette, je crois que la cervelle vous tournera à la fin avec voftre langage de travers. Que ne parlez-vous tout droit comme les autres ? Eft-ce à faire à un Marchand bonnetier de dire des Tragedies ? Vous devriez quitter ce metier-là; auffi bien on dit que la plûpart des gens qui s'en meflent font fols.

M. DE BOISDOUILLET.

Taifez-vous, je fuis bonnetier :
Je n'en feray qu'à ma tête.
Voftre efprit ignorantifié,
Devant le mien doit mettre bas la crefte.
Apprenez que je fuis enfant d'Apollon, &
Il n'eft pas qui veut Poëte.

JEAN GUINDÉ.

Mon oncle a raifon, mais on n'attend plus que nous pour fouper. Allons, mon oncle, paffez le premier. Ma Tante, donnez-moy la main, crainte de quelque accident. Saint Blaife, achevez de fermer la boutique, & vous nous viendrez verfer à boire.

SAINT BLAISE.

Je t'en répons. S'ils ne boivent point d'autre vin que celuy que je leur verferay, ils courent tous grand

risque de faire un repas de brebis[1]. Allons-nous-en attendre Damis au Petit Panier, & tirons la porte tout contre, afin que nous puissions entrer quand nous voudrons. Voicy quelqu'un. Détalons promptement, de peur qu'il ne nous arreste.

SCENE X.

M. ARMOSIN.

Hé bien, grace au Ciel, ô mon pauvre Armosin, te voilà de retour dans ta chere Patrie. Je revois encore une fois cette bienheureuse ruë Saint Denis, où il y aura soixante & trois ans, vienne la nuit du Mardy gras, bonjour, bon œuvre, que je pris naissance. J'ay pensé mourir de joye en voyant la Fontaine des Saints Innocens, dont la sculpture est admirable, à ce qu'on dit, car pour moy je ne m'y connois pas; & je n'ay pû retenir mes larmes, quand j'ay vû à la lueur des lanternes le gros poteau qui est dans le milieu de la ruë. Me voicy justement devant ma maison. Je voudrois, avant que d'y entrer, trouver quelqu'un qui pût m'instruire de la façon qu'en use Monsieur Guindé. J'estois à Lyon lorsque je dattay ma derniere de Constantinople, & je n'ay voulu arriver qu'entre chien & loup, afin de trouver quelqu'un avec qui je puisse prendre langue avant que de le voir. Voicy un homme qui a la mine de chercher quelque chose. Voyons si par luy je ne pourrois point trouver ce que je cherche aussy.

1. Manger sans boire.

SCENE XI

M. ARMOSIN, LA MOUCHE.

LA MOUCHE.

Huit heures ſont frappées comme je paſſois devant Saint Sauveur[1]. C'eſt à peu près le tems qui m'eſt marqué par ce jeune homme, pour venir apporter des nouvelles d'un homme mort qui eſt encore vivant, & que je n'ay jamais vû. Mais n'importe, pour les quatre piſtoles qu'il m'a données, je ne le tuërois pas ſeulement de paroles, je le tuërois encore d'effet, s'il en eſtoit beſoin.

M. ARMOSIN.

Cet homme a la mine d'un Ployeur de Toilette[2].

LA MOUCHE.

Où diable trouveray-je l'Enſeigne du Chat-huant? Je n'y vois goute; mais j'entrevois un homme qui pourra me l'enſeigner. Oh, mon amy, ne ſçaurois-tu me dire où eſt le Chat-huant?

M. ARMOSIN.

Vous voilà tout viſon-viſu[1]. A qui en voulez-vous dans cette maiſon?

1. Église située au coin de la rue de ce nom et de la rue Saint-Denis. C'est là qu'étaient enterrés les célèbres farceurs Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume, Turlupin et Guillot-Gorju.

2. D'un voleur. Plier la toilette, c'est dérober les hardes d'une personne et les plier pour les emporter.

3. Vis-à-vis, nez à nez.

LA MOUCHE.

Belle demande! Ne vois-tu pas à ma mine que je ne ſuis point un homme à en vouloir à d'autres qu'au Maiſtre ?

M. ARMOSIN.

Le connoiſſez-vous ?

LA MOUCHE.

Non.

M. ARMOSIN.

J'ay bien veu que vous ne le connoiſſiez pas.

LA MOUCHE.

Pourquoy ?

M. ARMOSIN.

C'eſt que ſi vous l'aviez connu, vous auriez ſçeu que c'eſt moy.

LA MOUCHE.

C'eſt toy qui eſt le maiſtre de cette maiſon ?

M. ARMOSIN.

Moy-meſme.

LA MOUCHE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur ; excuſez, s'il vous plaiſt.

M. ARMOSIN.

Il n'y a pas de mal. Qui vous amenne icy ?

LA MOUCHE.

Je viens vous apporter des nouvelles du meilleur de vos amis.

M. ARMOSIN.

Et de qui ?

LA MOUCHE.

Du bon homme Armoſin.

M. ARMOSIN, *bas.*

Du bon homme Armoſin ! Il me vient apporter des nouvelles de moy-meſme. Voicy quelque fourbe.

LA MOUCHE.

Il me l'a bien dit, que vous paſmeriez de joye en entendant prononcer ſon nom.

M. ARMOSIN, *bas.*

Oh ! je vous en aſſure. Taſchons à pénétrer le deſſein de cet homme.

LA MOUCHE.

Ma foy, il eſt bien de vos amis.

M. ARMOSIN.

On ne peut pas eſtre plus des ſiens que je le ſuis. Vous le connoiſſez donc particulierement ?

LA MOUCHE.

Si je le connois ! Nous avons paſſé les deſerts de l'Arabie enſemble, les Iſles de Madagaſcar, la Caramanie, la Cochinchine, la Méſopotamie, le Japon, l'Egypte, les Indes Orientales & Occidentales. Enfin bref nous avons fait plus de quatre-vingts lieuës de compagnie. Regardez ſi c'eſt pour nous connoiſtre.

M. ARMOSIN.

Voilà bien du chemin en un petit eſpace. On voit bien que vous ſçavez bien voyager. Et pourquoy Monſieur Armoſin n'eſt-il pas venu avec vous ?

LA MOUCHE.

Il y feroit venu, fans un petit accident qui nous a féparés.

M. ARMOSIN.

Quel accident ? qu'eft-ce qui vous a féparez? qu'eft-il devenu ?

LA MOUCHE.

Il eft devenu mort.

M. ARMOSIN.

Mort ?

LA MOUCHE.

Oüy, mort & enterré.

M. ARMOSIN.

Qu'eft-ce à dire mort ?

LA MOUCHE.

C'eft-à-dire, eftre fans vie, trépaffé, allé en l'autre monde, quitter celui-ci *in æternum*, enfin bref, tout comme il vous plaira.

M. ARMOSIN, *bas.*

Je ferois mort, moy ? Oh le fourbe !

LA MOUCHE.

Comment, il femble que vous doutiez de la chofe ? Eft-ce que vous croyez le petit homme immortel?

M. ARMOSIN.

Non. Mais que vous a dit cet homme en mourant ?

LA MOUCHE.

Il m'a dit de vous dire, que, pour témoignage de

la bonne amitié qu'il vous portoit, il vous conjuroit d'unir voſtre famille à la ſienne, & de faire épouſer au plûtoſt, & ſans cérémonie, votre fils à ſa fille, qu'il laiſſa entre vos mains.

M. ARMOSIN.

Il vous a dit cela ?

LA MOUCHE.

Oüy, voilà ſes dernieres paroles; je n'y adjoûte pas une ſillabe.

M. ARMOSIN, *bas.*

Hon, hon, le drôle! Je luy ſuis bien obligé de ſes bons ſentimens, & je vous remercie de la peine que vous avez priſe.

LA MOUCHE

Ce n'eſt pas tout. Je dois voir auſſi ſa fille pour lui dire la meſme choſe, & pour l'aſſurer de ſa part de toutes ſortes de proſperitez, en cas qu'elle y conſente; ou de ſa malédiction, ſi elle y apporte la moindre difficulté. Où eſt-elle ? que je luy parle.

M. ARMOSIN.

Un fort grand mal de teſte l'a obligée de ſe coucher de bonne heure. Mais ne vous mettez pas en peine ; me l'avoir dit, c'eſt comme ſi elle le ſçavoit.

LA MOUCHE.

Non, non. On m'a ſur tout chargé de parler à elle ; car pour vous, on m'a fort aſſuré que vous n'y apporteriez aucune difficulté.

M. ARMOSIN.

Il n'eſt pas neceſſaire, vous dis-je. Mais en cas que

nous ayons befoin de voftre témoignage, vous n'avez qu'à me dire votre demeure, & je vous envoiray querir.

LA MOUCHE.

Volontiers. A quelqu'heure que ce foit, je fuis à vous. Vous n'avez qu'à envoyer aux Petits-Carreaux, entre un cabaretier & un patiffier, dans une petite porte ronde, monter à la cinquième chambre, & demander Michelon la Ravaudeufe. C'eft où vous trouverez votre ferviteur la Mouche.

SCENE XII.

M. ARMOSIN.

Bonfoir, Monfieur le Cadet la Mouche. Voicy un drôle qui ne vient pas icy pour rien, & je commence à developer le fujet pour lequel il eft envoyé. Ce Monfieur Guindé eft un peu plus de mes amis que je ne penfois, puifqu'il me veut donner fon fils pour gendre. Il ne le prend pas mal, ma foy; mais la chofe n'ira pas comme il penfe : j'arrive à propos pour rompre fes deffeins. Il n'y a point de tems à perdre. La porte de la maifon eft ouverte. Entrons, & allons voir ce qui s'y paffe. Auffi voicy un flambeau qui vient, & je ne veux pas eftre veu.

SCENE XIII.

DAMIS, ORONTE, UN LAQUAIS.

DAMIS.

Arreſte, Laquais. Mon cher amy, voicy la maiſon dont il eſt queſtion. C'eſt où tu dois faire le meſſage que tu m'as promis. Remarque-la bien, afin de ne t'y pas méprendre. C'eſt l'enſeigne du Chat-huant. Voilà la porte où tu dois fraper, & le maiſtre s'apelle Monſieur Guindé.

ORONTE.

C'eſt aſſez. Je te promets de me bien acquitter de mon employ.

DAMIS.

Allons attendre Saint Blaiſe au Petit Panier. Là nous te marquerons le moment que tu dois venir dans cette maiſon. Laquais, marche du coſté de la ruë Trouſſevache.

SCENE XIV.

La Ferme s'ouvre & le Théâtre repréſente une Chambre.

M. ARMOSIN.

Il y a grand feſtin icy; tous les valets ſont occupez à la cuiſine, & je ſuis monté juſques en cette chambre ſans que l'on m'ait apperçeu. Je n'ai point voulu entrer dans la ſalle où l'on mange, de crainte d'y trou-

ver des viſages qui ne m'auroient pas plû. Mais, à n'en point mentir, cette bombance me donne de l'inquiétude. Seroit-il poſſible que ce fût le feſtin des nôces? Si cela eſtoit, je ſerois arrivé trop tard. C'eſt de quoy il faut m'éclaircir. J'entens quelqu'un. Retirons-nous dans ce petit cabinet : j'y pourray entendre ce qui ſe dira icy, & peut-eſtre j'apprendray ce que je veux ſçavoir.

SCENE XV.

MADAME BINON,
MADEMOISELLE MARGOT,
M. ARMOSIN, *caché.*

MADAME BINON.

Vous voyez tout ce que Monſieur Jean fait pour vous. Un Roy ne pourroit pas donner un plus beau ſoupé qu'il vient de vous donner. On ne peut pas avoir plus de petits pieds qu'il y avoit dans le plat de roſt. Pour le fruit, tout y eſtoit en abondance, juſques aux oranges de Portugal. Le pauvre enfant ſe tuoit de vous ſervir de tout, & vous n'avez pas daigné ſeulement le regarder. Il a bû plus de douze fois à votre ſanté, ſans que vous ayez bû une fois à la ſienne.

MADEMOISELLE MARGOT.

Eſt-ce qu'il ſied bien aux filles de boire aux garçons, ma tante? & devez-vous me blaſmer de cela?

MADAME BINON.

Hé, mon Dieu, il y a garçons & garçons.

MADEMOISELLE MARGOT.

Comment, ma tante, eſt-ce qu'il n'eſt pas fait comme les autres ?

MADAME BINON.

Pardonnez-moy; mais vous devriez le regarder autrement qu'un étranger, puis qu'il doit eſtre un jour voſtre époux.

MADEMOISELLE MARGOT.

Il ne l'eſt pas encore, ma tante. Quand il le ſera, alors comme alors.

MADAME BINON.

Il ne l'eſt pas, il eſt vray, mais il devroit l'eſtre, mort de ma vie! Ma nièce, eſt-ce que ce n'eſt pas un bon party ?

MADEMOISELLE MARGOT.

Et qui vous dit que non, ma tante?

MADAME BINON.

Hé bien donc, pourquoy ne le prenez-vous pas ?

MADEMOISELLE MARGOT.

Eſt-ce que c'eſt à une fille à prendre un homme? Et puiſque j'ay un pere, ne faut-il pas qu'il y conſente?

MADAME BINON.

Mais, eſt-ce que vous ne l'aimez pas?

MADEMOISELLE MARGOT.

Moy?

MADAME BINON.

Vous.

MADEMOISELLE MARGOT.

Hé, je l'aime comme il faut l'aimer.

MADAME BINON.

Le voicy.

SCENE XVI.

JEAN GUINDE, MADAME BINON, MADEMOISELLE MARGOT, M. ARMOSIN, *caché.*

JEAN GUINDÉ.

Vous nous avez bien-toſt privés de voſtre préſence, mesdames! Eſt-ce que la compagnie ne vous plaiſt pas?

MADAME BINON.

Voſtre bonne chere nous a contraintes de quitter la table; mais ne vous en ſcandaliſez pas. Nous ne nous en ſommes abſentées que pour parler de vous.

JEAN GUINDÉ.

Ah, vous vous mocquez de moy, mesdames; je ne merite pas d'eſtre dans de ſi belles bouches.

MADAME BINON.

Ma niéce & moy, nous ne pouvons revenir de l'admiration où nous a miſes la ſomptuoſité de voſtre régal.

JEAN GUINDÉ.

Ce n'eſt qu'un échantillon d'une pièce de galanterie meſurée à l'aulne des perfections de mademoiſelle Margot.

MADAME BINON.

Elle vous eſt bien obligée; & ſi elle n'y répond pas, c'eſt que ſa modeſtie luy ferme la bouche.

JEAN GUINDÉ.

Oh, je le ſçay bien. Auſſi juſques à un certain jour. je veux bien luy faire crédit; mais la nuit de ce certain jour-là je veux eſtre payé comptant.

MADAME BINON.

Cela s'en va ſans dire.

JEAN GUINDÉ.

Comme il y a long-tems que j'ay fait mes avances, quand cette marchandiſe ſera arrivée à bon port, j'en feray monter les effets à cent pour cent.

MADAME BINON.

C'eſt fort bien aviſé.

JEAN GUINDÉ.

Ce ſera un joly petit aſſortiment que le noſtre.

MADAME BINON.

Sans doute.

JEAN GUINDÉ.

L'agrément de cette union rendra la nuance de nos affections fort agréable.

MADAME BINON.

Aſſurément.

JEAN GUINDÉ.

Nous ferons ſans ceſſe un gentil petit négoce de badineries.

MADAME BINON.

Fort bien.

JEAN GUINDÉ.

Nous nous appellerons des plus jolis noms du monde. Elle ſera Margoton, & je ſeray ſon Janot.

MADAME BINON.

Il ne ſe peut pas une vie plus délicieuſe, ma niéce.

JEAN GUINDÉ.

N'eſt-il pas vray? Ce qui la rendra encore bienheureuſe, c'eſt cette petite circonſtance que vous ſçavez bien. Il ne la faut pas oublier, vertuchou; c'eſt la plus belle roſe de noſtre chapeau.

MADAME BINON.

Je ne l'ay pas oubliée, mais j'ay peine à m'en reſſouvenir. Qu'eſt-ce que c'eſt?

JEAN GUINDÉ.

C'eſt que nous ſommes gentilhomme. N'avez-vous pas veu la carte de noſtre généalogie, qui eſt dans la ſalle où nous avons ſoupé, où il y a une belle bordure d'ébene?

MADAME BINON.

Oüy, voſtre pere me l'a montrée plus de cent fois.

JEAN GUINDÉ.

Il prend un grand ſoin de la montrer à tout le monde. Cela eſt beau, oüy, d'eſtre gentilhomme, & de vendre de la marchandiſe.

MADAME BINON.

Aſſurément c'eſt un beau privilege.

JEAN GUINDÉ.

Il n'y a dans noſtre race que des gens nobles. Nous avons eû un grand-pere qui a eû l'honneur d'eſtre conſeiller a la Table de marbre[1].

MADAME BINON.

Conſeiller, ma nièce!

JEAN GUINDÉ.

Nous avons eû un autre, nommé Sylveſtre Guindé, qui eſt mort grand guidon de la compagnie des Arbaleſtriers de Soiſſons.

MADAME BINON.

C'eſt eſtre illuſtre par la robe & l'épée.

JEAN GUINDÉ.

Je vous laiſſe à penſer. Que n'y a-t-il point encore à dire ſur Marcou Guindé, qui eſtoit honoré de tous les grands ſeigneurs de France, à qui il faiſoit crédit? Ayant fait mal ſes affaires, il fut ſi conſidérable à l'État qu'il en obtint des Lettres de répy[1]. Oh, oh, ſont-ce des prunes que cela?

MADAME BINON.

Nenny, vertu-de-ma-vie! Il y a peu de nobles qui ayent porté la marchandiſe ſi haut.

1. La Table de marbre, qui occupait la largeur de la grande salle du Palais, comprenait les trois juridictions des eaux et forêts, de la connétablie et de l'amirauté. La première jugeait au souverain, quand elle était tenue par un président du Parlement et des conseillers de la Grande chambre, qui devaient être en nombre double des officiers de la Table de marbre.

2. Lettres délivrées en chancellerie à certains débiteurs pour leur accorder un délai.

JEAN GUINDÉ, *à Mademoiselle Margot.*

Dépeſchez, mon petit cœur, dépeſchez de dire oüy. Vous ne l'aurez pas ſi toſt dit que je vous feray dame damée.

MADAME BINON.

Moderez vos tranſports. Voicy nos gens qui viennent.

SCENE XVII.

M. NIFLE, MADAME NIFLE,
M. DE BOISDOUILLET,
MADAME DE BOISDOUILLET,
M. POULAILLER, MADAME POULAILLER,
JEAN GUINDÉ, MADAME BINON,
MADEMOISELLE MARGOT,
M. ARMOSIN, *caché.*

Les dames ont hacune une orange de Portugal à leur main.

M. NIFLE.

Tout-ainſi, Monſieur mon couſin, que l'ambre, Monſieur mon couſin, attire le feſtu, Monſieur mon couſin, voſtre abſence, Monſieur mon couſin, attire icy toute la compagnie[1].

JEAN GUINDÉ.

A moy n'apartient pas tant d'honneur, Monſieur mon couſin. Je ne ſuis que de paille, Monſieur mon

1. Il me semble que M. Nifle se souvient ici du discours de Thomas Diafoirus.

cousin, comme vous, Monsieur mon cousin, & mademoiselle Margot, Monsieur mon cousin, est l'ambre, Monsieur mon cousin, qui attire icy tous les festus.

MADAME NIFLE.

Comment donc, mon cousin, nous mandez-vous icy pour ne rien faire? Nous voilà tous les bras croisez. Hé quoy, messieurs? Qu'est-ce, mesdames? Est-ce que nous ne dancerons pas un peu, quand ce ne seroit que pour ébatre nos morceaux?

M. DE BOISDOUILLET.

Madame Nifle parle en Femme d'esprit,
Quand elle ramentoit[1] le proverbe qui dit,
Qu'après la pance
Vient la dance.

JEAN GUINDÉ.

Faites venir les violons.

MADAME POULAILLER.

Ce sont les députez de Vaugirart, ils ne sont qu'un[2].

JEAN GUINDÉ.

Avec la permission de la compagnie, je vais commencer avec mademoiselle Margot.

M. POULAILLER.

Mon fillo, voilà une jolie tendron. Si l'on vendoit de la viande comme cela à la boucherie, je n'y envoyrois pas ma servante.

1. Rappelle.

2. On disait quelquefois aussi : « Ils viennent en corps et ne sont qu'un. » On devine facilement l'origine de ce proverbe, qui se prêtait à beaucoup d'applications.

JEAN GUINDÉ.

Oh, oh, voicy des masques. C'est une Bohémienne, qui nous dira nostre bonne avanture[1].

SCENE XVIII.

DAMIS, M. NIFLE,
M. DE BOISDOUILLET, M. POULAILLER,
JEAN GUINDÉ, MADAME BINON,
MADEMOISELLE MARGOT,
MADAME NIFLE,
MADAME DE BOISDOUILLET,
MADAME POULAILLER,
M. ARMOSIN, *caché.*

DAMIS, *en Bohémienne.*

Il ne tiendra qu'à vous de la sçavoir. Je n'ay ny le langage, ny la fourberie des autres, & beaucoup de sincérité fait toute ma science.

JEAN GUINDÉ.

Tenez, voilà une demoiselle que je vous donne à deviner. Voyons un peu comment vous vous y prendrez.

DAMIS.

Il ne faut pas estre un grand devin pour dire que

1. Pendant le carnaval, l'entrée des bals devait être libre pour tous les masques. (Bonnet, *Histoire générale de la danse.*) La Bruyère a fait allusion à cet usage dans son chapitre des *Esprits forts.*

voilà la plus belle Perſonne du monde, & qui mérite le mieux d'eſtre aimée d'un honneſte homme.

JEAN GUINDÉ.

Il a raiſon, il a raiſon.

DAMIS.

Donnez-moy, s'il vous plaiſt, voſtre main, mademoiſelle. Qu'elle eſt belle! L'albâtre n'eût jamais tant de blancheur. Qu'elle a de quoy faire un heureux mortel! qu'il ſeroit heureux ſi cette main, guidée par les mouvemens du cœur, s'attachoit à la ſienne par une foy inviolable?

JEAN GUINDÉ.

Le drôle ne débite pas mal ſa marchandiſe.

DAMIS.

Voilà des ſignes qui marquent que vous ſerez la plus heureuſe perſonne du monde, ſi vous en voulez croire quelqu'un qui n'eſt pas loin d'icy.

JEAN GUINDÉ.

C'eſt de moy qu'il veut parler.

DAMIS.

La Fortune, qui vous a eſté avare de ſes biens, autant que les Graces vous ont eſté libérales, vous plonge maintenant dans un grand embarras. Mais n'appréhendez rien : un peu de réſolution vous mettra au-deſſus de bien des choſes, & avec la poſſeſſion d'une perſonne qui vous adore, & qui n'eſt pas tout à fait indigne de vous, vous aurez la joüiſſance d'un bien conſiderable.

JEAN GUINDÉ.

Hé bien, vous le voyez, je ne luy fais pas dire. Il parle juſte. Qu'avez-vous à répondre à cela, hem ?

DAMIS.

Ne la preſſez pas davantage. Ce ſoûpir en dit plus que vous ne penſez. Il n'en faut pas tant pour ſe faire entendre à un Homme qui a un peu d'intelligence.

JEAN GUINDÉ.

Oh, je le comprens bien. A un bon entendeur il ne faut que demy mot. Que je vous ſuis obligé! Mais voyons ſi vous ſerez auſſi bonne propheteſſe pour moy que pour elle.

DAMIS.

Il ne me ſeroit pas difficile de vous apprendre voſtre deſtinée; mais je n'ay de ſcience aujourd'huy que pour les dames, & puis je ne veux point interrompre vos divertiſſemens.

MADAME BINON, *à Jean Guindé.*

Voſtre Homme ne vient point.

JEAN GUINDÉ.

Je ne ſçay ce que cela veut dire. Mais que veut cet Homme-là?

SCENE XIX.

ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDÉ, M. DE BOISDOUILLET, M. POULAILLER, M. NIFLE, MADEMOISELLE MARGOT, MADAME BINON, MADAME DE BOISDOUILLET, MADAME NIFLE, MADAME POULAILLER, M. ARMOSIN, *caché.*

ORONTE.

Eſt-ce icy où demeure M. Guindé ?

JEAN GUINDÉ.

Oüy, monſieur.

ORONTE.

Je voudrois luy parler.

JEAN GUINDÉ.

Le voilà qui vient. Mon pere, voilà monſieur qui veut vous parler.

SCENE XX.

M. GUINDÉ, M. DE BOISDOUILLET, M. POULAILLER, M. NIFLE, ORONTE, DAMIS, JEAN GUINDÉ, MADEMOISELLE MARGOT, MADAME BINON, MADAME DE BOISDOUILLET, MADAME POULAILLER, MADAME NIFLE, M. ARMOSIN, *caché.*

M. GUINDÉ, *à part.*

Voicy noſtre Homme. Je le connois à ſa large face.

ORONTE.

Je viens de la part de M. Armoſin.

M. GUINDÉ.

De M. Armoſin ? Comment ſe porte-t-il ?

ORONTE.

Il ſe porte fort bien, & ſouhaite de vous voir avec tranſport.

M. GUINDÉ.

Il eſt mort ? Quel dommage !

ORONTE.

Je ne dis pas cela. Je dis qu'il ſe porte fort bien.

M. GUINDÉ.

Qu'il me la recommande bien ? Ah, je n'y manqueray pas.

ORONTE.

Je dis qu'il ſe porte bien, & avant qu'il ſoit trois mois, il viendra vous embraſſer, & retirer ſa fille.

M. GUINDÉ.

Avant qu'il ſoit un mois, je donne mon fils en mariage à ſa fille? Volontiers.

JEAN GUINDÉ.

Il ne dit pas cela, mon Pere.

M. GUINDÉ.

J'entens bien. Il dit qu'il me prie de vous faire épouſer ſa fille.

JEAN GUINDÉ, *criant aux oreilles de ſon père.*

Il ne dit pas cela, vous dis-je.

M. GUINDÉ.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc?

JEAN GUINDÉ.

Il dit que M. Armoſin ſe porte bien, & qu'il ſera icy dans trois mois.

M. GUINDÉ.

Ce n'eſt donc pas ce Choſe dont vous parliez?

M. ARMOSIN, *ſortant du Cabinet où il s'eſtoit caché.*

Il eſt tems que je me montre, pour confondre tous ces impoſteurs.

M. GUINDÉ, *à Oronte.*

Allez, vous nous venez conter icy des fagots. Monſieur Armoſin n'eſt plus au monde. Je ſçay de bonne

part qu'il eſt mort. *(Appercevant M. Armoſin.)* Mort... mort, mort.

M. ARMOSIN *ſe montre à luy.*

Et moy je viens vous aſſurer qu'il eſt vif, vif, vif, & qu'on ne peut eſtre plus vif.

M. GUINDÉ.

Ah, monſieur Choſe, c'eſt... C'eſt vous, monſieur Armoſin !

JEAN GUINDE.

Monſieur Armoſin! Il eſt donc venu comme un champignon.

MADEMOISELLE MARGOT.

Ah, mon Pere, ſe peut-il que j'aye encore la joye de vous embraſſer?

M. ARMOSIN.

Oüy, ma fille, me voicy de retour aſſez à tems pour te délivrer de la tyrannie de ces ingrats. Ah, ah, monſieur Guindé, c'eſt donc ainſi que vous me payez de toutes les bontez que j'ay euës pour vous? Certain homme que j'ay rencontré là-bas, me venoit tuer de voſtre part; mais je me fais revivre de la mienne, pour vous reprocher toutes vos perfidies.

M. DE BOISDOUILLET.

Ah, Seigneur Armoſin, tout doux, *ne fumetis,*
Nous voulons marier voſtre fille à ſon fils,
Et dans cette union de bien, de corps & d'ame,
On peut bien dire que Monſieur vaut bien Madame.

M. ARMOSIN.

Que nous vient conter celuy-là? Qu'eſt-ce-à-dire,

Monſieur vaut bien Madame? Sçavez-vous bien que c'eſt mon facteur, & que tous les Biens dont il ſe pare ſont à moy?

M. DE BOISDOUILLET.

Neveu, ſeroit-il vray?

JEAN GUINDÉ.

Hé, mon Pere me l'a dit à peu près comme cela.

M. DE BOISDOUILLET.

Oh, *mi Frater,* il faut, & pluſtoſt que pluſtard,
Rendre à Céſar ce qui appartient à Céſar.

M. GUINDÉ.

Je n'ay que faire de Céſar pour rendre mes comptes, je les rendray bien tout ſeul. Ils ſont tous preſts. Je vais les mettre en état.

M. ARMOSIN.

Mais ſçachons un peu qui envoyoit cet Homme.

DAMIS.

C'eſt moy, monſieur. Sçachant la répugnance que mademoiſelle voſtre Fille avoit pour ce mariage, j'avois imaginé cette invention pour en reculer l'effet. Je l'aime, &...

M. ARMOSIN.

Vous l'aimez! Et qui eſtes-vous?

DAMIS.

Je ſuis le fils de M. de Vauverbec, banquier de cette ville.

M. ARMOSIN.

C'eſtoit un honneſte Flamand de ma connoiſſance,

qui avoit la réputation d'eſtre riche de deux cens mille livres.

DAMIS.

Je puis dire qu'il m'en a laiſſé davantage.

M. ARMOSIN.

Ah, monſieur, vous eſtes honneſte homme, ſi ce que vous dites eſt vray; mais demain nous en parlerons plus amplement. Souffrez que j'aille prendre poſſeſſion de ma Maiſon. Allons, ma fille, ſuivez-moy.

Ils s'en vont.

M. POULAILLER.

Couſin, il ne faut point tant s'attriſter. Venez avec moy noyer vos chagrins dans une Bourée.

JEAN GUINDÉ.

Marchand qui perd ne peut rire.

M. DE BOISDOUILLET.

Mon neveu a raiſon, donnons-nous le bon ſoir;
Allons chacun chez nous. Adieu, juſqu'au revoir.

FIN.

XI

CHARLES PERRAULT

LES FONTANGES

Il serait superflu de donner ici une biographie détaillée de Charles Perrault, qu'on peut trouver partout, et déplacé de coudre, en tête d'une bagatelle de si mince importance et de si courte dimension, une notice qui la dépasserait en étendue, pour peu qu'on s'abandonnât à l'entraînement du sujet. Il suffira de rappeler que Charles Perrault, né le 16 janvier 1628, mort le 16 mai 1703, fut en son temps un personnage autrement considérable qu'on ne serait tenté de le croire d'après les épigrammes de Boileau et d'après les Contes de fées, *qui, en popularisant son nom, semblent y avoir attaché comme un caractère enfantin. Il a été membre de deux Académies : de la petite assemblée qui fut le germe de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis en 1671 de l'Académie française, par la protection de Colbert, qui l'honorait de son estime et de son amitié. Et là son rôle fut des plus féconds et des plus heureux. C'est grâce à lui qu'elle décida d'admettre le public aux séances de réception, qu'elle*

adopta l'élection par écrit, qui assurait la liberté des suffrages, que les jetons de présence furent établis et que Colbert régla tous les détails d'une administration jusqu'alors négligée. L'influence de Perrault sur le ministre ne semble pas avoir été étrangère non plus à la protection spéciale que le roi, après la mort du chancelier Séguier, accorda à l'Académie, qu'il voulut loger au Louvre et qu'il autorisa à venir le haranguer dans les circonstances solennelles. De plus, Charles Perrault contribua, avec son frère Claude l'architecte, à la création de l'Académie des sciences, et ce fut d'après ses mémoires qu'on réorganisa l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Son nom se rencontre donc à l'origine de presque toutes les sections de l'Institut actuel. Contrôleur général de la surintendance des bâtiments du roi, il était l'intermédiaire naturel entre les artistes et le ministre dont il aimait à provoquer les bienfaits en faveur des gens de mérite. Comment s'étonner que tant de services rendus aux lettres et que son activité, ses hautes relations, son charme personnel lui eussent assuré dans le monde littéraire, et particulièrement à l'Académie, une autorité très supérieure à son talent d'écrivain ?

Si l'on se retourne, en effet, du côté de ses œuvres, il faut bien avouer qu'elles sont généralement d'un poids fort léger, sans même en excepter les in-folio qu'il publia en 1696 *et* 1700 *sur les* Hommes illustres du siècle de Louis XIV, *et en exceptant tout au plus ses* Mémoires, *malheureusement bien courts. Mais ce médiocre écrivain occupera toujours une place importante dans notre histoire littéraire, à un double titre : d'abord comme le promoteur de la grande querelle des anciens et des modernes*

et le principal champion, plus vaillant qu'habile, de ceux-ci contre des adversaires tels que Boileau, La Fontaine, Huet, Mme Dacier (il ne s'est pu retenir de faire une allusion épigrammatique aux défenseurs des anciens dans la petite comédie que nous reproduisons), puis comme l'auteur, ou plutôt comme le collecteur des Contes de fées, *qu'il eut le mérite de recueillir et de nous transmettre sous leur forme simple et naïve, ne se doutant guère sans doute qu'il devrait uniquement sa gloire, et une gloire impérissable, à ce petit livre, auquel il était loin d'attacher la même importance qu'à son poème de* Saint-Paulin *ou à ses* Parallèles des anciens et des modernes.

*Perrault, qui a voulu aborder tant de genres divers, ne négligea pas non plus entièrement le théâtre; mais ses essais dramatiques n'ont aucune importance, et il le reconnut sans doute, car il ne les fit pas imprimer. Il a laissé deux petites comédies en prose : l'*Oublieux *et les* Fontanges, *qui font partie du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale.*

L'Oublieux *a été publié en* 1868 *par M. Hippolyte Lucas (Académie des bibliophiles, in-*18 *raisin, tiré à* 350 *exemplaires), avec une notice et des notes. C'est un tableau de mœurs bourgeoises, en trois actes très courts, d'une intrigue presque nulle, qui met en scène l'industriel ambulant nommé alors le marchand d'oublies, et depuis lors le marchand de plaisirs.*

Les Fontanges *n'ont qu'un acte; il est remarquable toutefois qu'on lit, en tête de la pièce :* premier acte, *ce qui peut n'être qu'une erreur de copiste, mais ce qui pourrait indiquer aussi que, dans l'idée primitive de l'auteur,*

elle devait en avoir plusieurs. Le caractère inachevé de l'ouvrage donne une certaine vraisemblance à cette supposition. L'acte unique, tel qu'il subsiste, produit l'effet d'une simple entrée en matière, après laquelle il semble que Perrault ait tout à coup tourné court. Ce n'est qu'un léger croquis, tracé d'une main assez preste, en une bonne langue, avec quelques traits de mœurs d'un certain intérêt, mais qui nous fait regretter que l'auteur n'y ait point donné suite.

La pièce de Perrault, datée de 1690 *sur le manuscrit, ne fut certainement pas représentée, à moins que ce ne soit sur un théâtre bourgeois, dans quelque société particulière, et n'avait jamais été imprimée jusqu'à présent. Elle a été inspirée par la mode à laquelle M*lle *de Fontanges avait donné son nom, une dizaine d'années auparavant, mais qui subsistait toujours et qui était alors dans toute sa force, comme le prouvent les autres pièces d'une date rapprochée portant un titre semblable. La mode des fontanges ne tient d'ailleurs qu'une place très restreinte dans la petite comédie de Perrault ; mais peut-être devait-il y revenir plus longuement par la suite, si l'on admet qu'elle dût d'abord avoir plusieurs actes. En tout cas, on reconnaît dans ce titre, comme dans celui de l'*Oublieux, *son goût pour les sujets d'actualité. Baron avait donné au Théâtre français de la rue Mazarine, le* 11 *mai* 1689, *une pièce en un acte, qui n'est pas imprimée non plus : les* Fontanges maltraitées, ou les vapeurs[1], *qu'on a parfois confondue avec celle-ci,*

1. Indiquée comme anonyme par Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres,* et mise sous le nom de Baron dans les frères Parfait et la *Bibliothèque* de La Vallière.

certainement à tort, car ni le titre ni le sous-titre ne s'y trouvaient justifiés. Rappelons également la Fontange bernée, *et la* Fontange ou les Façonneries, *toutes deux anonymes et de* 1694. *On connaît le quatrain plus que galant improvisé par Fontenelle dans les* Grandes nuits *de Sceaux, sur des bouts-rimés fournis par la duchesse du Maine.*

Avons-nous besoin de rappeler que la fontange, partie d'un simple nœud de rubans dont les bouts retombaient sur le front, s'éleva peu à peu aux proportions d'un édifice à plusieurs étages, dont tous les éléments portaient un nom particulier? On composerait un dictionnaire entier rien qu'avec les termes inventés à diverses époques pour désigner chaque partie de ce monument, dont le frontispice en employait quinze à vingt à lui seul.

Nous ne savons et ne pouvons deviner sur quelle autorité M. Hippolyte Lucas s'appuie pour attribuer formellement à Perrault une troisième comédie inédite: l'Officieux intéressé, *qu'on trouve à côté de* l'Oublieux, *dans le même recueil manuscrit de la Bibliothèque nationale*[1]. *Aucune indication, ni des bibliographes dramatiques, ni du manuscrit, ne permet cette attribution téméraire.* L'Officieux intéressé, *moitié copie, exécutée par des mains diverses, moitié brouillon informe et couvert de ratures, est d'ailleurs une pièce sans intérêt qui met en scène deux amants se disputant la main d'une jeune fille, et dont l'un, malgré la protection d'une mère sans cervelle, se perd par les intrigues brouillonnes, les empressements indiscrets, les démarches maladroites qu'il multiplie*

1. Fonds français, 24350.

pour faire croire à son influence et à ses services, tandis que l'autre finit par conquérir la mère elle-même après la jeune fille, en se montrant, avec une discrétion égale à son zèle, sobre de promesses et prodigue d'effets.

*Il faut donc borner sa gloire dramatique à la composition de l'*Oublieux *et des* Fontanges. *Heureusement qu'il a d'autres titres.*

LES FONTANGES

COMEDIE

1690[1]

ACTEURS.

MERVILLE, amant de Mademoiſelle Valentin.
BERTRAND, valet de Merville.
MARIANE, ſœur de Merville.
LISETTE, compagne & bonne amie de Mariane.
M. MINET, père de Merville.
M. DUCLOS, frère de M. Minet.
M. BARDIN, libraire.
LA GOUPILLIÈRE, amy de Merville.

La ſcène eſt dans la petite ſalle de M. Minet.

ACTE I

SCENE PREMIERE.

MERVILLE, BERTRAND.

MERVILLE.

J'avoue, Bertrand, que je ne te comprens pas : tu

1. On lit au bas du titre cette date, qui est peut-être celle de la copie : *Le 1er de may 1691.*

ſçais que je n'ay pas un ſou, que je dois de tous coſtez ; & là deſſus tu m'engages à donner ce ſoir les violons & tout ce qui s'enſuit : voilà un beau moyen de nous tirer d'affaire.

BERTRAND.

Eſt-ce que vous ne ſerez pas bien aiſe d'eſtre le Roy du bal & que Mademoiſelle Valentin en ſoit la Reine ?

MERVILLE.

J'en ſeray fort aiſe aſſurément, & ſi j'étois en fond, il n'y a point de regale que je ne luy donnaſſe de tout mon cœur ; mais, n'ayant point d'argent, crois-tu me faire un grand plaiſir de me jetter encore dans cette depenſe ?

BERTRAND.

Pouviez-vous vous en diſpenſer ? ç'auroit eſté une belle choſe à voir, que vous n'euſſiez pas fait comme les autres !

MERVILLE.

Fort bien. Mais voila Converſet que tu viens d'arreſter avec ſes camarades pour jouer ce ſoir au bal ; il ne manquera pas d'eſtre icy demain matin entre huit & neuf au plus tard, pour me demander de l'argent : que luy diray-je ?

BERTRAND.

Voicy ce que vous luy direz : Mons Converſet, vous voyez un gentilhomme qui eſt fort voſtre ſerviteur, & de tous vos Meſſieurs. Dieu me damne, vous vous ſurpaſſates hier au ſoir, & la bande des vingt-

quatre[1] ne vaut pas la voſtre. Les comédiens ſont bien heureux de vous avoir. Préſentement qu'il y a tant d'aſſemblées à Paris, vous ne ſçavez auquel entendre, n'eſt-il pas vray ? Vous jouez ſouvent à Verſailles, je m'imagine. Trouvez-vous pas que je danſe paſſablement? Qu'en dictes-vous ? Il me ſemble que j'ay l'air aſſez cavalier, hein? Voila ce qu'il luy faut dire; ſurtout ſans luy donner le temps de répondre un ſeul mot : car c'eſt là le bel air.

MERVILLE.

Il ne ſe peut rien de mieux. Mais que luy dire quand il demandera de l'argent ?

BERTRAND.

Vous luy direz : voyez Bertrand.

MERVILLE.

Que luy ſervira de voir Bertrand ? Bertrand le payera-t-il !

BERTRAND.

Ouy, Bertrand le payera. Mais puiſque Bertrand y a, voulez-vous bien, Monſieur, que je vous diſe que c'eſt ſeulement, quand je ſuis voſtre tréſorier qu'il faudroit m'apeller Bertrand, car quand je ne ſuis que voſtre laquais, cela n'a pas bon air. Bertrand, Ber-

1. Les vingt-quatre violons de la chambre du Roi, dont l'institution remontait à la fin du XVIe siècle, mais dont l'organisation ne datait que du XVIIe siècle. Ils faisaient danser aux bals de la cour, jouaient pendant le dîner du souverain et étaient parfois mandés chez certains grands particuliers. Leur chef avait succédé aux privilèges du roi des ménétriers et s'appelait le roi des violons.

trand, il femble que vous apelliez un finge[1]. Il ne faut que faire : hay, & je feray à vous tout auffitoft.

MERVILLE.

Ton hay eft bon, quand on a cinq ou fix laquais; mais quand on n'en a qu'un, il eft, ne t'en déplaife, impertinent & ridicule.

BERTRAND.

C'eft ce qui vous trompe; car quand on a cinq ou fix laquais, le hay n'eft d'aucun mérite : peut on faire autrement? Et le moyen de fe charger la mémoire du nom de cinq ou fix grands pendars dont on eft fuivy? Mais quand on n'a qu'un laquais, c'eft alors que le hay eft dans toute fa beauté, & ne peut eftre regardé que comme un pur effet du bel air. Franchement, Monfieur, vous auriez bien befoin que je vous donnaffe des leçons. Quand vous eftes auprès du feu, à peine ofez-vous mettre vos talons fur les pommes des chenets. Il faut, morbleu, les mettre fur le bord de la cheminée & fe brandiller vigoureufement dans fon fauteuil. Voila à quoy il faut s'étudier quand on eft jeune & qu'on veut fe diftinguer.

MERVILLE.

Voilà des manières d'agir qui pourroient n'agréer pas à tout le monde.

1. C'était, en effet, le nom donné habituellement aux singes. Celui de La Fontaine s'appelle ainsi *(le Singe et le Chat)*, et dans une autre fable, où il se nomme Gille, il est

Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant.

(Le Singe et le Léopard.)

BERTRAND.

Elles pourront ne plaire pas aux maîtreffes du logis un peu vieilles, qui ne prennent pas plaifir à voir écrafer leurs fauteuils; mais pour les jeunes perfonnes, elles ne fe fentent pas de joye quand elles voyent un cavalier qui fe donne de ces airs là. Mais je viens de voir rentrer votre tailleur qui vous apporte voftre habit, prenez bien garde que les manchés foient affez longues & qu'elles pendent au deffous du genou. Je ferois au défefpoir que quelqu'un vous damaft le pion là-deffus. Songez-y bien, & je me charge de tout le refte.

MERVILLE.

Il faut le laiffer faire; il a peut eftre quelques reffources que je ne fçay pas. A tout hazard, allons nous préparer pour le bal le mieux que nous pourrons.

SCENE II.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

Sçais-tu bien, ma chère, que nous aurons bal ce foir ?

MARIANE.

Et où ?

LISETTE.

Céans dans la grande falle.

MARIANE.

Ceans un bal ? Oh que mon pere n'a garde de souffrir des violons chez luy !

LISETTE.

Ma bonne Maman le luy a demandé ce matin. Il a dit qu'il le vouloit bien ; qu'il alloit souper en ville, & qu'elle pourroit faire ce qu'il luy plairoit.

MARIANE.

J'en suis bien aise. Et qui est-ce qui donne les violons ?

LISETTE.

C'est ton frère.

MARIANE.

Mon frère ! C'est donc Mademoiselle Valentin qui est la Reine ?

LISETTE.

Faut il demander ? Elle est bien aise : elle aime ton frere & elle croit qu'il l'épousera.

MARIANE.

Et toy, ma chere, tu crois que M. Babinet t'épousera aussy, n'est-il pas vray ?

LISETTE.

Pourquoy non ?

MARIANE.

Cela seroit curieux de voir se marier deux écoliers en droit. O ma pauvre Lisette, ce n'est pas comme cela que sont faits ceux qui épousent. Connois-tu bien M. Variqueau ?

LISETTE.

Quoy ! cette grande robe du Palais, qui vient ſi ſouvent chez mon oncle, qui ne parle que de procès, qui m'apelle ſa petite Reine & qui croit bien nous divertir, ma couſine & moy, en nous faiſant le conte de Peau d'aſne.

MARIANE.

C'eſt celuy-là meſme. Tu connois bien auſſi M. Landin ?

LISETTE.

Je ne connois autre. Oh, quel original ! Il avoit encore un pourpoint l'année paſſée. Celuy-là ne parle que des ventes ſur l'hoſtel de ville.

MARIANE.

Hé bien, ma pauvre Liſette, voila comme ſont faits ceux qui épouſent.

LISETTE.

Oh bien, j'aime mieux n'eſtre point mariée que d'avoir un Mary baſti comme M. Variqueau, comme M. Landin.

MARIANE.

Tu en voudrois un jeune, bien fait, & bien galant, qui t'aimaſt de tout ſon cœur, & que tu aimerois de meſme !

LISETTE.

Aſſurément.

MARIANE.

Je voudrois bien auſſi en avoir un ſemblable ; mais, Liſette, on ne nous demande pas noſtre avis là-deſſus

& on nous dit qu'on ſçait mieux ce qu'il nous faut que nous-meſmes.

LISETTE.

On ne dit pas vray. Mais nous n'en ſommes pas encore là, parlons de noſtre bal. J'auray une fontange, il faut voir ! Elle ſera de quatre doigts plus haute que celle de la Reine du bal.

MARIANE.

Elle ſera donc bien grande ?

LISETTE.

Pas trop : elle n'aura que deux pieds & demy au plus.

MARIANE.

Cela eſt honneſte.

LISETTE.

Madame la Générale en a une deux fois plus haute, mais auſſy tout y eſt : Rouſſille, Manille, Fontange, Cullebute, Firmament, Paliſſade, Jupiter, Mercure, Mars & Vénus[1].

MARIANE.

Cette fontange luy coûte bien cher.

LISETTE.

Pas tant qu'on croiroit, car elle a un marché à la toiſe.

1. Voyez dans notre tome Ier, la dernière scène des *Mots à la mode,* de Boursault. Il serait impossible d'indiquer en détail la signification précise de chacun de ces mots, car les termes variaient souvent à chaque saison. La *cullebutte* ou culbute était le fond du bonnet ; la palissade, un des étais de métal qui tenaient en respect les rayons de la passe. On peut consulter l'*Histoire du costume en France* par Quicherat, ch. XXV.

MARIANE.

Ah, ah, cela eſt bien commode.

LISETTE.

Tout à fait, car on n'a qu'à toiſer. Mais j'entens ton pere qui crache. Le voicy qui vient. Adieu, ma chere, juſqu'à ce ſoir.

SCENE III.

M. MINET, M. DUCLOS.

M. MINET.

Madame Deſchamps, noſtre voiſine, eſt venue ce matin me demander ma ſalle pour faire un bal. Je luy ay dit que je voulois bien. Qu'elle faſſe ſon bal, à la bonne heure ; mais ſi, ſous prétexte de bal, elle penſoit m'amener des violons chez moy, je ne le ſouffrirois pas, aſſurément.

M. DUCLOS.

Vous eſtes, mon frere, un habile homme en fait de procès & de contracts de conſtitution ; mais vous ne l'eſtes guère en matière de galanterie, de croire qu'on faſſe un bal ſans violons.

M. MINET.

Encore une fois, qu'ils faſſent leur bal tant qu'il leur plaira ; mais il n'entrera point de violons chez moy, aſſurément.

M. DUCLOS.

Il faudra bien qu'il en entre.

M. MINET.

Il n'y en entrera point, vous dis-je, & je vay tout à l'heure retirer ma parole.

M. DUCLOS.

Ha! ne bougez, mon frère, Madame Deſchamps n'eſt pas chez elle. Elle a envoyé dans tout le voiſinage & chez toutes ſes amies pour les prier du bal pour ce ſoir ; ce ſeroit une belle choſe d'aller contremander tout ce monde, parce, diroit-on, que M. Minet veut bien qu'on donne le bal chez luy, mais non pas qu'il y ait des violons : nous nous ferions moquer de nous. Il faut vous y réſoudre, & de plus à ne rentrer chez vous qu'à trois heures après minuit.

M. MINET.

Pourquoy à trois heures après minuit?

M. DUCLOS.

C'eſt que le bal ne finira pas de meilleure heure & que, tant qu'il durera, on ne vous laiſſera pas entrer.

M. MINET.

Et qui m'empeſchera d'entrer dans ma maiſon quand je voudray?

M. DUCLOS.

Un Suiſſe, ou un homme façon de Suiſſe.

M. MINET.

Je voudrois bien voir qu'on me refuſaſt la porte de mon logis!

M. DUCLOS.

On ne laiſſe point entrer au bal des gens faits

comme nous. Il y auroit pourtant un moyen de vous faire entrer, qui feroit de vous habiller en mafque, car les mafques entreront.

M. MINET.

Voila qui eft admirable, qu'il faille que je m'habille en mafque pour entrer dans ma maifon. Je vous déclare que j'y entreray & que je ne m'habilleray point en mafque.

M. DUCLOS.

Et moy, je vous déclare que vous n'y entrerez pas.

M. MINET.

J'y entreray, vous dis-je, malgré vous & malgré vos dents.

M. DUCLOS.

Il ne faut point vous fafcher, mon frere ; je veux fort bien que vous entriez, mais le Suiffe ne le voudra pas.

M. MINET.

Je luy feray bien vouloir, laiffez moy faire.

M. DUCLOS.

Au nom de Dieu, ne vous allez point battre contre ce Suiffe. Je vous feray préparer chez moy un bon lit bien baffiné, & nous laifferons aller le bal comme il luy plaira.

M. MINET.

Il y a quarante ans que je n'ay découché de chez moy, & ces perronnelles avec leur bal m'envoyeront coucher en ville ? J'en fuis d'avis !

M. DUCLOS.

Voila un grand malheur! Ne devez vous pas eſtre bien aiſe de faire plaiſir à voſtre voiſinage & de voir que la jeuneſſe ſe réjouit?

M. MINET.

Cela eſt fort à propos, & nous ſommes bien dans le temps de ſe réjouir!

M. DUCLOS.

Et pourquoy, mon frere? Ne ſommes nous pas dans le temps du carnaval?

M. MINET.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, le temps du carnaval? Nous ſommes dans le temps de tout craindre & de nous tenir clos & couverts. Voila-t-il pas encore noſtre neveu, le fils de noſtre ſœur Moreau, qui m'eſt venu dire cette après-diſnée qu'on luy parloit de mariage?

M. DUCLOS.

He bien, mon frere?

M. MINET.

Je l'ay bien renvoyé. Nous ſommes bien dans le temps de ſonger à des mariages!

M. DUCLOS.

Non pas ny vous ny moy, qui avons ſoixante ans paſſez; mais pour mon Neveu qui n'en a que vingt-cinq, je trouve qu'il eſt fort dans le temps de ſonger au mariage.

M. MINET.

Croyez-moy, mon frere, le temps où nous ſommes n'eſt bon ny pour luy ny pour nous.

M. DUCLOS.

Je le veux bien, puiſque vous le voulez ; mais croyez-vous qu'après ce temps cy il en vienne un meilleur ?

M. MINET.

Pus !

M. DUCLOS.

Pus, tant qu'il vous plaira ; mais il faut bien que les jeunes gens ſe marient.

M. MINET.

Dictes les jeunes fous & les jeunes folles. Sçavez-vous bien qu'à l'heure qu'il eſt j'ay vingt mille eſcus d'argent comptant ſur les bras, ſans ſçavoir où en placer le premier ſou ? Le ſçavez-vous ?

M. DUCLOS.

Voila qui fait dreſſer les cheveux à la teſte.

M. MINET.

Vous goguenardez toujours, mon frère.

M. DUCLOS.

Et vous, mon frere, vous ne faites que vous lamenter.

M. MINET.

J'en ay ſujet. Où mettre mon argent ?

M. DUCLOS.

Mariez ma niéce.

M. MINET.

Voila un bel oiſeau ! Dans dix ou douze ans d'icy nous pourrons y ſonger. Cependant voila de l'argent qui ne produit rien. Où le mettre encore une fois ? Chez le Roy, on paye fort exactementtous les quartiers ; cela va le mieux du monde; mais dans quarante ou cinquante ans d'icy, vous m'en direz des nouvelles.

M. DUCLOS.

Dieu le veuille, mon frere; mais j'ay bien la mine de garder un profond ſilence là-deſſus en ce temps-là.

M. MINET.

Seriez-vous d'avis de le mettre en rentes ſur particuliers ? Si l'on veut ne revoir jamais ſon argent, ſe faire des procès & des ennemis, voila le vray ſecret. Le monde eſt ſi trompeur aujourd'huy ! Vous connoiſſiez M. Folineau ? Vous luy auriez confié tout votre bien, n'eſt-il pas vray ?

M. DUCLOS.

Aſſurément.

M. MINET.

On l'accuſe pourtant d'avoir fait de faux contracts, hein ? D'avoir contrefait des ſignatures : plaiſt-il ? Il ſera pendu. Je ne ſçay ſi je m'explique.

M. DUCLOS.

Vous vous expliquez parfaitement bien.

M. MINET.

C'eſt pour vous dire que, quand on donne ſon argent, il y faut regarder à deux fois. Ainſy, mon frere,

tout bien confidéré, je fuis à plaindre, & très à plaindre. Cependant il ne faut pas laiffer d'aller recevoir un rembourfement chez M. Goupinet, mon Notaire, & c'eft pour cela que je vous ay mandé, par ce qu'on fe trompe moins à compter de l'argent quand on eft deux. Allons, mon frere, je crains qu'on ne nous attende.

SCENE IV.

MERVILLE.

L'embarras où je voy mon pere eft bien différent de celuy où je me trouve. Il eft dans une inquiétude mortelle de fe voir beaucoup d'argent comptant & de ne fçavoir où le placer. Et moy, je fuis au defefpoir de n'en avoir point & d'avoir tant d'endroits où le mettre. Car, fans compter mes dettes, que je voudrois bien acquiter, n'y a-t-il pas la foire, l'Opéra, la comédie, la paume, le billard[1], & cent autres endroits où je placerois agréablement mon denier? C'eft eftre bien ingénieux à fe rendre miférable, que de fe tourmenter d'avoir trop d'argent comptant, & voilà une forte d'affliction bien incompréhenfible! Mais il me femble que j'ay ouy Bertrand, & c'eft ce qui m'a fait defcendre. Le voilà juftement.

1. La paume, très ancienne, et le billard, relativement récent, étaient d'habitude réunis entre les mains du billardier-paulmier.

SCENE V.

MERVILLE, BERTRAND.

MERVILLE.

Hé bien, d'où viens-tu ? te voilà bien échaufé.

BERTRAND.

Je viens de bien courir pour voftre bal. J'ay fait apporter fix beaux luftres, que l'on va pendre dans la falle. J'ay pris chez la Lefèvre deux douzaines de bouteilles de limonade, trois baffins de confitures fèches à la rue des Lombards & un cent de belles oranges de Portugal à la rue de la Coffonnerie[1].

MERVILLE.

Comment payer cela ? Et comment as-tu trouvé du crédit !

BERTRAND.

J'ay dit que c'eftoit pour M. voftre pere. Ils m'auroient donné la boutique fi je l'avois demandée.

MERVILLE.

Je le croy bien ; mais que deviendrons nous quand ces marchands iront trouver mon pere ? Je ne croy pas que tu n'ayes entrepris de me faire enrager : me

1. « Il y a un grand nombre de confiseurs rue des Lombards... Les épiciers de la rue de la Cossonnerie vendent... des oranges et des citrons de Provence, de la Chine et du Portugal », dit du Pradel dans son *Livre commode des adresses,* contemporain de notre comédie.

voilà dans une belle ſituation d'eſprit pour danſer au bal !

BERTRAND.

J'oubliois de vous dire que j'ay donné ordre à un petit ſoupé, qui ſera le plus joly du monde : un faiſan, deux gelinotes de bois, quatre perdrix, deux becaſſes, deux pluviers, un oiſeau de rivière & douze mauviettes. Voilà voſtre plat de roſt ; le reſte du repas ira à proportion. Cela eſt honneſte pour huit perſonnes que vous ſerez.

MERVILLE.

Qui ſont ces huit perſonnes ?

BERTRAND.

Madame Deſchamps & Mademoiſelle ſa fille, Mademoiſelle Valentin & Mademoiſelle Mariane, M. Babinet, M. Voltigeant, vous & le gros La Goupillière, le bon amy de Madame Deſchamps. J'ay fait venir des liqueurs qui ſont enchantées, avec douze bouteilles du meilleur vin de Champagne. Huit bouteilles auroient ſuffy ; mais le buffet en boira bien quatre, ſur ma parole.

MERVILLE.

Mais dis moy, malheureux, qui payera cette dépenſe ?

BERTRAND.

Ce ſera voſtre Père & moy qui la payerons. Or ça, point tant de bruit ; j'ay calculé vos dettes, & la dépenſe de votre bal : tout cela ne va qu'à quinze piſtoles au plus. Vous voilà bien embaraſſé !

MERVILLE.

Quand on n'a pas un ſou, quinze piſtoles & quinze cens piſtoles, n'eſt-ce pas la meſme choſe ?

BERTRAND.

Nenny vrayment. Parlons raiſon : ſi demain matin j'acquitte toutes vos dettes, & que je me trouve encore quinze piſtoles entre les mains, pour tirer ſur moy dans la rencontre, ſeray-je un habile homme?

MERVILLE.

Habiliſſime.

BERTRAND.

Ecoutez donc ce que je vay vous dire. Hier au ſoir M. votre pere me demanda des nouvelles de vos études, car il me croit un grand perſonnage. Et, entre nous, je croy que nous ſommes luy & moy à deux de jeu en ſcience & en belles lettres. Il étoit de la meilleure humeur du monde; car il eſtoit venu l'après-diſnée un emprunteur au denier ſept[1] fort bon & fort ſolvable. Comment vont les études de mon fils? me dit-il. Aſſez bien, luy répondis-je; mais comme un ſoldat, quelque brave qu'il ſoit de ſa perſonne, ne peut rien faire s'il n'a des armes, il ne faut pas s'attendre que M. de Merville faſſe jamais grand'choſe dans la profeſſion d'Avocat où vous le deſtinez, s'il n'a des livres, & de bons livres. En a-t-il pas ? me dit-il. Voilà de beaux fichus livres, luy repondis-je ; il luy en faut bien d'autres. Il n'eſt pas, continuay-je,

1. C'est-à-dire s'engageant à payer pour intérêts la septième partie du capital.

que vous n'ayez ouy parlé de M. Garenceau, jeune avocat, qui avoit tant de réputation. On crevoit de monde dans la Grande Chambre quand il plaidoit, & il eut trois femmes étouffées un jour qu'il plaidoit contre un impuiffant. Hé bien, toute fon habileté ne luy venoit que des bons livres que fa mère luy avoit achetez. Il mourut il y aura demain huit jours, & cette bonne mère, qui eft inconfolable, cherche à vendre ces Livres pour fe faire une pièce d'argent dont elle a befoin. Comme je fonge toujours à ce qui peut vous eftre profitable, ainfy que mon devoir & ma confcience m'y obligent, & que cette dame a de la bonté pour moy, je luy ay dit que vous pourriez peut eftre vous en accommoder pour M. votre fils. Hélas ! me dit-elle, j'en ferois ravie. Ils me reviennent à près de huit cens francs; mais comme je fçay que c'eft de l'argent comptant, je les donnerois pour trente louis d'or. Je les feray porter chez luy, quand il luy plaira, & s'il ne s'en accommode pas, je les feray raporter céans, fans qu'il luy en coufte rien que la peine de les voir.

MERVILLE.

Qu'ay-je affaire de tout ce long récit ?

BERTRAND.

Donnez-vous patience. Cette propofition mérite d'eftre écoutée, me dit M. votre pere ; mais il faut prendre un bon libraire, qui en faffe l'eftimation : fais aporter demain les livres & prie de ma part M. Bardin[1]

1. Il semble que ce nom soit formé en imitation de celui du fameux libraire Barbin, chez qui Perrault lui-même a publié plusieurs de ses livres.

de venir icy; il eſt habile, & homme d'honneur. C'eſt luy qui me vendit il y a trente ans une paire d'Heures que j'ay encore.

MERVILLE.

Voilà une belle expédition que tu as faite là! J'ay par ma foy bien affaire de Livres; c'eſt bien là ce qui me manque! Mais, à propos de Livres, qui diable s'eſt aviſé de faire deſcendre les miens de ma chambre & de les mettre dans cette grande ſalle? Eſt-ce qu'on veut que je donne le bal dans une bibliothèque?

BERTRAND.

Voilà une choſe bien malaiſée à deviner. Il ne voit pas que toute l'hiſtoire que j'ay contée à ſon père n'eſt qu'une fable, & que je fais acheter au bonhomme les livres de ſon fils, comme ſi c'étoient ceux de M. Garenceau. Je ſuis ſeur que ma fourbe réuſſira & que, ſi je l'avois entrepris, je vendrois encore au bonhomme les meſmes livres dans quinze jours d'icy. Il lui ſuffit qu'il croye trouver bon marché : c'eſt un piège où on ne manquera jamais de le faire tomber quand on voudra. Mais je l'entens; allez-vous en, & me laiſſez icy.

SCENE VI.

M. MINET, BERTRAND.

M. MINET.

Qu'eſt-ce que je viens de voir dans cette ſalle? Sont-ce les Livres de feu M. Garenceau!

BERTRAND.

Ouy, Monſieur; on ne fait que de les aporter.

M. MINET.

Il me ſemble qu'il n'y en a guère pour le prix qu'on en demande.

BERTRAND.

Il y en a une quantité honneſte; mais vous ſçavez, Monſieur, que c'eſt particulièrement à la qualité qu'il faut s'attacher en fait de Livres. Voilà M. Bardin qui vient tout à propos.

SCENE VII.

M. MINET, M. BARDIN, BERTRAND.

M. MINET.

Donne-moy un ſiège, Bertrand, que je m'aſſeye. Monſieur Bardin, c'eſt pour eſtimer cette tablette de livres, qu'on me propoſe d'acheter pour mon fils, que je vous donne la peine de venir. Je vous diray franchement qu'il n'y a que le bon marché qui puiſſe m'en faire envie.

BERTRAND.

En voicy le mémoire, qu'on m'a donné avec les livres.

M. BARDIN.

Voilà qui eſt le mieux du monde: cela nous épargnera la peine de les oſter & de les remettre.

(Il lit.)

Mémoire des Livres de M. Garenceau. Traité où l'on examine pourquoy toutes les bonnes femmes ont les ongles yelus.

M. MINET.

Eſt-ce qu'il y a des femmes qui ont du poil aux ongles? Voilà qui eſt curieux. Feuë ma femme les avoit fort liſſes.

M. BARDIN, *continuant à lire.*

Hiſtoire veritable d'un monſtre né à Paris, moitié femme & moitié fontange [1].

Diſcours sur les anciens.

M. MINET.

Qu'eſt-ce que ce Diſcours ſur les Anciens?

M. BARDIN.

C'eſt un diſcours qui fait voir que les Anciens ſont bien d'autres gens que les Modernes.

M. MINET.

Qui en doute? C'eſtoient veritablement de grands hommes. J'ay ouy dire qu'ils mangeoient la moitié moins que nous & qu'ils faiſoient valoir leur argent au denier quatre. Nous ne ſommes aujourd'huy que des miſerables en comparaiſon de ces grands perſonnages [2].

M. BARDIN.

Il ſeroit long, monſieur, d'examiner tous ces livres

1. Les fontanges avaient pris de telles dimensions qu'il avait fallu hausser les portes pour leur livrer passage et que quelques-unes s'élevaient au-dessus de la tête presque de la hauteur du corps.

2. Avons-nous besoin de rappeler, pour expliquer cette raillerie, que Perrault était le grand champion des modernes?

l'un aprés l'autre; mais, à veue de païs, je vous diray que ſi je les avois dans ma boutique, ils n'en ſortiroient pas pour huit cens francs. Si l'on vous les donne pour ſix cens, c'eſt un marché donné.

M. MINET.

On me les laiſſe pour trente Louis d'or.

M. BARDIN.

Trente Louis d'or ? J'en donne cinquante tout à l'heure.

M. MINET.

Voila qui eſt donc bien. Tiens, Bertrand, voila les trente Louis d'or; porte-les inceſſamment à madame Garenceau, & luy fais mes baiſe-mains. Monſieur Bardin, je vous ſuis bien obligé de la peine que vous avez priſe. Je ne manqueray pas d'aller chez vous vous en rendre graces & m'acquiter de mon devoir.

M. BARDIN.

Je ſuis, monſieur, toujours à voſtre ſervice, quand il vous plaira m'honorer de vos commandemens.

BERTRAND.

C'eſt un compere que ce M. Bardin. Il a bien vendu d'autres livres que des paires d'Heures & des breviaires. Il en débite de bien gaillards : on m'a dit qu'il imprimoit le Buſſi Eccleſiaſtique[1].

2. Du Pradel, dans son édition de 1691, après avoir énuméré les principaux ouvrages que vend Barbin, ajoute : ... « Et beaucoup de livres galans. » Le *Bussi ecclésiastique* est une allusion à ce livre en forme d'Heures, avec portraits de maris célèbres par leurs infortunes conjugales, qui avait été composé par Bussy-Rabutin. Boileau en a parlé

M. MINET.

Donne tous ces livres-là à mon fils : dis-luy bien qu'il ne s'avife pas de m'aller lire tout cela en quinze jours.

SCENE VIII.

MERVILLE, BERTRAND.

BERTRAND, *en montrant les trente louis d'or.*

Hé bien, ne voila-t-il pas de quoy payer fes dettes & de quoy faire le garçon?

MERVILE.

Oüy. Mais comment apelles-tu cette galanterie?

BERTRAND.

Vous l'apellerez comme il vous plaira; mais je ne vous rendray jamais un fi grand fervice, ny à M. voftre pere. Sans moy, vous eftiez perdus de réputation l'un & l'autre, au lieu qu'on va dire prefentement : M. Minet eft ferré, à la vérité; mais dans l'occafion, il fait les chofes honneftement. Son fils? C'eft un galant homme qui se démefle fort bien de tout & qui fçaura bien ufer des grands biens que luy laiffera M. fon pere. Croyez-moi, vous en vaudrez mieux efcu que vous ne valiez maille.

dans un vers de sa 8e satire, et on peut voir là-dessus la note de Brossette. Le mot de Bertrand pourrait être d'ailleurs simplement une allusion à l'*Histoire amoureuse des Gaules.*

SCENE IX.

MERVILLE, BERTRAND, MARIANE, LISETTE, LA GOUPILLIERE.

LISETTE, *en avançant la teſte ſur le théâtre.*

Eſt-il ſorty?

BERTRAND.

Oüy, öüy, vous n'avez qu'à entrer. Voila des fontanges, morbleu, voila des fontanges!

MERVILLE.

Elles ſont admirables. Ce ſont de vrayes fontanges pour un jour de bataille.

BERTRAND.

Je les croy de la couvée de Mars, car elles ſont de la grande engeance.

LA GOUPILLIERE.

Vous aurez, monſieur, bien de l'honneur à tout cecy : la ſalle eſt admirablement bien parée, & je viens de voir les apreſts d'un ſoupé qui promet beaucoup.

MERVILLE.

Allons le manger tel qu'il eſt, le plus toſt que nous

pourrons, car il faut eſtre de bonne heure dans la ſalle pour recevoir la compagnie.

BERTRAND.

Vous pouvez, meſſieurs & meſdames, aller ſouper quand il vous plaira : nous allons boire à voſtre ſanté.

FIN.

XII

JOBÉ

LE BATTEAU DE BOUILLE

J. Jobé n'a son nom dans aucun dictionnaire biographique, pas même dans la Biographie normande, *de M. Th. Le Breton, et les renseignements qu'on possède sur lui se réduisent aux titres de ses ouvrages, qui ne sont pas nombreux. Outre la pièce que nous reproduisons, il n'existe sous son nom qu'une traduction des odes d'Horace (*Horace, 1re partie, *Rouen, Veuve d'Antoine Maurry,* 1686, *in*-12), *qui n'est pas à la Bibliothèque nationale. Il vécut sans doute relégué toute sa vie dans la ville où ses deux ouvrages ont paru. C'est un Normand pur-sang, qui se trahit, ou plutôt qui s'étale à chaque page de sa comédie et que dénoncent moins encore le cadre et le sujet, que les idiotismes, les allusions locales, la saveur de terroir dont elle est remplie.*

Il paraît avoir existé deux formes du Bateau de Bouille, *l'une en prose, l'autre en vers, mais toutes deux sans date; la première, en outre, sans nom de ville, ni*

d'imprimeur. Celle-ci a été décrite par La Vallière dans sa Bibliothèque du Théâtre-Français; *il ajoute qu'elle est dédiée à la marquise de Bonneval. La seconde, dédiée au marquis* (*J.-B. Besongne, in-*12), *se trouve décrite dans tous les ouvrages spéciaux. C'est la seule que nous connaissions, et nous pouvons ajouter, la seule que l'on connaisse aujourd'hui. M. Ed. Frère n'enregistre l'autre dans sa* Bibliographie normande *que d'après La Vallière. Malgré la précision des renseignements que donne ce dernier, et qui semblent indiquer nettement qu'il décrit* de visu, *on serait tenté de croire à une erreur provenant d'un examen rapide et superficiel, qui aurait fait confondre deux exemplaires, deux éditions, avec deux formes différentes de la pièce. Mais comment accuser d'une telle bévue l'exact, le consciencieux, le savant rédacteur de la* Bibliothèque du Théâtre-Français? *Quoi qu'il en soit, je ne sache pas qu'on ait revu depuis lors cette pièce en prose, qui aurait été évidemment la première forme du* Bateau de Bouille.

La pièce en vers est devenue elle-même rarissime. La Bibliothèque de l'Arsenal en possède un exemplaire, sur lequel a été prise notre copie. Celui de la Bibliothèque lnationale a disparu, et nous en avons vainement demandé la communication. L'exemplaire que possédait M. de Soleinnes, et qui a figuré ensuite dans le catalogue Lechevallier, avait son titre refait à la main : c'est celui qui a servi à la réimpression page pour page donnée en 1867 *par la Société des bibliophiles normands, et tirée à petit nombre, avec le nom de chaque souscripteur imprimé sur la première page (Rouen, imprimerie de Henri Boissel).*

Après Paris, Rouen était déjà au XVIIe *siècle l'une des*

villes de France les plus célèbres par ses productions et ses représentations dramatiques; on sait qu'elle a tenu à honneur de garder cette tradition. C'est la patrie des deux Corneille. Molière y joua. Chapuzeau nous apprend que les troupes de Paris, spécialement celle du Marais, aussitôt que le succès venait à chômer dans la capitale, gagnaient la province, en commençant toujours par Rouen. Nous avons un certain nombre de pièces du XVIIe *siècle qui ont été représentées et imprimées dans cette ville. On y publiait encore plus de farces.*

Quelle est la date du Bateau de Bouille? *Tous les bibliographes dramatiques ont commis à ce sujet une grosse erreur, qu'ils répètent consciencieusement les uns après les autres. La Vallière classe la pièce en prose vers* 1655, *et l'autre vers* 1660. *M. Ed. Frère adopte ces dates dans sa* Bibliographie normande, *et aussi le* Catalogue Soleinnes, *comme on le voit par les commentaires du rédacteur. Elles avaient été déterminées très légèrement d'après un passage de la scène* 20, *où il est parlé de la* Cléopâtre *comme d'un roman nouveau. Il suffit de se reporter à l'endroit pour voir que cette assertion a été mise par l'auteur dans la bouche d'une lectrice ignorante dont il veut se moquer, et qu'elle est relevée non pas une fois, mais deux fois par un autre personnage. Et de même qu'on avait mal lu la scène* 20, *on n'avait pas lu la scène* 17, *où l'énumération des campagnes de Tue-tout reporte formellement la date de l'ouvrage à l'an* 1691 *pour le moins, ou plutôt à* 1692. *Cette énumération a beau être fantastique et faite par un matamore, il est trop clair qu'il ne pouvait deviner à l'avance les sièges et les batailles auxquels il se vante d'avoir assisté. Seul*

M. Ed. Méry, qui a écrit la notice pour l'édition de la Société des bibliophiles normands, ne s'y est pas trompé ; encore recule t-il insuffisamment la date de la pièce, en adoptant l'année 1690 : *la prise de Carmagnole qui s'y trouve mentionnée est de* 1691. *Je croirais même volontiers que la pièce a été composée à l'occasion de la réorganisation définitive du service des bateaux de Bouille, par un règlement de* 1693[1].

Cette rectification de date a pour conséquence, il faut bien le reconnaître, d'enlever à la pièce une partie de l'intérêt qu'on lui avait attribué. En voyant figurer le procureur Rollet parmi les personnages, des imaginations trop vives en avaient aussitôt conclu que c'était l'original du vers fameux de Boileau. Combien n'était-il pas curieux de retrouver ici la première épreuve du fripon immortalisé par le satirique et de le surprendre, pour ainsi dire, en flagrant délit, jouant un tour de sa façon ! Le plaisir de cette découverte était assurément pour quelque chose dans la facilité avec laquelle on adoptait la date de 1655 *ou* 1660 *pour le* Bateau de Bouille, *ou du moins il détournait de contrôler celle-ci trop sévèrement, de peur de faire évanouir le fantôme d'une si piquante rencontre.*

Après avoir signalé ce premier point, le catalogue Soleinnes ajoute : « Il y a en outre dans cette pièce, pleine de détails de mœurs normandes, un fougueux plaideur nommé Processif, *qui a probablement donné à Racine l'idée des* Plaideurs *et du personnage de Chicaneau. » Ce seraient là bien des bonheurs et bien des mérites pour*

1. Voy. *Revue de Normandie,* 1869, p. 484.

la petite comédie de Jobé; mais, hélas! l'original du Chicaneau de Racine disparaît comme l'original du Rollet de Boileau, avec la date fantastique assignée d'abord au Bateau de Bouille.

Rollet ou Rolet semble bien avoir été un personnage réel, que le satirique, coutumier de pareilles personnalités, cloua tout vif dans ses vers, non toutefois sans atténuer sa hardiesse, dans la deuxième édition, par une note où il le désignait comme un hôtelier du pays blaisois. Brossette a retracé son histoire dans son commentaire sur la première satire. On sait qu'il avait une si détestable réputation au Palais, où il ne se faisait pas faute d'occuper sous main pour les deux parties adverses, qu'on l'y appelait l'âme damnée *et que Lamoignon, pour désigner un fripon insigne, disait : « C'est un Rolet », ce qui pourrait bien être la véritable origine du vers de Boileau. On le rencontre plusieurs fois, dans les pièces recueillies par M. Campardon, poursuivant contre le jeune Baron, puis contre Molière et sa veuve, le payement d'une créance du comédien Filandre. Mais il faut renoncer à en chercher le type dans la pièce de Jobé : c'est tout simplement celui-ci, au contraire, qui a pris à Boileau, pour incarner son procureur fripon, un nom déjà passé en proverbe. S'il est vrai, comme le dit Brossette, que, dans une première édition de la satire de Boileau faite à Rouen en* 1665, *on ait mis un autre nom à la place de celui de Rolet, peut-être parce que Rolet était natif du pays de la chicane, ce scrupule n'existait plus en* 1692. *De même, les* Plaideurs *étant de* 1668, *s'il y avait filiation entre les pièces et les personnages, ce serait des* Plaideurs *au* Bateau de Bouille *et de Chicaneau à Processif. Mais,*

comme on le verra en note, l'affaire racontée par ce dernier et qui suggère aussitôt un rapprochement avec le personnage de Racine est un procès local dont le souvenir vivait toujours dans le pays.

Que reste-t-il donc au Bateau de Bouille? *D'abord son extrême rareté. Puis la curiosité de certains détails. C'est une pièce épisodique, sans mérite littéraire, il est vrai, mais vive, réaliste, amusante, où se peint au naturel un tableau des mœurs normandes vers la fin du* XVIIe *siècle, où la classe bourgeoise et la classe populaire sont mises en scène dans toute la vérité de leur mouvement quotidien et de leur langage ordinaire. Le cadre choisi par l'auteur ajoute encore à ce caractère de réalité. Un comédien du Marais, Chevalier, avait composé en* 1662 l'Intrigue des carosses a cinq sols, *en prenant pour théâtre ou pour pivot de l'action les* omnibus *alors tout récemment inventés: Jobé a fait quelque chose d'analogue, en substituant au véhicule parisien le bateau faisant le service entre Rouen et la Bouille.*

Le bateau de Bouille, chanté par Grisel dans son poème latin des Fastes de Rouen *et par Ferrand dans sa* Muse normande, *avait presque la célébrité du fameux coche d'Auxerre.*

« *La Bouille dit le* Dictionnaire géographique *de Th. Corneille, dont le renseignement se rapporte à l'an* 1702, *bourg de Normandie fort connu à cause qu'il est le passage pour aller de Rouen dans les diocèses de Lisieux, de Seéz, d'Avranches, de Coutances et de Bayeux, est situé sur la Seine, à cinq lieues de Rouen, proche de Mauny, et à deux de Bourgtheroulde et de Bourgachard. On trouve à la Bouille de grands bateaux cou-*

verts, qui en partent tous les jours trois fois pour Rouen et qui en reviennent le même jour. On y trouve aussi des chevaux de trait pour le Pont-Audemer, qui n'en est éloigné que de sept lieues, et pour plusieurs autres routes. » *Ces chevaux sont les* mazettes *dont il est question dans la pièce. Le trajet durait quatre heures, au pas de deux chevaux sur les chemins de halage. Le pont était habituellement encombré de caisses à volailles, de peaux, de paniers de légumes et de fruits, de paquets et marchandises de toute sorte, de pourceaux et de bestiaux au milieu desquels les passagers se démêlaient comme ils pouvaient. A la fin du* XVIe *siècle, on ne faisait payer qu'un sol par personne et le règlement de* 1693 *défendait de prendre plus de deux sols, en accordant la franchise pour les paquets qui ne dépassaient point douze livres.*

On trouvera sur ce service, déjà établi « de toute ancienneté » vers la fin du XVIe *siècle et qui avait pris un développement considérable depuis* 1665, *tous les renseignements qu'on pourra souhaiter dans la notice de l'édition donnée par la Société des bibliophiles normands et dans l'article déjà cité de la* Revue de Normandie. *Leur intérêt est purement local, et nous n'avons pas à les reproduire ici.*

Nous avons réimprimé l'édition originale telle quelle, nous bornant à rectifier la ponctuation, qui, suivant l'usage, est extrêmement défectueuse.

LE BATTEAU DE BOUILLE

COMEDIE[1]

A

MESSIRE GUY DUVAL,

CHEVALIER, MARQUIS DE BONNEVAL,
SEIGNEUR DE LA HOUBLONNIÈRE,
CONDÉ, MOULINEAUX, ETC., CONSEILLER EN LA COUR[2]

MONSIEUR,

La crainte que j'ay que ce petit Ouvrage ne ſoit pas de votre goût m'a fait différer longtemps à vous l'offrir, mais le deſir que j'ay d'avoir quelque part dans l'eſtime dont vous honorez mon Pere l'a enfin emporté par deſſus toutes les raiſons qui ſembloient me devoir empeſcher de vous le préſenter. Je crois, Monſieur, que vous aurez aſſez de bonté pour me pardonner la confiance que j'y ay, & que vous ne refuſerez pas l'honneur de voſtre protection à tant de perſonnes dont ce Bateau eſt remply. Pour vous y engager d'autant plus fortement, je ne parleray icy ny de vos vertus, ny de

1. A Rouen, chez Jean-Baptiste Besongne, ruë Écuyère, au Soleil Royal. — Avec permission.

2. Il était conseiller depuis 1678 et fut nommé président en 1700, comme l'avait été son père, mort depuis 1674.

cette aſſiduité avec laquelle vous vous diſpoſez à remplir un jour glorieuſement le Tribunal de Juſtice, ſur lequel Monſieur voſtre Père rendoit autant d'oracles qu'il prononçoit d'arreſts. C'eſt me faire beaucoup de violence, que de ne mettre pas dans leur jour ces belles qualitez qui vous rendent également cher & recommandable aux perſonnes qui ont l'honneur de vous approcher. Mais auſſi j'eſpère que cette violence que je me fais vous obligera à ne regarder cette bagatelle que comme un effet de mon zèle, & de l'envie que j'ay d'eſtre à jamais, Monſieur,

Voſtre très humble & très obéiſſant ſerviteur,

J. Jobé.

LE BATTEAU DE BOUILLE

COMEDIE

ACTEURS :

MADAME FINOT.
ELISE, fille de Madame Finot.
CLORIS.
MADAME PLAIDENCOURT.
COLETTE.
CLAUDINE, fille de Colette.
SYLVIE.
CLITANDRE, amant de Cloris.
MADAME DE VIRE.
MONSIEUR DE VIRE.
LE MARQUIS D'HABIT RAS.
BOUILLET, maiſtre du Batteau.
ROLLET, procureur.
GAZET.
CROCQUET, ſergeant.
TUETOUT.
TERRIBLET.
CRISPIN, valet de Terriblet.
VALERE, amant d'Éliſe.
MONSIEUR PROCESSIF.
DUPABLE.
TIRESOU, filou.
GASCON.
GROS-JACQUES, villageois.
QUATRE BATTELIERS.
DEUX LAQUAIS DU MARQUIS.

La ſcène eſt ſur le Port de Roüen, proche la porte Saint-Éloy.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

COLETTE, CLAUDINE.

COLETTE.

Adieu, ma fille, adieu : tiens toy toujours bien ſage,
Sois bien fidèle.

CLAUDINE.

Hélas ! je n'ay pas le courage
De vous pouvoir jamais dire adieu.

COLETTE.

Mais ſur tout
Ecoute, à cajoler ne va pas prendre gout.
Les gens ſont bien plus fins dedans ces grandes villes
Qu'ils ne ſont au Village ; avec leurs voix civiles
Ils vous viennent d'abord faire leurs complimens,
Ils vous prennent les mains, vous font de grands ſermens
Qu'ils n'ont que pour vous ſeule une amitié trés forte,
Et tel jure ſouvent que le malin l'emporte
Qui, lorſque d'une fille il a volé l'honneur,
S'en mocque par après.

CLAUDINE.

Oh ! vrayement pour ma ſœur,
Paſſe ; mais quant à moy, je ne ſuis pas ſi ſotte !
A m'en conter vrayement que quelque homme ſe frotte,
Il verra de quel air je le rembarreray !

COLETTE.

Adieu, ma fille, adieu.

CLAUDINE.

Que j'ay le cœur outré !
Ma pauvre mere, hélas ! faut-il que je vous quitte ?
Mais le Batteau, je crois, ne s'en va pas ſi vite ;
Je vas reſter icy juſques à ſon départ.

COLETTE.

Non, quand il partira peut eſtre il ſera tard.
Retourne à ton logis, ma fille, car ton Maiſtre
Contre toy ſe mettroit en colère peut-eſtre.

CLAUDINE.

Je ne reſteray donc point icy plus longtems.
Adieu.

SCENE II.

COLETTE, CROCQUET.

CROCQUET.

Comment, morbleu, deux heures que j'attens;
Et le Batteau n'eſt point encor party ! J'enrage.

Que la pefte foit fait de tout le battelage !
C'eft fe mocquer des gens, & fi l'on faifoit bien,
Afin d'apprendre à vivre au Battelier de chien,
Morbleu, l'on le mettroit à quelque bonne amende.
Voyez donc à quelle heure il faut que l'on attende !
Il doit partir à fix, il en eft bientoft fept :
Déjà l'on devroit eftre au delà de Croiffet[1].
Pour le faire enrager, morbleu, j'aurois courage
D'aller quelque part prendre un cheval de loüage,
Et là de le laiffer avecque fon Batteau
Aller la tefte au fonds, & fe noyer dans l'eau.

SCENE III.

COLETTE, CROCQUET,
BOUILLET, *l'aviron fur l'épaule.*

BOUILLET.

Combien font-ils icy qui n'ont point mangé foupe ?
Deux tout en gros : comment quelle diable de troupe !
Oh ! voilà pour me faire aller en caroffe, oüy !
Nous avons tout loifir de boire.

CROCQUET.

Mon amy,
Dis moy de grace, es-tu de ce batteau le maiftre ?

1. Village sur la rive droite de la Seine, au tiers du chemin, en venant de Rouen.

BOUILLET.

On me le fait accroire.

CROCQUET.

Hé comment, maudit traiſtre,
Ne devrions nous pas eſtre déjà partis ?

BOUILLET.

Comment dis-tu cela ? Songe à ce que tu dis :
Si tu me fais te prendre avec ta grande latte,
Comme diable je vas te rafraîchir la ratte !
Va, va, ſi tu me crois, ſans te mettre en courroux,
Tu t'en retourneras boire encore deux coups ;
Auſſi bien te voila tout pâle & tout blaſphème.
Va, va-t'en boire un coup ; j'en vas faire de même.

CROCQUET.

Quoy, morbleu ! qu'un coquin, des coquins le plus grand,
Me chante poüille au nez, morbleu non ! Un ſergeant
Me va bientoſt vanger de cet affront inſigne.
Allons, allons quérir mon compère la Vigne.
Sçais-tu bien qui je ſuis ?

BOUILLET.

Qui vous eſtes ? ma foy,
Non. Si Dieu vous connoiſt auſſi peu comme moy,
Vous courrez grand hazard.

CROCQUET.

Je ſuis ſergeant à maſſe.

BOUILLET.

Hé bien, dans mon Batteau vous pouvez prendre place.

CROCQUET.

Morbleu ! m'avoir traité ! Tu n'es qu'un impudent.

BOUILLET.

Et teſtigué, Monſieur, fuſſiez-vous Préſident,
Eſt-ce que pour deux ſols?...

CROCQUET.

Comment ! Me chanter pouille !

BOUILLET.

Qu'on gagne à vous porter d'icy juſqu'à la Boüille,
Cinq lieuës de chemin...

CROCQUET.

Il eſt de mon honneur
De m'en venger ; allons.

BOUILLET.

C'eſt de quoy j'ay grand peur.

SCENE IV.

VALÈRE, COLETTE, *aſſiſe*, BOUILLET.

BOUILLET.

Peſte, qu'à s'aſſembler le monde icy demeure !

VALÈRE.

Va-t-on bientoſt partir ?

BOUILLET.

Oüy, Monſieur, tout à l'heure.

VALÈRE.

Auſſi car il eſt tard.

BOUILLET.

Je m'en vas avertir
Quelques-uns de mes gens, puis auſſitoſt partir.

SCENE V.

VALERE, CROCQUET, COLETTE, *aſſiſe.*

VALÈRE.

Mais quoy! Je ne vois guère encore icy de monde.

CROCQUET.

Infame ſcélérat, va, le ciel te confonde!
Car pouſſer un marraut de la façon à bout,
On perdroit ſon argent & puis ce feroit tout.

VALÈRE.

Qu'avez vous donc, Monſieur? vous ſemblez en colère.

CROCQUET.

Ouy, j'ay dedans l'eſprit une petite affaire
A quoy je ne devrois toutefois pas ſonger.

VALÈRE.

Certaine affaire auſſi commence à m'affliger:
Je penſois en ce lieu rencontrer une fille
Que je crois qu'on peut dire aſſurément gentille;
Je la dois èpouſer, & nous devons tous deux

Partir dans ce Batteau pour aller à Lyſieux,
Et je ne la vois point. Vous ne l'auriez pas vüe ?

CROCQUET.

Non.

VALÈRE.

Ny vous, bonne femme, &...

COLETTE.

Non.

VALÈRE.

Cela me tuë.

CROCQUET.

Monſieur, pour diſſiper notre commun chagrin,
Seriez-vous homme à prendre un petit doigt de vin ?

VALÈRE.

Non, Monſieur, je vas voir dans mon ſort déplorable
Si je ne ferois pas aſſez...

CROCQUET.

Quoy ?

VALÈRE.

Miſérable
Pour que l'aimable objet dont je ſuis enchanté
De ſon amour pour moy maintenant dégoûté...

CROCQUET.

L'admirable penſée ! Il va voir ſa maitreſſe.
Allons, faiſons un tour auſſi, ſi rien ne preſſe.

SCENE VI.

COLETTE, MADAME FINOT, ELISE.

ÉLISE.

Hé bien, me croirez-vous, ma mère, une autre fois?
N'avois-je pas raifon lorfque je vous difois
Qu'il n'avoit point pour moy de tendreffe fincère,
Et que, quand ce viendroit à conclure l'affaire
Il tireroit du long! Je vous l'avois bien dit,
Tout ce qu'il en faifoit n'étoit que jeu d'efprit,
C'étoit afin de voir ce que je pourrois dire,
Voir fi je l'aimerois, & puis après s'en rire.

MADAME FINOT.

Hé la la, doucement, il n'a pas trop manqué
Et peut eftre qu'il eft quelque part fur le quay;
Devant que le Batteau parte, il viendra peut être.

COLETTE.

Madame, vous parlez d'un jeune homme?

ÉLISE.

Le traitre,
Après m'avoir promis de m'époufer!

COLETTE.

Bien fait,
Qui porte à fa cravatte...

MADAME FINOT.

Ouy.

COLETTE.

De large volet[1].
Il ne fait que ſortir.

MADAME FINOT.

Hé bien, voyez, ma fille.

COLETTE.

Il eſt avec un...

MADAME FINOT.

Qui ?

COLETTE.

Manière de ſoudrille.

MADAME FINOT.

Où ?

COLETTE.

Chercher, diſoit-il, ſa maitreſſe.

MADAME FINOT.

Voyez,
Votre Amant eſt de vous en peine, & vous criez.

SCENE VII.

MADAME FINOT, ÉLISE, M. PROCESSIF, COLETTE.

M. PROCESSIF.

Madame, je vous ſuis ſerviteur. Hé bien, qu'eſt-ce ?

1. Un large ruban qui volète au vent.

Va-t-on bientost partir ? Il est tard : le tems presse
Et je voudrois déjà, pour passer mon soucy,
Me voir à plus de deux cens lieuës d'icy.

MADAME FINOT.

C'est bien loin que cela.

M. PROCESSIF.

Dans l'ennui qui m'accable,
C'est encore trop prez.

MADAME FINOT.

Cela n'est pas croyable.
Monsieur, apparemment vous avez des procez :
Que vous tenez de sacs[1] !

M. PROCESSIF.

Si j'en ay !

MADAME FINOT.

Le succez ?

M. PROCESSIF.

Le succez, le succez[2] ! Ah, ma chère Madame,
Ne m'en parlez pas, car le succez me fend l'ame.

MADAME FINOT.

C'estoit donc un procez, Monsieur, bien important ?

M. PROCESSIF.

Quant à celuy de quoy voicy le sac, pas tant,
Et si ce n'eut esté la longue procédure,
Et de mon Procureur la prévaricature,

1. Il s'agit des sacs où l'on enfermait les pièces d'un procès.
2. Le résultat, l'issue.

J'en aurois eſté quitte à moins de mille écus ;
Mais il m'en coûte trois, s'il ne m'en coûte plus.
Jamais on ne peut voir une cauſe meilleure,
Et ſi[1] je l'ay perduë. Il faudra que j'en meure.
Voicy le fait. Un Geay s'en vient faire ſon nid
Au haut d'un grand poirier qui n'eſtoit pas petit.
Je me faiſois, Madame, un plaiſir incroyable
De voir de ma maiſon, qui n'eſt pas mal logeable,
Ce petit oyſillon, ſur tous autres ſoigneux
De pondre, de couver, faire éclore ſes œufs.
Quand ils furent éclos, ma joye en fut plus grande,
Bon ! Voilà juſtement comme je le demande,
Dis-je, voilà de quoy regaler mes amis.
De cinq œufs tous éclos ſortirent cinq petits,
Après que cette mère euſt, longtems empeſchée,
Pris ſoin à ſes petits de porter la bechée
Qu'en termes plus communs on appelle appâtel...

ÉLISE.

Ciel ! Qui nous a donné ce cauſeur éternel ?

SCENE VIII.

M. PROCESSIF, MADAME FINOT, ÉLISE, CRISPIN.

M. PROCESSIF.

Oh ! oh ! ce n'eſt pas tout, dis-je, il faut prendre garde

1. Et pourtant.

Que lorſqu'à les lever je diffère & retarde,
Il ne prit fantaiſie à ces petits badins,
En s'envolant du nid d'échapper de mes mains.
Allons ſans perdre tems : ils ont plume, ils ont ailes,
Allons les dénicher. Je m'en vas auſſitôt ;
Par ſur ma haye à moy je fais vite un grand ſaut,
Vas au pied du poirier, place l'échelle, monte.
Juſqu'icy tout va bien : perſonne ne m'affronte ;
Mais quand je fus tout juſte au fourcher, j'aperçoi
Ruſtaut, maiſtre de l'arbre, accourir droit à moy :
Qui te fait ſi hardy de monter à mon arbre ?
Dit-il. A ce diſcours, reſté froid comme un marbre :
C'eſt pour prendre, morbleu, luy dis-je, un nid de geai,
Qui panche ſur mon clos. Il me prend par le pié,
Me fait du haut en bas faire la capriole,
Et rompre en tombant preſque une moitié d'épaule
Pour ton droit, ſi tu veux, je m'en vas, m'a-t-il dit,
Prendre les cinq petits & te donner le nid ;
C'eſt plus qu'il n'appartient à toy.

CRISPIN.

La ſage femme
Qui coupa le filet à cet homme...

M. PROCESSIF.

Madame.

CRISPIN.

Ne luy déroba pas ſon argent.

M. PROCESSIF.

Quoy ?

CRISPIN.

Quoy? Rien :
Je ne parle de vous qu'en honneur & qu'en bien.

M. PROCESSIF.

De ne parler jamais de moy qu'il vous ſouvienne.

CRISPIN.

Non, non. Ça, courons dire à mon maiſtre qu'il vienne.

SCENE IX.

M. PROCESSIF, MADAME FINOT, ELISE.

M. PROCESSIF.

Nous ſerions mieux aſſis.

MADAME FINOT.

Il eſt vray.

M. PROCESSIF.

Voilà place.

MADAME FINOT.

La, Monſieur, allons donc.

M. PROCESSIF.

Hé madame, de grâce...
Quand je vis qu'à mes yeux cet effronté pendart
Eut des geays malgré moy déployé l'étendart,
Sur mon cheval je vas auſſitoſt à Coûtance ;

Là devant le Bailly je forme mon inſtance
En crime, dont le ſeul Bailly connoiſt. Ruſtaut
En vicomté ſur moy fait juger un défaut.
J'appelle au Parlement : on appointe l'affaire ;
Notre affaire appointée, on nomme un Commiſſaire.
Le Raporteur nommé, j'eus le vent que bientoſt
Mon procez, bon au fond, alloit faire le ſaut.
Je l'évoque au Conſeil. Après beaucoup de peines,
Le conſeil nous renvoye au Parlement de Rennes.
Là, les Juges honteux d'eſtre Juges de Geays,
A notre Parlement nous fumes renvoyez.
Pour la dernière fois ma cauſe eſt donc inſtruite.
Je ne négligeay pas une ſeule pourſuite ;
Je fais tout faire : enqueſte, appel, production,
Griefs, contrôle, exploits, ſignification,
Mon arreſt du Conſeil, le ſceau, l'exécutoire,
Sentence en conſéquence, acte interlocutoire[1].
J'avois payé Greffier, Clerc, Avocat, Sergeant,
Par tout la bourſe ouverte, & par tout de l'argent,
Et puis au bout du compte enfin, pour tout potage,
Je perds avec dépens ma cauſe, dont j'enrage.
Par notre arreſt, Madame, à la fin il eſt dit
Qu'il aura les oyſeaux, & que j'auray le nid[2],
Se peut-il jamais voir injuſtice plus grande ?

1. Imitation évidente de la tirade de Chicaneau dans les *Plaideurs*, lorsqu'il raconte à la comtesse de Pimbesche sa série de procès contre le propriétaire de l'ânon et de la poule qui ont ravagé son pré.

2. Il paraît que tout ce passage fait allusion à un procès réel et bien typique, qui était resté dans la mémoire populaire, et dont M. Floquet a retrouvé les traces sur les registres du Parlement en l'an 1629 (*Anecdotes normandes*, p. 118). C'est sans doute le même qui a inspiré à D. Ferrand son *cant ryal* sur « le grand procez venu pour un nid de pic ». (*Inventaire de la muse normande*, 1655, p. 85.)

MADAME FINOT.

Avec tous les dépens ?

M. PROCESSIF.

Quoy donc ? Belle demande !

MADAME FINOT.

Vrayment, cet arreſt là n'a guère de raiſon ;
Mais vous a-t'on point fait auſſi de trahiſon ?

M. PROCESSIF.

Quoy donc ! mon Procureur, remply de fourberie,
Agiſſoit de concert avecque ma partie.

MADAME FINOT.

Comment le nommez-vous ?

M. PROCESSIF.

Il s'apelle Rollet.

MADAME FINOT.

Je ſçais bien quel il eſt.

M. PROCESSIF.

C'eſt un fourbe parfait,
Un fripon achevé : ſi du ciel adorable
La bonté pouvoit m'eſtre à ce point favorable !...

MADAME FINOT.

C'eſt luy qui pour avoir des clients chaque jour
Vient en robbe & bonnet au Batteau faire un tour.

M. PROCESSIF.

Il eſt vray, c'eſt luy meſme ; avide de pratique,

Il courroit en chercher jusqu'aux costes d'Afrique.
Si je le rencontrois à quelque coin de bois,
Là, devers Moulineaux[1]... Mais quoy? je l'aperçois,
C'est le franc scelerat : allons, pour le surprendre,
Cachons-nous quelque part d'où nous puissions l'entendre.

SCENE X.

MADAME FINOT, ELISE, ROLLET.

ROLLET.

N'est-il point là quelqu'un qui s'en aille à Bernay?

MADAME FINOT.

Ouy, Monsieur, si je puis vous y servir, j'y vai.

ROLLET.

Si la civilité pouvoit jamais permettre
De vous oser charger d'un petit mot de lettre,
Je vous aurois, Madame, une obligation
Que je reconnoitrois dans quelque occasion.

MADAME FINOT.

Monsieur, vous vous mocquez, ce n'est point l'espérance...

ROLLET.

Mais la lettre, Madame, est de grande importance :
S'il vous plaist, en main propre il faut la rendre.

1. Petit village dans le voisinage duquel subsistent quelques vestiges du château de Robert le Diable, dont il est question un peu plus loin.

MADAME FINOT.

Allez,

Je n'ay garde autrement.

ROLLET.

Madame, c'eſt aſſez...

Si je vous puis icy rendre quelque ſervice,
Je m'appelle Rollet, homme ſans artifice,
Procureur en la Cour.

MADAME FINOT.

Qui ne le connoîtroit!

ROLLET, *redoublant*[1] *ſur ſes pas.*

Que dites vous?

MADAME FINOT.

Moy? Rien.

SCENE XI.

M. PROCESSIF, MADAME FINOT, ELISE.

M. PROCESSIF.

Que le tour eſt adroit!

Faites moy voir un peu, Madame, à qui ce traiſtre
Pourroit bien adreſſer ce petit mot de lettre.

MADAME FINOT.

Tenez.

1. Revenant.

M. PROCESSIF, *Il lit.*

« A Monſieur, Monſieur du Beuret, Marchand Bourgeois demeurant à Bernay. »

C'eſt le Neveu de ma partie : il faut
Pour rareté du fait que je la liſe haut.

« Monſieur,

« Je vous l'avois bien dit, Proceſſit (Proceſſit, comme ſi je n'eſtois pas bien Monſieur pour ce coquin qui a eu près de deux cents francs de mon argent. Je luy feray dire *Monſieur,* malgré qu'il en ait. Allons, Monſieur Proceſſif, & non pas Proceſſif tout court) a perdu ſa cauſe (hélas! ouy, à mon grand regret). Il eſt intervenu arreſt qui adjuge les cinq geays en queſtion à Monſieur Ruſtaut, votre oncle, avec dépens. Cependant la Cour, faiſant droit ſur la requeſte de ma partie, il eſt dit qu'il demeurera maiſtre du nid, attendu que la branche où il étoit placé étoit pendante ſur ſon fonds d'héritage. On ne peut pas voir un arreſt plus juſte, & qui faſſe mieux voir le plaiſir qu'il y a à plaider. Adieu, employez moy toujours & m'envoyez de la pratique. »

Parbleu! la trahiſon n'eſt pas encor ſi noire
Que j'ay crû, car enfin, ſi j'ay bonne mémoire,
J'en ſuis quitte à bon compte, & par là j'ay moyen
De pouvoir en plaidant regagner tout mon bien.
Je m'en vas tout exprés reſter en cette ville,
Afin de me pourvoir par requeſte civile.
Adieu, madame, adieu.

MADAME FINOT.

Le compliment eſt beau.

SCENE XII.

MADAME FINOT, ÉLISE, TERRIBLET, CRISPIN, UN GASCON, GROS-JACQUES, *un biſſac ſur l'épaule.*

LE GASCON.

Je ne bois rien; que diavle, où donc eſt ce vateau
De la, comment la... Vouille? Eſt-ce icy qu'on s'emvarque?

GROS-JACQUES.

Oüi, monſieur.

LE GASCON.

Hé, comment, je ne bois pas de varque.

GROS-JACQUES.

Elle eſt ſur la riviére à deux haipets d'icy[1].

LE GASCON.

Von, von : cela me met un peu hors de ſoucy,
Car je vrufle de voir le château redoutavle
De ce fameux Rovert qu'on apelloit le diavle.

GROS-JACQUES.

Vous aimez donc, monſieur, à voir de beaux chateaux?

LE GASCON.

Oüi, je ne ſuis party tout exprès de Vourdeaux
Qu'afin de benir boir celuy dont je bous parle.

1. A deux portées de voix. *Haipet* ou *hupet* signifie la distance où peut parvenir la voix de celui qui *hupe,* c'est-à-dire de celui qui hèle, qui appelle de loin. (L. Dubois et J. Travers, *Glossaire du patois normand.*)

GROS-JACQUES.

Oh, il eſt beau auſſi! Des chateaux c'eſt la parle.
Vous verrez là, monſieur, un grand tas de cailloux
Qui ſervent à loger des renards & des loups.

LE GASCON.

Que beut dire cela, donc, & je bous en prie,
N'eſt-ce pas un logis de rare ſymmetrie,
Un palais magnifique, & les lieux d'alentour?

GROS-JACQUES.

Oh qu'ouy dea, monſieur : ils ſont percez à jour.

LE GASCON.

C'eſt un grand agrement, & je trouve la mode
De vâtir de la ſorte à préſent fort commode.

GROS-JACQUES.

Je vois bien que nous ne nous entr'entendons pas,
Vous & moy.

LE GASCON.

Pourquoy donc?

GROS-JACQUES.

Monſieur, c'eſt qu'il eſt bas,
Le chateau que de voir vous avez tant d'envie.

LE GASCON.

Peſte ſoit des Normands & de la Normandie!

TERRIBLET.

Doucement, s'il vous plaiſt, dea, monſieur le Gaſcon,
Ou je vous apprendrois à changer votre ton.

LE GASCON, *en se retirant.*

Qui m'a donné ce fat? cap de Diou! j'enrage
Que nous ne sommes pas dans le prochain billage.

SCENE XIII.

MADAME FINOT, ELISE, M. DE VIRE, TERRIBLET, CRISPIN.

CRISPIN.

Je ne sçais où peut estre un certain vieil penart,
Qui vous eut fait trop rire avec...

TERRIBLET.

Le babillard!

CRISPIN.

Son nid de geai.

TERRIBLET.

Tais-toy.

CRISPIN.

Ses sauts, ses caprioles.

TERRIBLET.

Auras-tu bientost fait avec tes fariboles?
Mais quoy! l'on ne part pas?

CRISPIN.

J'en ay bien du regret.

TERRIBLET

Quelles gens font cela?

CRISPIN.

Cela? c'est un ouyvet.

M. DE VIRE.

Et vous, n'êtes-vous point ouyvet, je vous prie?

CRISPIN.

Moy! non, morbleu! je ſuis franc Normand pour la vie.

M. DE VIRE.

Et d'où là franc Normand? Rouennois, ou Cauchois!

CRISPIN.

Non, morbleu! franc Normand.

M. DE VIRE.

Normand d'où?

CRISPIN.

Du Roumois[1].

M. DE VIRE.

Monſieur le franc Normand; hé bien ſcachez de grace
Ces deux vers que j'appris lorſque j'étois en claſſe.

Qui tranſit le flaquet
Dicitur eſſe Ouyvet[2].

1. L'une des quatre régions de la haute Normandie dont se composait le diocèse de Rouen, très féconde en blés et en fruits. La Bouille en faisait partie, et on considérait généralement Quillebeuf comme sa capitale.

2. « On appelle ouyvet quiconque passe le Flaquet », c'est-à-dire est au delà de la Seine. *Ouyvet* s'écrit aussi *Houyvet* et *Houivet*. Sur ce sobriquet populaire appliqué aux Bas-Normands et, par extension, à tous les Normands de la rive gauche de la Seine et qui était considéré comme un terme de mépris, on peut consulter le *Blason populaire de la Normandie*, par M. A. Canel (t. Ier, p. 19). Nous ne rapporterons pas les diverses explications étymologiques, très variées et peu concluantes, qu'on en a données. La plus vraisemblable nous paraît encore celle du *Dictionnaire étymologique* de Ménage, qui fait dériver le mot d'une lo-

CRISPIN.

Moy, morbleu! je ſerois ouyvet! Dieu m'en préſerve!

M. DE VIRE.

Morbleu! point tant de bruit. Il n'eſt qu'un mot qui ſerve:
Veux-tu?

CRISPIN.

Quoy?

M. DE VIRE.

Quereller; ſi cela n'eſt pas beau,
Allons, mon petit cœur; entrons dans le bateau.

SCENE XIV.

MADAME FINOT, ÉLISE, TERRIBLET, CRISPIN.

TERRIBLET.

Comment, morbleu! Criſpin, tu fais le diable à quatre!

CRISPIN.

Dans l'humeur où j'étois, par la mort, de me battre,
Vous alliez voir comment je l'allois balotter.

TERRIBLET.

Mais à la fin auſſi tu te feras frotter.
Ne trouverons-nous point quelque bonne fortune?

cution du pays : *Ouyvet*, pour *ouy-voir*. Le terme était même quelquefois généralisé, en Normandie, dans un sens injurieux, en dehors de toute question de localité.

Dans ce même bateau j'en ay trouvé plus d'une,
Et j'ay plus d'une fois rencontré là dedans
Des belles avec qui j'ay bien paſſé mon temps.
De ces dames c'eſt là le chemin ordinaire.

CRISPIN.

Des dames du Pont-Neuf[1].

TERRIBLET.

Mon cher Criſpin, qu'y faire?
De Rouen elles vont ſe promener à Caen[2].

CRISPIN.

Eſt-ce là ce que vous nommez bonne fortune?

TERRIBLET.

Paix, paix : ne diſons mot, car j'en vois venir une
Qui me ſemble avoir l'air de tout ce que je dis.

SCENE XV.

MADAME FINOT, ÉLISE, SYLVIE, TERRIBLET, CRISPIN.

TERRIBLET.

Je ne ſçais à préſent ce qu'on dit à Paris.

1. Crispin est un Parisien : il connaît la renommée du Pont Neuf, qui passait pour être le quartier général des dames de petite vertu, et où, comme on s'étonnait de voir le premier président du Harlay saluer la Fillon, qu'il y rencontrait au passage, il répondit : « Elle est ici sur ses terres ; à tout seigneur tout honneur ! » On peut voir dans le *Tracas de Paris*, de Colletet, le chapitre des *Promenades au Pont-Neuf*.

2. Il manque ici un vers.

Vous en venez, madame, avec toute apparence?

CRISPIN.

Oh! oh! elle eſt muette.

TERRIBLET.

Ou mon diſcours l'offence.

SYLVIE.

Regardez donc, monſieur, pour qui me prenez-vous?

TERRIBLET.

Pour un objet charmant dont je reſſens les coups.

SYLVIE.

En vérité, monſieur, c'eſt être bien ſenſible.

TERRIBLET.

A vos attraits, madame, il n'eſt rien d'impoſſible.

SYLVIE.

Encor cela me plaiſt pour un provincial,
Et je trouve que c'eſt ne raiſonner pas mal.

CRISPIN.

Ny pas mal deviner. — C'en eſt une ſans doute.

TERRIBLET.

Madame, ſi j'oſois vous demander la route...

SYLVIE.

Ma route à moy, Monſieur! C'eſt à Caen que je vais.

TERRIBLET.

Que mon bonheur eſt grand, ô ciel, ſi je vous plais!

J'y vais auſſi, madame, & de vous y conduire,
Si vous le trouvez bon, je brûle & ne reſpire...

SYLVIE.

On verra tout cela.

CRISPIN.

Pour qui me prenez-vous!
Ah! que je hais les gens qui le baillent ſi doux!

TERRIBLET.

Quelle voye, Madame?

SYLVIE.

Eſt-il pas des mazettes?

CRISPIN.

Des mazettes!

TERRIBLET.

Ah dieux! en l'eſtat où vous êtes.

SYLVIE.

Eſt-on ſi mal?

TERRIBLET.

A faire une lieue deſſus.
Les meilleurs cavaliers, madame, ſont rompus.
C'eſt la plus déteſtable[1]!...

SYLVIE.

O ciel! que vais-je faire?

1. Il est question dans *la Muse normande* de D. Ferrand (1630, p. 105) de ces *mazettes* sur lesquelles les voyageurs qui avaient recours aux *Bouillais* continuaient leur voyage et qui n'étaient nullement des animaux de luxe. Il avait été stipulé qu'aucun empêchement ne serait apporté à l'usage de ces mazettes. Voy. aussi notre notice.

TERRIBLET.

Si pour vous agréer & ne pas vous déplaire,
Madame, par hafard, j'étois affez heureux,
Mon cheval eft robufte & porte fort bien deux.

SYLVIE.

Ciel, que j'ay de chagrin & que je fuis à plaindre!

TERRIBLET.

Non, madame, avec moy vous n'avez rien à craindre.

CRISPIN.

Comment! ouy, le moyen?

SYLVIE.

Pourquoy fuivre mes pas?

TERRIBLET.

Vous vous mocquez de moy ; je ne vous quitte pas.

CRISPIN.

Allez fi vous voulez; quant à moy, rien ne preffe.

TERRIBLET.

Tu peux refter.

CRISPIN.

Fort bien. Pouffez bien la tendreffe,
Allez vous ruiner en tendres fentiments!
Ah! que les gens font fols depuis qu'ils font amans.

SCENE XVI[1].

MADAME FINOT, ÉLISE, CRISPIN.

CRISPIN.

Or ça : voyons un peu ſi j'auray bien l'adreſſe
En me divertiſſant de jouer quelque pièce.
Le cœur m'en dit; allons, il faut en ce quartier
Que je jouë à quelqu'un un plat de mon métier.
Je ne ſçais de quel bois je ſuis fait; mais j'enrage
Lorſque je ne mets point ma malice en uſage.
Je ſuis du naturel de Meſſieurs les ſergents
Et mon plus grand plaiſir eſt d'attraper les gens;
L'impoſture a pour moy des douceurs ſans égales,
Et de pouvoir mentir je me fais des regales[2].

ÉLISE.

Ma mere, abſolument, s'il ne vient, je m'en vas.

MADAME FINOT.

Il va revenir.

ÉLISE.

Non.

CRISPIN.

Écoutez, parlez bas.

1. Numérotée par erreur XVII, dans l'édition originale. Les deux suivantes sont numérotées également à tort XVIII et XIX. Mais le chiffre XIX est répété deux fois. De même plus haut, la scène XI est numérotée X, mais l'erreur est réparée dès celle qui vient après.

2. On écrivait souvent alors *régale* au lieu de régal. (Voy. Richelet et le *Dictionnaire* de l'*Académie*.) Brécourt a fait une pièce intitulée : la *Régale des cousins de la cousine*, publiée à Francfort en 1674.

ÉLISE.

Regardez donc de quoy monſieur ſe met en peine.

CRISPIN.

C'eſt que je ſuis ſujet à certaine migraine,
Et pour peu que l'on parle où je ſuis, auſſitoſt
J'en ſuis repris.

ÉLISE.

Et moy je prétens parler haut.

CRISPIN.

C'eſt où je l'attendois, & c'eſt là la manière
Dont je tire les vers dn nez d'une flannière.

ÉLISE.

M'avoir ainſi manqué de parole !

MADAME FINOT.

Pourquoy ?

ÉLISE.

Un homme qui m'avoit...

MADAME FINOT.

Il va...

ÉLISE.

Donné ſa foy.

MADAME FINOT.

Bientoſt revenir.

ÉLISE.

Non, c'eſt une choſe faite :
Je veux m'en retourner.

CRISPIN.

Oh! oh! c'eſt d'amourette
Dont il eſt queſtion; j'entends, j'entends, parbleu :
Si la corde ne rompt, nous allons voir beau jeu.
Madame, excuſez-moy : comme je viens d'entendre,
C'eſt votre amant, icy, que vous venez attendre.

ÉLISE.

Ouy.

CRISPIN.

C'eſt luy qui m'envoye exprès vous avertir
Que de plus de trois mois il ne ſçauroit partir.

ÉLISE.

Plus de trois mois ! ô ciel, je ne ſçaurois plus vivre
Dans l'affreux deſeſpoir où ce revers me livre.
Je veux m'en retourner, ou bien je ſçauray bien,
Si l'on ne le veut pas, en trouver le moyen.
Mais voyez donc, vouloir que j'épouſaſſe un homme
Qui...

MADAME FINOT.

Mais, s'il vous plaiſt donc, encor comment ſe nomme
Celuy qui vous donna cette commiſſion?

CRISPIN.

Il ne me ſouvient plus à préſent de ſon nom :
Je le viens d'oublier. J'ay cent choſes en tête.
Mais c'eſt un grand jeune homme, aſſez bien fait, honnête.

ÉLISE.

Ouy, vrayement, fort honneſte, hélas!

CRISPIN.

Aſſurément,
Beau, grand, qui parle bien.

MADAME FINOT.

Voyez pas qu'il vous ment.

CRISPIN.

A peu prés de mon air.

ÉLISE.

Pourquoy vouloir qu'il mente?

MADAME FINOT.

Quel âge a-t-il?

CRISPIN.

Vingt ans, ce me ſemble, ou bien trente.

ÉLISE.

Je crois que s'il venoit à préſent au Bateau,
Plutoſt que de le voir je me mettrois dans l'eau.

CRISPIN.

A propos, ce monſieur m'a bien dit davantage :
Comme en ces lieux, dit-il, quelque affaire l'engage,
Il m'a dit de vous faire icy l'amour pour luy.

ÉLISE.

Le traître! m'expliquer ſon amour par autruy!
Non, pour rien je ne veux reſter en cette place.
Ma mère, je vous prie, allons-nous-en, de grâce.

MADAME FINOT.

Allons, il faut donner quelque choſe à l'amour;

Puifqu'on a le loifir de faire encore un tour,
Voyons fi ce qu'icy cet homme vient de dire
Ne feroit point jamais un conte fait pour rire.

CRISPIN.

Vous vous en allez donc? hé! comment, notre amour,
Le moyen de le faire?

MADAME FINOT.

Adieu, jufqu'au retour.

SCENE XVII.

CRISPIN, GAZET.

GAZET.

Me voilà revenu de mes frayeurs mortelles.
De grace, aprenez moy, Monfieur, quelques nouvelles.
Eft-ce donc qu'il n'eft point de gazette à Roüen?
Ah! vive pour cela notre ville de Caën!
Morbleu! chacun fçait mieux ce qu'on fait en la Chine
Que tout ce qui fe paffe en bas, dans fa cuifine;
Mais encor, aprés tout, fe pourroit-il?...

CRISPIN.

Tout beau.

GAZET.

Que vous ne fçuffiez rien, là, rien qui foit nouveau?

CRISPIN.

Ouy, l'un de ces matins l'on doit pendre, me femble,
Un certain Bas-Normand, dit-on, qui vous reffemble.

GAZET.

Oh! monſieur, que ce ſoit un Normand haut ou bas,
Cela ne peut rien faire à la choſe. En tout cas,
Ne m'apprendrez-vous point ce qu'on dit de la guerre?
Vient-il force laron à Roüen d'Angleterre,
Force draps de Berry [1], force clou de Goa?
Part-il force vaiſſeaux d'icy pour Malaca?

CRISPIN.

Berry, Goa, Malaca, que diable veut-il dire
Avec ſon Malaca?

GAZET.

Je ne pretends point rire,
C'eſt le meilleur trafic qu'il ſoit.

CRISPIN.

Fi! Malaca!
Ce vieil penart, je crois, veut rimer à caca.

SCENE XVIII.

TUETOUT, GAZET, CRISPIN.

TUETOUT.

Oh, oh, c'eſt donc icy le bateau de la Boüille?
Parbleu, j'en ſuis bien aiſe.

CRISPIN.

Autre Coqueſredoüille [2].

1. Les draps du Berry étaient alors les plus renommés avec ceux de Sedan, et parmi eux celui qu'on appelait le drap de Meunier, du nom de l'ouvrier qui le fabriquait en Berry.

2. Sot, fat, niais, homme de rien et sans esprit. (*Dictionnaire comique* de Leroux.)

TUETOUT.

Dans les tems que j'étois en garnifon à Metz,
Qui m'euft dit qu'en ces lieux je me verrois jamais?
J'aurois, ma foy, bien eu de la peine à le croire.
N'importe, au ciel de tout il convient rendre gloire.

CRISPIN.

La pefte! quel guerrier! Oh! je n'en parle plus;
Et voilà, comme on dit, notre refte d'écus [1].

GAZET.

Monfieur, vous venez donc de la guerre?

TUETOUT.

Sans doute.
Comment appelez-vous l'homme qui nous écoute?

GAZET.

Je ne fçais point fon nom.

TUETOUT.

Qui te fait fi hardy
De venir écouter icy ce que je di?

CRISPIN.

Oh, oh, cet homme icy n'entend pas raillerie.
Il ne faut point mentir; je crains la prophetie.
Je m'en vais voir un peu ce que mon maître fait;
Et s'il n'a pas befoin de moy fondit valet.

1. Expression proverbiale et figurée, prise du change de monnaies. Se disait, suivant Furetière, de quelqu'un qui survient en compagnie et qu'on n'attendait pas. Mais se prenait aussi dans un sens plus général, pour dire : « Voilà qui complète la *somme*, voilà qui achève les choses! Molière a employé cette tournure dans le *Bourgeois gentilhomme* (V, 1).

GAZET.

Qu'eſt-ce qu'on dit a Metz, monſieur?

TUETOUT.

Pas grande choſe.

Attendez tant ſoit peu qu'icy je me repoſe.

GAZET.

Vous eſtes-vous trouvé dans beaucoup de combats?

TUETOUT.

Dans des combats? dans tant, morbleu! que j'en ſuis las.

GAZET.

Contez-m'en quelques-uns, ſi cela peut vous plaire.

TUETOUT.

Vous les conter! parbleu, l'on auroit fort à faire.

GAZET.

Hé, monſieur, s'il vous plaiſt.

TUETOUT.

J'ay tant vu de combats
Que de la moitié preſque il ne me ſouvient pas.

GAZET.

Mais encor.

TUETOUT.

J'ai tant vu de ſieges, d'embuſcades,
De foſſez, de remparts, de murs, de paliſſades,
De piques, de mouſquets, de ſabres, de poignards,
De tentes, de drapeaux, d'enſeignes, d'étendarts,
D'armets, de boucliers, de caſques, de cuiraſſes,
De bombes, de pétards, de boëtes, de carcaſſes,

De gabions, de pals, de lignes, de piquets,
De faces, de chemins couverts, de parapets,
De corridors, de flancs, d'efcarpes, de courtines,
De mines, de mineurs, d'évents, de contremines,
Que j'aurois fort à faire à vous entretenir
Des chofes dont le tems me feroit fouvenir.

GAZET.

Mais encor contez-moy, monfieur, quelque bataille
Où vous ayez été préfent.

TUETOUT.

Vaille que vaille,
Ouy dea. Premierement, je fus devant Orfoy,
Enfuite à Saint-Omer [1], à Grave [2], à Charleroy [3],
A Nimegue, à Bouchain, à Befançon, à Dole [4],
A Cafal, à Strafbourg, à Lile, à Carmagnole,
A Vurts, à Knotzembourg, à Maëftric, à Senef,
A Philifbourg, à Sking [5], en Catalogne. Bref,

1. Saint-Omer fut assiégé par les Français, d'abord inutilement, en 1638, sous le ministère de Richelieu, puis en 1647, sous Mazarin, par Gassion. Enfin Louis XIV força la ville à capituler, après dix-sept jours de tranchée ouverte, le 26 avril 1677. C'est évidemment de ce dernier siège qu'il s'agit, car c'est le seul qui se rapporte aux dates suivantes.

2. Ville forte de Hollande (Brabant septentrional), prise par les Français en 1672.

3. Il s'agit probablement de l'échec du prince d'Orange devant cette ville en 1677.

4. Nimègue fut prise en 1672; Bouchain en 1676; Besançon en 1674; Dôle, la même année.

5. Il serait inutile et fastidieux de reprendre article par article cette énumération pêle-mêle de villes appartenant à l'Italie, à la Flandre, à l'Alsace, à la Hollande, à l'Espagne. Tous ces faits d'armes se rapportent à peu prés aux mêmes dates que les précédents. Cependant la prise de Lille remonte à 1667. Pour Carmagnole, je ne connais que la prise de cette ville par Catinat en 1691.

Le Roy, depuis quinze ans, n'a point fait de conqueſte
Où je n'aye eu l'honneur de hazarder ma teſte.

GAZET.

Cela, ſans doute, eſt beau; mais nous ſerions bien mieux
Dans le bateau, monſieur, ſi vous...

TUETOUT.

Moy, je le veux.

SCENE XIX.

CLORIS, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans reſiſter, Madame, il y faut donc ſouſcrire,
A cet ordre cruel.

CLORIS.

Je ne puis m'en dédire.

CLITANDRE.

Adieu, Madame, adieu ; partez, puiſqu'il le faut.

CLORIS.

Allez, ne craignez pas, je reviendray bientoſt.

CLITANDRE.

Si vous ne reveniez...

CLORIS.

J'aprouve votre zèle.

CLITANDRE.

Croyez que de ma mort vous auriez la nouvelle.

Mais vous quitter ! ô ciel.

CLORIS.

Il y faut consentir.

CLITANDRE.

Adieu donc.

SCENE XX.

CLORIS, ELISE, MADAME FINOT.

CLORIS.

Le Bateau, je crois qu'il va partir.

MADAME FINOT.

Je le crois. Quel beau livre eſt-ce là ?

CLORIS.

Cléopatre :

C'eſt un Roman nouveau dont je ſuis idolatre.

MADAME FINOT.

Pour un nouveau Roman il me ſemble bien gros.

CLORIS.

Il eſt pourtant nouveau, meſme & des plus nouveaux.

MADAME FINOT.

Je croyois l'avoir vu du tems que j'étois fille
Et que je travaillois à du point à l'aiguille.

CLORIS.

O ciel, vous vous trompez, Madame, aſſurément

Je parlois encor hier à l'auteur du Romant.
La *Cléopatre* ancien ! Cela ſe peut-il dire ?
Quand j'y penſe, j'ay peine à m'empeſcher de rire.

MADAME FINOT.

J'ay donc l'eſprit perdu, car je croyois toujours
L'avoir lû deux cens fois du tems de mes amours[1].

SCENE XXI.

MADAME FINOT, ELISE, MADAME PLAIDENCOURT, CROCQUET.

MADAME PLAIDENCOURT.

Il eſt bien tard, & j'ay le cœur plus froid que glace
De peur de ne pouvoir au Bateau trouver place ;
Ce neanmoins je crois que les gens que je voy
Viennent pour y trouver à paſſer comme moy.

CROCQUET.

Allez-vous loin, Madame ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Hélas ! Monſieur, ſans doute

1. Le roman de *Cléopâtre,* par La Calprenède, a paru de 1647 à 1658, et Mme Finot, fût elle-même fort vieille, pouvait, en effet, l'avoir lu du temps qu'elle était fille. On a peine à comprendre l'étourderie des bibliographes qui ont pris le mot de Cloris : « C'est un roman nouveau », pour déterminer la date de notre comédie, sans même apercevoir les répliques si claires et répétées qui raillent cette bévue. Il y a encore un vers qui aurait dû les éclairer : « Pour un nouveau roman il me semble bien gros. » La phrase n'a pas de sens, ou elle signifie qu'à l'époque de cette pièce on avait renoncé aux énormes romans de La Calprenède et de Mlle Scudéry pour les petits romans de Mme de la Fayette, de Furetière, de Subligny, de Le Noble, etc,

Vous n'avez pas à faire une ſi longue route.

CROCQUET.

Peut-eſtre.

MADAME PLAIDENCOURT.

Je m'en vais où bien peu de gens vont.

CROCQUET.

De quel quartier encor ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Entre Avranche & Domfront.

CROCQUET.

Entre Avranche & Domfront ! Dites-moy, je vous prie,
J'ay parfois entendu certaine raillerie :
J'en ay vu faire un conte, & ne ſçais s'il eſt vray,
Et je ſerois ravy de m'en voir aſſuré.
On dit, quand les enfans y ſont en certain âge,
Que l'on leur fait payer leur mort, leur mariage,
Parce qu'en ce pays, ſi toſt qu'un homme eſt grand,
Il court ſe faire pendre à Paris ou Roüen[1].
Eſt-il vray ?

MADAME PLAIDENCOURT.

Je n'ay pas l'honneur de vous connoitre ;
Mais ſi vous en étiez, cela pourroit bien être.

1. Domfront, ville de malheur : pris à midi, pendu à une heure, disait le proverbe.

SCENE XXII.

MADAME FINOT, ELISE, TIRESOU, DUPABLE, CROCQUET.

TIRESOU.

Voilà bien des gens : bon, cela ne va pas mal,
Et le ſort aujourd'huy me ſeroit bien fatal,
Si je ne pouvois pas rencontrer quelque dupe.

MADAME FINOT.

Ma fille, comme moy retrouſſez votre jupe.

TIRESOU.

Allons, uſons d'adreſſe, & faiſons le manchot,
Afin de voir icy s'il n'eſt point quelque ſot
Dont je puiſſe attraper par hazard quelque plume.
Mon Dieu, que j'ay de peur d'eſtre repris du rhume!
L'importune voiture à paſſer qu'un Batteau !
De quelque part qu'on tourne on ne voit que de l'eau;
On ne ſçauroit que faire, on ſe laſſe, on s'ennuye.
Pour moy, tant que j'y ſuis je déteſte ma vie.
Encore ſi c'étoit qu'en ſe deſennuyant
Quelqu'un voulût joüer un picquet !

CROCQUET.

Quel marchand !

TIRESOU.

Je ne ſçais pas le jeu pourtant, mais il n'importe.
Plutoſt que de reſter toujours la bouche morte,
J'y riſquerois de quoy payer le Batelier.

DUPABLE.

Monſieur, je joüray bien cinq ſols.

CROCQUET.

Quel officier !
Parbleu, ſi cet homme a quelque argent qui luy nuiſe,
Il en ſera bientoſt deffait.

SCENE XXIII.

MADAME FINOT, ELISE, CROCQUET, DUPABLE, PASSAGERS.

BOUILLET.

Dieu nous conduiſe !
Ça, Meſſieurs, tout le monde eſt-il preſt à partir ?

ÉLISE.

Hélas ! non, juſte ciel ! Je n'y puis conſentir.
Ma mère, je ne puis m'en aller ſans Valère.

BOUILLET.

Venez ſi vous voulez, je ne m'informe guère...

MADAME FINOT.

Mon pauvre Batelier, attens encore un peu.

BOUILLET.

Ouy dea, je t'en répons !

PASSAGER, *homme.*

Quoy ! Madame, morbleu !
N'eſt-il pas tems qu'on parte ?

MADAME FINOT.

Hé, monſieur, je vous prie.

PASSAGER, *homme.*

Chanſons! quelle heure eſt-il?

PASSAGER, *femme.*

Sept heures & demie.

PASSAGER.

Déja nous devrions eſtre au grand Quevilly.

MADAME FINOT.

Mon pauvre...

BOUILLET.

Je devrois eſtre déja party;
Ne m'etourdiſſez point avecque vos fleurettes.

MADAME FINOT.

Mon pauvre batelier!

Pluſieurs paſſagers ſortant de derrière le théatre, comme s'ils ſortoient du bateau, ſe mettent à crier.

PASSAGER, *homme.*

Peſte ſoit les griſettes!

PASSAGER, *femme.*

Ne partirons-nous point?

PASSAGER, *femme.*

Qui nous a donné là?...

PASSAGER, *homme.*

Ce vieil tiſon d'enfer?

PASSAGER, *femme.*

Cette vieille haha?

PASSAGER, *femme.*

Vous vous mocquez des gens.

PASSAGER, *femme.*

Allez, allez, madame...

PASSAGER, *homme.*

Vous faire promener.

PASSAGER, *femme.*

Voyez donc cette femme !

BOUILLET.

Meſſieurs, vous n'avez plus que faire de crier;
Je m'en vas démarer : elle a beau me prier.
Que diantre voulez-vous après tout que j'attende?

MADAME FINOT.

Un jeune homme.

BOUILLET.

Ouy dea : je ferois en amende.
Venez ſi vous voulez.

MADAME FINOT.

Mon pauvre batelier,
Je t'en prie.

BOUILLET.

Ouy dea.

MADAME FINOT.

Tant que l'on peut prier.
C'eſt de l'argent qu'on t'offre à gagner.

BOUILLET.

Zeſt au diantre !
Si quelqu'un veut entrer dans mon bateau, qu'il entre !
Sinon, qu'il aille au pluc[1].

SCENE XXIV.

MADAME FINOT, ÉLISE,
LE MARQUIS D'HABIT-RAS, BOUILLET.

LE MARQUIS.

Quand j'y penſe, ma foy,
La voiture eſt plaiſante, & bien digne de moy.
He, batelier ! tout beau, mon cher, tu vas bien vite.

BOUILLET.

Monſieur, c'eſt que j'ay hâte.

LE MARQUIS.

Attens, attens ma ſuite.
Apparemment, mon cher, tu ne me connois pas ;
Sçais tu bien que je ſuis le marquis d'Habit-Ras ?

BOUILLET.

Ah ! monſieur, écoutez, je vous demande excuſe.

LE MARQUIS.

Va, va, cela n'eſt rien.

1. Mot à mot : qu'il aille à l'épluchure, ou avec les épluchures : « *Pluc*, ce que l'on peut éplucher. On dit aussi *pluquette* pour *épluchure*, *plucoter*, *pluchoter* pour éplucher. » (*Glossaire du patois normand*, par L. Du Bois et J. Travers.)

BOUILLET.

Quelquefois on s'abuſe.

PASSAGER, *homme.*

Parle donc, hé, l'amy, dis, ſommes-nous partis ?

BOUILLET.

Non, mais nous le ſerions ſans monſieur le marquis.

PASSAGER.

Vrayment, nous voila bien marquisez !

LE MARQUIS.

Quoy ! Madame ?
Madame Finot, certe ! Il eſt bon, ſur mon ame !
Et comment vous en va ?

PASSAGER, *homme.*

Je viens vous avertir
Que, ſi vous ne partez, le monde va ſortir.
Tous les gens du Bateau font des cris effroyables,
Et les plus patiens peſtent comme des diables.

BOUILLET.

Combien vient-il de gens avec vous, s'il vous plaiſt ?

LE MARQUIS.

Je n'ay que deux Laquais à préſent.

BOUILLET.

Quel Beneſt !
Pour deux Paletoquets me faire attendre une heure !
Si je ne vas partir à l'inſtant, que je meure !

SCENE XXV.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah ! Madame Finot. Hé bien, l'hymen charmant
A-t-il joint cette belle à ſon fidèle amant ?

MADAME FINOT.

Non pas encor, Monſieur, & ſon impatience
Luy fait fuir cet amant pour un moment d'abſence.

LE MARQUIS.

Il ne faut pas ſi toſt s'emporter de courroux ;
Loin de vous il s'ennuye encore plus que vous.

MADAME FINOT.

Je vous prie inſtamment, Monſieur, au cas qu'il vienne,
De joindre vos raiſons, s'il vous plaiſt, à la mienne,
Afin de l'obliger à le bien recevoir.

LE MARQUIS.

Allez : ne craignez pas ; j'y feray mon pouvoir.

MADAME FINOT.

Monſieur, je l'aperçois ; remontrez luy, de grace,
Et luy faites gouſter ce qu'il faut qu'elle faſſe.

LE MARQUIS.

Ouy, Madame Finot, je veux par charité
Interpoſer le poids de mon autorité.

SCENE XXVI.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS, VALERE, CRISPIN.

LE MARQUIS.

Ne vous fouciez pas, vous dis-je, laiffez faire.
Allons, la belle, allons, qu'on embraffe Valère.

ÉLISE.

Moy, Monfieur, l'embraffer ! je l'embrafferois, moy !
Un perfide, un ingrat, qui me manque de foy !

LE MARQUIS.

Embraffez-vous, vous dis-je.

ÉLISE.

Un méchant infidèle
Qui veut faire venir une mode nouvelle,
Et qui, par un mépris tranchant du grand Seigneur,
Me fait faire l'amour par un ambaffadeur !

VALÈRE.

Moy ! Ciel, fe peut-il voir impofture plus noire ?

LE MARQUIS.

Oh ! cela n'eft pas bien.

VALÈRE.

Monfieur, daignez me croire,

ÉLISE.

Pour le prouver s'il falloit des témoins,
Monſieur...

CRISPIN.

Nous voilà bien! le Bateau part au moins,
Je vous en avertis : ce n'eſt point raillerie.

SCENE XXVII.

MADAME FINOT, ELISE, LE MARQUIS, VALERE, DEUX LAQUAIS.

LE MARQUIS.

Oh ça, de ce maraut c'étoit la fourberie
Qui vous avoit broüillez : mettez tout ſous le pié,
Et vous jurez tous deux une entière amitié.

MADAME FINOT.

Ça, pour l'amour de moy, ma fille.

ÉLISE.

Quoy ! ma mère !

LE MARQUIS.

Puiſqu'elle ne veut point, voudriez-vous, Valère ?...

VALÈRE.

Moy, Monſieur, je feray tout ce qu'il vous plaira.

LE MARQUIS.

Et vous?

ÉLISE.

Et moy, Monſieur, que ſçais-je ? l'on verra.
Nous avons tout loiſir d'icy juſqu'à la Boüille.

LE MARQUIS.

Il faut que votre haine aille en broüet d'andoüille[1].

En parlant à ſes Lacquais.

Vous vous eſtes, marauts, arreſtez bien longtemps !
Allez, pour nous paſſer, faire venir des gens.

SCENE DERNIERE.

MADAME FINOT, ELISE, VALERE, LE MARQUIS, DEUX LACQUAIS, QUATRE BATELIERS, *tenant chacun une corde d'une main, & de l'autre invitant les Paſſans à entrer dans leur Bateau.*

CASCARET, *batelier.*

Voulez-vous paſſer l'eau ? Venez dans ma Barquette.

LE MARQUIS.

Non. Le Bateau de Boüille eſt-il déjà party ?

CASCARET.

Oüy.

BRIFAUT, *batelier.*

Non, il ne l'eſt pas, Monſieur, il a menty.
Paſſez, vous dis-je.

1. « On dit proverbialement qu'une chose s'en est allée en brouet d'andouille, lorsqu'elle est devenue à néant, qu'elle n'a abouti à rien. » (*Dictionnaire* de Furetière.)

LE MARQUIS.

Allons.

BRIFAUT.

Entrez, qu'on vous y mette
Aga ce ſinge : il voudroit tout avoir [1].

CASCARET, *en luy montrant le poing.*

Va, va, je rirons bien devant qu'il ſoit ce ſoir.

1. *Sic.* Le vers n'a que dix pieds. *Aga,* vieux mot et populaire, qui vient d'un autre vieux mot : *agardez,* pour dire : *regardez, voyez un peu.* (Furetière.) Brécourt l'a employé dans sa *Noce de village* (1666).

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME SECOND


A Quantin imprimeur
S. Benoit. 7. à Paris

